Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

THALÈS (vers -640/-548)

◗ Ami du grand homme d'Etat athénien Solon, Thalès de Milet travaille un temps pour Crésus, roi de Lydie et adversaire du roi de Perse Cyrus le Grand. Bien que Thalès n'en ait sans doute rien su, le début du VIe siècle est aussi marqué par la déportation des juifs à Babylone. Rome n'est encore qu'une petite cité fragile.

L'invention de la raison

Avant Thalès, les hommes expliquaient le monde en recourant à des mythes. Un mythe est un récit situé en un temps originel, une histoire exemplaire où des dieux, des héros ou des "ancêtres" ont formé le monde et inventé la culture. On connaît, par exemple, le mythe biblique de la création du monde en sept jours ou celui de la déesse grecque de la végétation Déméter, passant quelques mois de l'année en enfer (hiver) et le reste du temps sur terre (été).

Le mythe explique, de manière concrète, pourquoi le monde est tel qu'il est, et donne aux hommes des modèles d'action. C'est une pensée collective, sans auteur, qui se transmet de génération en génération. La philosophie va substituer au mythe une pensée individuelle, argumentée, sans récit et abstraite.

Thalès de Milet est considéré comme l'un des sept sages de la Grèce. On lui attribue aussi l'invention de la philosophie, même si cela tient peut-être plus de la légende que de l'histoire. On ne sait pas grand-chose de lui. Il est citoyen de Milet, ville grecque située en Ionie (Asie Mineure). Pour certains, il était marié et avait un enfant. D'autres le voient célibataire, peut-être pour asseoir la réputation de misogynie des philosophes.

Ingénieur, il aurait détourné un fleuve pour Crésus. Il était surtout astronome et astrologue. On raconte qu'il passait son temps à contempler les étoiles, si bien qu'il tomba dans un puits, provoquant les railleries d'une vieille femme : *"Thalès, toi qui ne vois pas ce qui est à tes pieds, comment peux-tu prétendre connaître ce qui se passe dans le ciel ?"* Il faut croire que le philosophe était plus doué pour les étoiles que pour la marche, car il prédit l'éclipse de soleil qui survint en -585. Sa science s'étendait à la météorologie. Voulant montrer qu'on pouvait s'enrichir aisément, il prévit une récolte d'huile abondante, loua une oliveraie et devint riche. Les "options" sont donc bien antérieures à l'économie de marché.

Il est surtout connu des mathématiciens pour ses talents de géomètre, science qu'il aurait apprise en Egypte. On dit d'ailleurs qu'il réussit à mesurer la taille des pyramides, grâce à un théorème de son invention, toujours enseigné d'ailleurs.

Thalès est l'auteur d'une cosmologie complexe : le monde est une sphère avec, au centre, la terre. Celle-ci flotte sur les eaux et est entourée d'air. La sphère est percée de trous, par où l'on voit le feu des étoiles. De ces quatre éléments – la terre, l'eau, l'air et le feu –, l'eau est le principe premier, le fondement de toute chose et la source de la vie.

Enfin, Thalès fut le fondateur de la première école de philosophie. Il enseignait ses idées et invitait ses étudiants à les discuter. Sa réussite dépassa peut-être ses espérances. Car si ses disciples adoptèrent sa méthode basée sur le rejet du mythe, l'observation et le raisonnement, ils changèrent la base de son système. Anaximandre imagina ainsi comme principe premier l'illimité, et Anaximène l'air. ■

AUJOURD'HUI

◗ L'eau redevient une préoccupation majeure de l'humanité. Mais ce n'est pas pour ça que Thalès est important. La grande leçon qu'il nous apporte est de chercher à saisir un principe unique et abstrait derrière les apparences multiples. De ce point de vue, la physique contemporaine, qui cherche la loi fondamentale de l'univers, ne fait que prolonger les méditations de Thalès de Milet.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Notre société a-t-elle encore des mythes ? Lesquels ?
◗ Quelle est la différence entre la philosophie et la science ?
◗ La raison et la croyance s'opposent-elles ?
◗ Pourquoi tant de philosophes ont-ils aussi été de grands mathématiciens ?
◗ Combien de litres d'eau utilisez-vous par jour ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Diogène Laërce, "Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres". Tome 1, Garnier-Flammarion (GF n°56), 1965. Quelques pages amusantes sur Thalès.
◗ H. Diels, W. Kranz et J.-P. Dumont, "Les Présocratiques", Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1988. Ouvrage classique reprenant la plus grande partie des témoignages existants sur les philosophes avant Socrate.
◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.
◗ Demain : Pythagore

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

PYTHAGORE (vers -580/vers -500)

◗ Tandis qu'à Milet (aujourd'hui en Turquie) les disciples de Thalès discouraient sur le premier principe, de l'autre côté de la Grande Grèce, en Italie, Pythagore fondait son école.
Le premier, il appela ses élèves des philosophes, des "amis de la sagesse".

La mathématisation du monde

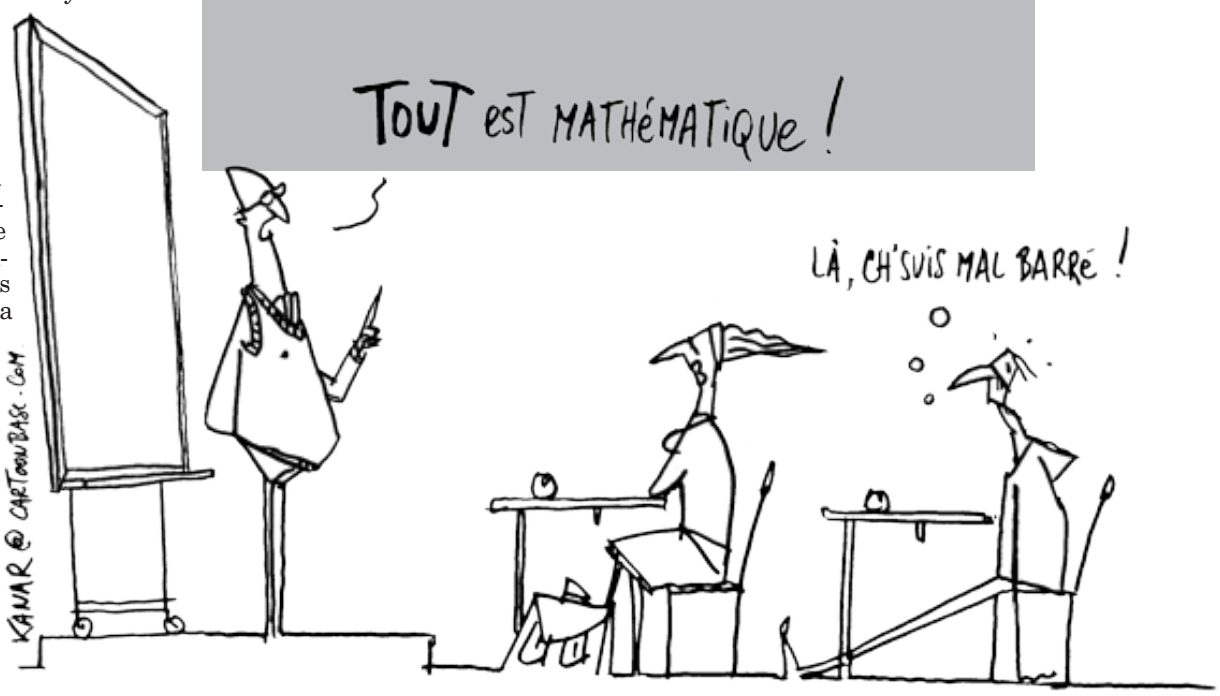
Né à Samos, Pythagore émigra en Italie du Sud, à Crotone. Initié aux mystères grecs et égyptiens, il prétendait avoir séjourné aux Enfers. Ses disciples le considéraient d'ailleurs comme une manifestation du dieu Apollon. Il ne dispensait ses théories qu'à un nombre restreint d'élus, choisis parmi des gens de bonne réputation et qui avaient subi huit ans d'une initiation austère avant de pouvoir le rencontrer. C'est dire que l'école qu'il fonda tient autant de la secte que de la philosophie. Elle avait d'ailleurs une dimension politique : il semble que les pythagoriciens mettaient tout en commun, et qu'ils ont dirigé la cité de Crotone. Les principes les plus nobles de la philosophie – l'amitié, la recherche de la connaissance… – voisinaient avec les préceptes les plus étranges, comme l'interdiction de consommer des fèves, censées perturber le repos et faire s'enfuir l'âme. On raconte que cet interdit fut fatal à Pythagore : poursuivi par des soldats de Syracuse qui voulaient le tuer, le maître aurait fait volte-face plutôt que de s'enfuir à travers un champ de fèves !

De ce fatras de légendes, la pensée de Pythagore peut se ramener à deux idées importantes : l'âme et le nombre. Pythagore croyait à la métempsychose. C'est-à-dire que l'âme, immortelle et d'essence divine, migrait de corps en corps. Seule la pratique de la vertu permettait à l'homme de se libérer de ces renaissances. Notons que l'âme pouvait se réincarner dans un animal, ce qui explique pourquoi les pythagoriciens refusaient de consommer de la viande.

Pythagore liait à ces spéculations sur l'âme une théorie de l'univers prometteuse. Géomètre, il découvrit le théorème qui porte aujourd'hui son nom. Il fut aussi un spécialiste de l'arithmétique – il aurait découvert le système décimal et la table de multiplication – et un théoricien de la musique, inventant l'harmonie. Toutes ses recherches éclairent une intuition fondamentale : l'univers est fait de nombres, qui en forment la structure et lui donnent son équilibre et sa beauté. La source de toutes choses est l'Un, cause de la Dualité, d'où sont sortis tous les autres nombres. De ceux-ci sont issus les points, lignes, surfaces et volumes, les quatre éléments – eau, terre, air, feu – et enfin tous les corps.

On voit que les nombres sont pour Pythagore les composants – les "briques" – de l'univers. Donc, quelque chose de très concret et, d'une certaine manière, de plus réel que ce qui nous apparaît.

D'où l'effroi des pythagoriciens devant la découverte des nombres irrationnels. Découverte dont on dit qu'ils ont voulu la garder secrète tellement elle était terrible. En effet, un nombre irrationnel – comme Pi ou la racine carrée de 2 – brise toute proportion, car il ne peut être la fraction de deux nombres entiers. Avec l'irrationnel, le monde se révélait déséquilibré et désordonné. ■



AUJOURD'HUI

◗ Selon la tradition, on doit à Pythagore le terme de philosophie. Il a aussi donné son orientation à la musique occidentale pour des millénaires, puisque ce n'est qu'au XX[e] siècle que des compositeurs se sont affranchis de l'harmonie. Mais le plus grand apport de Pythagore reste sa conception d'un monde mathématisé, qui est au fondement des sciences de la nature aujourd'hui.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ L'univers est-il fait de nombres ?
◗ La philosophie doit-elle être une pratique ?
◗ Croyez-vous à la réincarnation ? Pourquoi ?
◗ Le monde dans lequel nous vivons vous semble-t-il harmonieux, irrationnel, chaotique… ?
◗ Qu'est-ce qu'un ami de la sagesse ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Diogène Laërce, "Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres". Tome 1, Garnier-Flammarion (GF n°77), 1965. Quelques pages amusantes sur Pythagore.
◗ H. Diels, W. Kranz et J.-P. Dumont, "Les Présocratiques", Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1988. Ouvrage classique reprenant la plus grande partie des témoignages existants sur les philosophes avant Socrate.

lalibre.be ◗ Sur *www.lalibre.be* vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Demain : Héraclite.

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

HÉRACLITE (vers -576/vers -480)

◗ Originaire d'Ephèse, en Asie Mineure, Héraclite vit à une époque troublée. Solon, le grand législateur d'Athènes, meurt lorsqu'il est encore adolescent. Cyrus le grand accède au trône de Perse. Il mettra fin à la déportation des juifs à Babylone, en -538. Son successeur, Darius Ier reprendra aux Grecs l'Asie Mineure, déclenchant la première guerre médique. Il perdra la bataille de Marathon en -490.

Tout change

Contemporain d'Anaximène, Héraclite ne semble cependant pas être influencé par l'école de Thalès. C'est un penseur solitaire, volontairement hermétique, refusant de s'adresser au grand nombre. Il s'exprime souvent par aphorismes, concis, énigmatiques et parfois inachevés à dessein. Ses contemporains, déjà, l'appelaient l'Obscur. Pour nous, qui n'avons de lui que quelques fragments, la tâche de le comprendre est encore plus difficile. Comment interpréter, en effet, une affirmation comme : *"A qui ne sombre jamais, comment échapperait-on ?"* ou *"Mais de la terre, l'eau naît, et de l'eau l'âme"* ?

Héraclite prend pour principe premier des choses le feu, qui crée et détruit tout. En se condensant, le feu devient liquide, puis solide. A l'inverse, la terre fond et devient eau, laquelle redevient feu en s'évaporant. Ce double mouvement ne cesse jamais, de sorte que l'harmonie du monde n'est qu'apparente. Le monde nous semble stable mais en fait il n'est que changement. "*Panta rhei*, tout coule", déclare Héraclite. Et encore : *"Ceux qui entrent dans les mêmes fleuves, ce sont des eaux toujours autres et autres qui coulent sur eux"*.

Mais alors, si tout est changement, d'où vient notre impression de permanence ? Elle provient du langage, affirme Héraclite : les mots sont comme des étiquettes qui fixent le flux mouvant de la réalité. On use toujours du même mot de *fleuve* chaque fois qu'on se baigne, même si l'eau dans laquelle on entre n'est jamais semblable.

Toutefois, les mots nous trompent. En réalité, derrière l'apparence, le monde est le jouet de forces contraires. L'univers d'Héraclite est celui de la lutte des opposés, de la guerre et de l'embrasement. Peut-être y a-t-il un peu de pessimisme dans cette philosophie du devenir, car même la tradition a gardé d'Héraclite l'image d'un penseur austère et mélancolique. Pourtant, la combustion de l'univers n'a pas le tragique de fin du monde des mythologies germanique ou scandinave. Ici, *"le temps est un royaume dont le prince est un enfant qui joue aux osselets"*. L'implacable destin a l'allure d'un jeu de hasard. ■

◗ Pour aller plus loin :
◗ "Héraclite", "Fragments", GF-Flammarion, 2002. Ce qu'il nous reste des textes d'Héraclite, en collection de poche.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Demain: Parménide.

AUJOURD'HUI

LE DÉBAT EST OUVERT

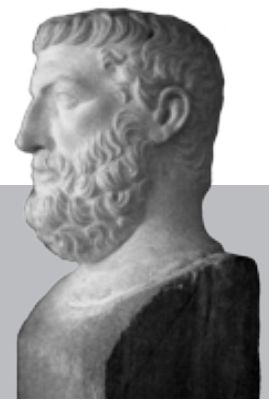
◗ Héraclite en a séduit des philosophes ! Hegel voyait dans la lutte des contraires la préfiguration de sa dialectique. Nietzsche aimait l'image de l'enfant qui joue avec le monde. Heidegger admirait la concision, la profondeur et l'opacité de ce présocratique. Les physiciens verront en lui un précurseur des théories de l'entropie et de la thermodynamique.

◗ Que peut-on en retenir aujourd'hui ? Peut-être un plaidoyer en faveur de l'impermanence des choses. Un appel à nous méfier des apparences. Une invitation à ne pas craindre le conflit ni les différences. Et une exhortation à ne pas nous attacher à ce que nous croyons être nos acquis. Tout passe, la permanence est illusoire.

◗ Le conflit est-il le moteur de la vie ?
◗ Peut-on vivre dans un monde sans cesse changeant ?
◗ Le langage déforme-t-il la réalité ?
◗ La vie est-elle un jeu de hasard ?
◗ Si tout change sans cesse, pouvez-vous faire confiance à quelqu'un qui vous dit : "Je t'aime" ?

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



PARMÉNIDE (vers - 540/vers - 450)

◗ Contemporain d'Hérodote, premier historien de l'Occident, du poète Pindare et du dramaturge Sophocle, Parménide invente la métaphysique grecque, discours sur le fondement des choses. Pendant ce temps, loin de la Grèce, Siddhârta Gautama fonde le bouddhisme et Confucius élabore la pensée qui façonnera la Chine pendant des millénaires.

Etre ou non-Etre ?

Parménide d'Elée (ville grecque du sud de l'Italie) est connu par son poème "De la nature", dont nous n'avons qu'une centaine de lignes. Il s'y décrit comme le héros d'une course de chars, emporté non vers la victoire mais vers la connaissance de la vérité. Une déesse, en effet, accueille Parménide et lui révèle que dans les opinions des mortels, il n'est rien qui soit vrai ni digne de crédit. Le sage doit donc se garder de l'opinion commune, car la vérité ne s'y trouve pas.

Parménide ne se contente pas de nous dire de nous méfier des croyances habituelles. Il va beaucoup plus loin, en séparant l'Etre et le Non-Etre. Qu'est-ce que cela veut dire ? On sait qu'une table est, un chien est, un homme est. Ces trois choses ont donc en commun le fait qu'elles sont, autrement dit, le fait qu'elles tiennent leur réalité de l'Etre. Lorsque l'on parle de choses qui existent vraiment, dit Parménide, on parle de l'Etre. On suit alors le chemin vrai.

A côté de ce chemin vrai, Parménide envisage un sentier qui mène à se tromper : le sentier du Non-Etre, ou Néant. Le Néant, c'est tout ce qui n'est pas, comme les illusions (une licorne) et les erreurs (2+2 = 5; Napoléon est le roi de la Belgique). Le problème des humains est qu'ils confondent l'Etre et le Néant, laissant leurs illusions et leurs erreurs entacher la vérité. Pour le dire autrement, ils prennent l'apparence pour la réalité et croient que le Néant (leurs pensées fausses) peut engendrer quelque chose qui est vraiment.

La solution, pour penser correctement, est de séparer radicalement Etre et Néant, et pour cela de se méfier des apparences. Nous avons l'impression que le monde change, que les saisons passent, que l'histoire se déroule, que les humains naissent et meurent. Mais en réalité, tous ces événements n'existent que parce qu'ils sont soutenus par l'Etre. Or, celui-ci est unique, immobile, immuable et éternel : il a toujours été et sera toujours semblable à lui-même. Penser le contraire, c'est soutenir que l'Etre était (sera) autre, c'est-à-dire n'était (ne sera) pas ce qu'il est aujourd'hui, donc qu'il n'était (ne sera) pas; mais cela est contradictoire, car alors l'Etre serait et ne serait pas. Par conséquent, dit Parménide, il faut affirmer que l'Etre est semblable à lui-même, et que le Non-Etre n'est pas.

Résumons-nous. Il y a deux manières de penser : une bonne et une mauvaise. La bonne va au fond de la réalité, elle est la pensée de l'Etre qui est la vérité éternelle (le même est à la fois pensée et Etre, écrit Parménide). La mauvaise est la pensée de l'apparence, la croyance commune qui s'attache au changement, aux circonstances accessoires et transitoires. Entre ces deux voies, le sage doit évidemment choisir la première. C'est ainsi qu'il atteindra la tranquillité d'esprit et le courage de vivre dans un monde où la gloire, les inégalités et la mort ne sont plus que l'écume insignifiante d'un océan de paix. ■

AUJOURD'HUI

◗ Considéré par Platon comme le père de la philosophie, Parménide est vu encore aujourd'hui comme l'un des plus grands philosophes antiques. Sa distinction entre l'Etre et le Non-Etre est toujours discutée. A l'opposé de son contemporain Héraclite, il nous invite à nous défier des apparences changeantes et à ne pas faire attention à ce qui passe (honneurs, bonheurs, malheurs). Car l'important est ailleurs : dans l'Etre éternel.

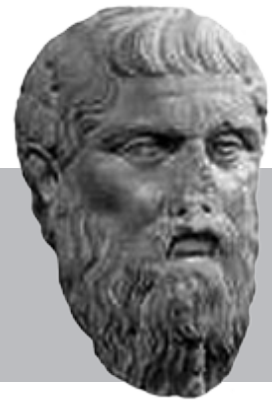
LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Faut-il toujours se méfier de l'opinion et des croyances communes ?
◗ Les apparences sont-elles de simples illusions ?
◗ Bruxelles aujourd'hui est-elle identique à Bruxelles l'an passé ?
◗ Pourquoi résiste-t-on tellement au changement ?
◗ Etes-vous plus que la somme des événements qui vous arrivent ? Et quoi ?

◗ **POUR ALLER PLUS LOIN**
◗ Jean Beauffret, Parménide. Le "Poème", PUF (Quadrige n°214), 2006. Une traduction commentée par le plus grand disciple français de Heidegger. Difficile d'accès.
◗ Parménide, "De l'étant au monde", Verdier (Poche), 2006. Jean Bollack propose une lecture tout à fait nouvelle de Parménide.
◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.
◗ Demain : Protagoras

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



PROTAGORAS (vers - 485/- 411)

◗ Le V^e siècle av. J.-C. est celui de l'apogée d'Athènes. Périclès (vers - 495/- 429) pratique une politique impérialiste, qui conduira à la guerre du Péloponnèse, contre Sparte et ses alliés. Sophocle, Eschyle et Euripide inventent la tragédie. Ce dernier est un ami de Protagoras, au contraire d'Aristophane, qui dans sa pièce "Les nuées", défend le bon sens du peuple contre les prétendus maîtres du savoir.

Les sophistes

Dans tout bon roman, il faut des mauvais, avides d'argent, sans scrupule et prompts à gruger leurs crédules concitoyens. A la fin, ces sales types sont vaincus par les héros, qui eux sont beaux, grands, forts et désintéressés. Tout est bien qui finit bien, les bons se marient et ont beaucoup d'enfants, et la morale est sauve.

Dans l'histoire de la philosophie, les malhonnêtes de service sont les sophistes, contre lesquels Platon a lutté. Est-ce pour mieux réhabiliter son maître Socrate que Platon a cherché à discréditer les sophistes ? A moins que ce ne soit parce qu'il voulait remplacer la démocratie par un régime où ce sont les dieux – et leurs interprètes autorisés, les philosophes-rois – qui commandent. Quoi qu'il en soit, la tradition a retenu qu'ils étaient des personnages peu recommandables, charlatans amis des apparences, plus habiles à défendre le plus offrant qu'à rechercher la vérité. Le terme de sophistes – qui signifie : les sages – est devenu péjoratif, au point qu'un sophisme désigne aujourd'hui un argument faussé, utilisé dans le but de tromper.

Ce qui est sûr, c'est que les sophistes sont des rhéteurs, des spécialistes de la parole. Ils enseignent comment parler dans des assemblées – qualité essentielle dans une démocratie directe, où chaque citoyen est amené à assumer une fonction publique – et comment gagner un procès. Ils se vantent de pouvoir faire triompher l'argument faible contre l'argument fort. Ce qui signifie, d'après leurs adversaires, que leurs beaux discours pourront faire accepter une idée manifestement fausse. Ou bien, selon une interprétation plus favorable, qu'ils permettent de régler les conflits par la parole – l'argument faible – plutôt que par le recours à la violence physique.

L'histoire, en tout cas, ne permet pas de prendre les sophistes pour des monstres. En témoigne le plus illustre d'entre eux, Protagoras. Né à Abdère, Protagoras est le premier à se faire appeler sophiste. Il gagne sa vie en commentant des livres et en enseignant la rhétorique, notamment à Athènes. Ce spécialiste de l'argumentation est un relativiste, auquel on doit la célèbre formule : *"L'humain est la mesure de toutes choses"*. Phrase qui donne lieu à plusieurs interprétations. Platon y a vu l'apologie du *"tout est permis"*, car si chacun est son propre juge et peut faire ce que bon lui semble, il n'est plus de morale possible. C'est pourquoi le disciple de Socrate soutenait que *"Dieu est la mesure de toutes choses"*. Toutefois, on peut comprendre la formule de Protagoras en un autre sens : ce sont les hommes en société qui sont la mesure de toutes choses. Ce qui veut dire que la seule vérité socialement acceptable est celle sur laquelle tous sont d'accord.

La position de Protagoras n'est pas sans susciter des critiques : que faire de la vérité scientifique, qui échappe au consensus ? Ou bien, si la vérité est définie par le plus grand nombre, comment garantir le respect des minorités ? Néanmoins, il est peu probable que Protagoras soit un ennemi de la justice, lui que son ami Périclès chargea de rédiger la constitution de la cité de Thourioi, en - 444. ■

AUJOURD'HUI

◗ A l'heure d'Internet, de la publicité et des médias, on redécouvre l'importance de la communication et les dangers de la manipulation. La parole, l'écrit, l'image, ne sont jamais neutres, d'autant moins lorsqu'ils se présentent comme *"la simple vérité"*. C'est peut-être pour cela qu'on se rappelle aujourd'hui des sophistes. Ils soulignent toute la force des mots, et la nécessité de ne prendre aucun discours pour argent comptant.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ La vérité est-elle seulement une affaire de convention ?
◗ La vertu s'enseigne-t-elle ?
◗ Les avocats et les hommes de médias sont-ils les sophistes d'aujourd'hui ?
◗ Voyez-vous une différence entre la rhétorique et l'argumentation ?
◗ Pourquoi nomme-t-on la dernière année du Secondaire la Rhétorique ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

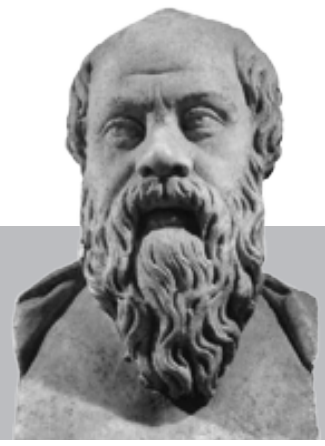
◗ G. Romeyer-Dherbey, "Les Sophistes", PUF (Que sais-je ?), 1993. Une présentation des grands sophistes. Quelques pages sont consacrées à chaque penseur.
◗ Jacqueline de Romilly, "Les Grands sophistes dans l'Athènes de Périclès", Le Livre de poche (Référence n°479), 1988. Une réflexion sur la sophistique, par l'une des meilleures spécialistes de la Grèce antique.

lalibre.be ◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Demain : Socrate

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



SOCRATE (vers -469/-399)

◗ Le Ve siècle A.C. est marqué par la rivalité entre Sparte et Athènes et par la longue guerre du Péloponnèse, qui s'achève par la victoire des Spartiates, en –404. Sous la pression des vainqueurs, le gouvernement des Trente Tyrans est mis en place. La démocratie est bientôt rétablie mais les tensions entre démocrates et aristocrates restent vives, pour le plus grand malheur de Socrate.

L'art de faire accoucher les esprits

Sculpteur comme son père, Socrate mène une existence tranquille jusqu'à ce qu'il apprenne par un de ses amis que l'oracle de Delphes l'avait déclaré *"le plus intelligent des hommes"*. Pour vérifier les dires de la Pythie (et aussi, disent les mauvaises langues, pour fuir son épouse Xanthippe), Socrate se met à arpenter les rues d'Athènes et à discuter avec tous ceux qu'il rencontre. Et s'il ne participe pas aux assemblées publiques, il questionne ses concitoyens sur leurs choix. Or, il se découvre une supériorité sur les autres : *"Je ne sais qu'une chose,* dit-il, *c'est que je ne sais rien, tandis que les autres croient savoir alors qu'en fait ils sont ignorants"*.

Du coup, Socrate change de vocation. Abandonnant le métier de son père, il se tourne vers celui de sa mère. Elle était accoucheuse, sage-femme. Lui sera accoucheur des âmes. Il enseignera tous ceux qui voudront discourir avec lui. Ou plutôt, il les interrogera pour qu'ils découvrent, en eux, ce qu'ils savent et ce qu'ils croient. C'est ce que l'on appelle la maïeutique : l'art de faire accoucher les esprits.

Pendant plusieurs années, Socrate pratique son art, attirant à lui de nombreux disciples, surtout parmi la jeunesse : l'historien Xénophon, le cynique Antisthène, et surtout Platon, qui fut son élève le plus génial et le plus zélé. A vrai dire, cette admiration de Platon pour son maître nous empêche de saisir la doctrine de Socrate. En effet, celui-ci n'a rien écrit, et s'il est présent dans la majorité des textes de son élève – qui sont rédigés comme des pièces de théâtre –, il est presque impossible de savoir ce qui vient de Socrate et ce qui appartient à Platon. Le père de la maïeutique est-il l'inventeur de la théorie des Idées ou bien est-il un sophiste, comme le prétend le satiriste Aristophane dans "Les Nuées" ?

Ce qui est sûr, c'est que Socrate finit par être condamné pour impiété et corruption de la jeunesse. Accusations qui peuvent prêter à sourire mais qui étaient graves à l'époque. En effet, la religion grecque est une religion sociale : on y célèbre les dieux pour assurer la cohésion de la Cité. Qu'importe donc ce que chacun croit, pourvu que tous accomplissent les rites. Dès lors, accuser quelqu'un d'impiété, c'est lui reprocher de troubler l'ordre social. Or, c'est ce que Socrate fait, en remettant en cause les certitudes des Athéniens. Pire, il gagne à ses idées de jeunes gens, l'avenir de la Cité. C'est pourquoi il est dangereux, d'autant que la situation politique est troublée. Bref, Socrate est jugé et condamné à s'empoisonner en buvant de la ciguë (ce que Platon raconte dans l'"Apologie de Socrate" et dans le "Phédon"). ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Platon, "L'Apologie de Socrate", Nathan (Intégrales de philo n°25), 2004. Platon se fait l'avocat de son maître, dans ce qui est le plus grand procès de l'histoire de la philosophie.

◗ Aristophane, "Les Nuées", in Théâtre complet. Tome 1, GF-Flammarion (n°115), 2001. Aristophane met en scène un Socrate pédant et grotesque.

◗ Louis-André Dorion, "Socrate", PUF (Que sais-je ? n°899), 2004.

◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Lundi : Platon

AUJOURD'HUI

◗ Pendant l'Antiquité, Socrate était considéré comme le plus grand des philosophes. Aujourd'hui encore, on voit en lui celui qui a fait de la recherche de la sagesse un art universel. Son art de questionner, de reformuler et d'ébranler les certitudes de ses interlocuteurs a marqué les esprits. Grâce à lui, la philosophie est devenue l'art de poser les bonnes questions plutôt que de trouver des réponses. Enfin, peut-être le principal apport de Socrate n'est-il pas tant sa doctrine que la leçon qu'il nous donne : avoir le courage de défendre ses convictions et amener les autres à en faire de même.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Qu'est-ce que c'est, apprendre ?

◗ Seriez-vous prêt(e) à mourir pour des idées ? Lesquelles ?

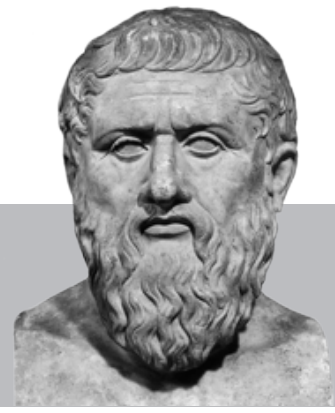
◗ A l'heure d'internet et de l'hypertexte, Socrate aurait-il écrit ?

◗ La vraie sagesse est-elle de savoir que l'on ne sait rien de certain ?

◗ A quoi sert de discuter ?

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



PLATON (vers -428/-407)

◗ En -429, l'Athénien Périclès meurt. La guerre du Péloponnèse vient de commencer. Elle se terminera vingt ans plus tard par la défaite d'Athènes. Les Spartiates, vainqueurs, imposent la dictature. C'est dans ce contexte difficile que Platon rencontre Socrate. En -399, la démocratie est rétablie et Socrate est condamné à mort pour impiété et corruption de la jeunesse. Cette condamnation révoltera Platon et déterminera sa carrière : il écrira des dialogues, qui presque tous mettront en scène son vieux maître. Parmi ceux-ci, "La République" traite de la justice et de la politique. Platon cherche à y décrire un gouvernement parfait.

L'allégorie de la caverne

Le livre VII de "La République" commence par une allégorie sur l'ignorance et le savoir. Socrate imagine des hommes prisonniers depuis leur enfance dans une caverne. Ils sont enchaînés de telle sorte qu'ils ne peuvent voir que le mur de la caverne et les ombres qui s'y projettent, reflet des êtres et des objets qui passent dehors, au loin. Ces prisonniers, n'ayant jamais connu que ces ombres, les prennent pour la réalité.

Or, voici que l'on détache un prisonnier et qu'on le force à regarder du côté de la lumière. Il est d'abord ébloui, préférant ses ombres, qu'il connaît, aux choses qu'il ignore encore. On le force alors à sortir de sa caverne. Ce qu'il découvre lui brûle les yeux et ce n'est que lentement qu'il parvient à repérer des êtres, la clarté de la lune et des étoiles. Enfin, notre homme contemple le soleil, qu'il saisit être la cause de toutes les ombres de sa caverne.

Socrate explique à son interlocuteur que cette histoire est celle du philosophe, qui s'élève du monde visible vers le monde de l'esprit, où il contemple les Idées avec, au plus haut, l'Idée du Bien. Presque toute la philosophie de Platon est contenue dans cette allégorie : l'idéalisme, l'âme, la morale, le philosophe-roi…

L'idéalisme, la grande intuition de Platon, est une théorie selon laquelle notre monde est la copie dégradée du monde des Idées. Par exemple, les différents triangles que nous pouvons dessiner sont des copies plus ou moins bien faites de l'Idée de triangle. Ainsi, le véritable monde est celui des Idées, que notre âme a contemplé avant notre naissance et dont elle se souvient quand nous regardons le monde sensible.

L'allégorie de la caverne le dit : l'Idée suprême est celle du Bien. Tous nos efforts tendent à nous faire rejoindre le Bien. Le mal, lui, n'est qu'une erreur. Quand nous faisons le mal, soutient Platon, c'est toujours par méconnaissance du Bien. A vrai dire, seul le philosophe connaît le Bien, pour l'avoir contemplé. C'est pourquoi lui seul est digne de diriger les hommes. Toute la République est une réflexion sur le vivre-ensemble sous la conduite du philosophe-roi. ■

AUJOURD'HUI

◗ L'allégorie de la caverne reste d'actualité : Arthur Koestler, par exemple, voit dans nos écrans d'ordinateur les ombres de la caverne. Le philosophe et logicien Whitehead a écrit que toute la philosophie est une suite d'annotations des textes de Platon. L'image, peut-être exagérée, souligne l'importance de l'œuvre du philosophe grec. Platon a écrit sur tout, balisant la philosophie pour des millénaires. Aujourd'hui encore, certains se revendiquent de son héritage : il y a ainsi des mathématiciens qui se disent idéalistes. Et si on peut penser contre Platon, il est difficile de penser sans lui.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Y a-t-il quelque chose au-delà de ce que nous percevons ?
◗ Peut-on faire le mal en connaissance de cause (le mal pour le mal) ?
◗ Un dirigeant doit-il être sans défaut ?
◗ Que penser d'un régime où le pouvoir est confié aux meilleurs ?
◗ Pouvons-nous nous fier à nos instruments de mesure et à nos statistiques ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Platon, "La République". Livres VI et VII, Gallimard, dans la collection Folioplus Philosophie, 2006. Publié avec un dossier pédagogique.
◗ François Châtelet, "Platon", Gallimard (Folio essais n°115), 1989. Une introduction accessible au plus grand nombre, par un grand historien de la philosophie.

◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.
◗ Demain : Aristote.

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

ARISTOTE (vers -384/-322)

◗ Fils du roi Philippe II de Macédoine, Alexandre succède à son père à l'âge de 20 ans, en -336. Il soumet rapidement les cités grecques, avant de s'emparer de la Perse et de l'Egypte (où il fonde Alexandrie) et de pousser ses armées jusqu'en Inde. Seule la mort, en -323, met fin à ses conquêtes. Alexandre le Grand n'est pas seulement un stratège hors pair. Il est aussi l'élève d'Aristote, le plus brillant disciple de Platon.

Tout a une finalité

Aristote est un penseur universel : il jette les bases de la logique, théorise l'art du discours et de la politique, élabore une éthique, s'occupe de biologie et de physique et écrit une métaphysique. A vrai dire, le terme de métaphysique n'est pas de lui mais de ses éditeurs du I^er^ siècle av. J.-C., qui placent ses textes sur l'Etre à la suite (*méta*) de ses livres de physique. Choix judicieux, puisque Aristote pense que la nature repose sur des principes qui sont au-delà (*méta*) d'elle.

Contre son maître Platon, Aristote veut réintroduire le changement dans la nature et ramener les Idées sur terre. Pour cela, il ajoute entre l'Etre et le Non-Etre un troisième terme : la puissance. Pour comprendre une chose, dit-il, il faut aussi penser son devenir. Par exemple, une graine de tournesol existe en acte comme graine, et en puissance comme la fleur épanouie qu'elle sera peut-être un jour. Changer, c'est passer de la puissance à l'acte, développer une de ses virtualités.

Ce n'est pas tout. On change, précise Aristote, en vertu d'une cause. Et le philosophe de recenser quatre causes différentes, qui sont autant d'ingrédients du changement : matérielle, formelle, efficiente et finale. Prenons l'exemple d'une statue. La cause matérielle est, comme son nom l'indique, la matière dans laquelle sera sculptée la statue : du marbre, du bois… La cause formelle est la forme qui sera imprimée à la matière, l'idée que le sculpteur a en tête avant de commencer son travail. La cause efficiente est celle qui provoque le changement : les coups de ciseau qui taillent le bois. La cause finale est le but visé, par exemple honorer la commande d'un client.

Nous pensons spontanément que la cause la plus importante est la cause efficiente : ce sont le sculpteur et ses coups de ciseau qui travaillent la matière, façonnant la statue. En fait, notre tendance à privilégier la cause efficiente date de la Renaissance. Aristote – et l'Antiquité et le Moyen Age avec lui – pense que la cause décisive est la cause finale. Autrement dit, ce qui détermine un être, c'est sa destination, ce à quoi il sert. Ainsi, la véritable cause de la statue, c'est son commanditaire. L'artiste, lui, n'est qu'un artisan qui réalise l'œuvre en fonction des besoins de celui qui le paie.

Dans la nature, tout obéit à ces quatre causes. Par conséquent, tout a une finalité. Chaque chose tend à se perfectionner, à actualiser ses potentialités. L'univers entier se rapproche petit à petit d'un idéal, qu'Aristote nomme le Premier moteur immobile, ou plus simplement Dieu. Parfait, ce Premier moteur est acte pur, sans plus aucun progrès à réaliser ni mouvement à faire. Pure forme et pure pensée, il ne connaît que lui-même, ne s'abaissant pas à penser un monde forcément imparfait. Il meut toutes choses en ce qu'il les attire par sa perfection, comme l'aimant attire le fer à lui ou Julien de la "Nouvelle Star" les fans énamourées. ■

AUJOURD'HUI — **LE DÉBAT EST OUVERT**

◗ Hormis ce rapprochement – sans doute incongru – avec la chanson française industrielle, pourquoi s'intéresser à Aristote aujourd'hui ? Pas seulement parce qu'il est l'un des plus grands philosophes de tous les temps, mais surtout parce qu'il est toujours d'actualité. Ainsi, sa conception finaliste de la nature est reprise par les créationnistes et les défenseurs de l'"Intelligent Design", contre la théorie darwinienne de l'évolution. Et en bioéthique, on s'appuie sur lui pour soutenir qu'un embryon doit être respecté comme un être humain, puisqu'il l'est *en puissance*. Que l'on soit d'accord ou non avec eux, ces arguments méritent d'être discutés. Et c'est à Aristote qu'on les doit… finalement.

◗ Qui "fait" une œuvre d'art : l'artiste qui la forme, le collectionneur qui l'achète, le critique d'art qui l'estime, le spectateur qui la juge… ?

◗ Le monde est-il dirigé vers un but ?

◗ Qu'est-ce qui fait la dignité d'un humain : ce qu'il fait, ce qu'il pourrait faire, ce qu'on fait pour lui… ?

◗ Quelles sont les quatre causes de votre voiture ? Et de votre PC ?

◗ Quelles sont les ressemblances entre Platon et Aristote ? Et les différences ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ M. Crubellier et P. Pellegrin, "Aristote. Le philosophe et les savoirs", Seuil (Points), 2003. Un livre accessible, en collection de poche.

◗ P.-M. Morel, "Aristote", GF-Flammarion, 2003. Une autre introduction pour le grand public.

lalibre.be ◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Demain : Hipparchia

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

HIPPARCHIA (IVe siècle A.C.)

◗ En -450, Aspasie ouvre la première école pour femmes, à Athènes. Elle y enseigne la rhétorique et la philosophie. A l'époque, les femmes grecques sont pourtant considérées comme des mineures : soumises à leur père ou leur mari, elles ne peuvent posséder de biens et la maison est leur lieu de vie habituel. Hipparchia fait figure d'exception.

Le cynisme, voie de la contestation

Bien que l'on sache en réalité très peu de chose sur elle, on peut considérer Hipparchia comme la première femme philosophe. Elle doit son entrée dans la sagesse à son amour pour Cratès, à moins que ce ne soit son désir de devenir philosophe qui l'a poussée à s'unir à celui qui deviendra son maître en cynisme.

Le cynisme est une école philosophique connue avant tout par les excentricités de ses membres, dont celles de son fondateur Diogène de Sinope (né en -413, mort en -323). Disciple d'Anthistène, lui-même élève de Socrate et concurrent de Platon, Diogène refuse toutes les conventions : dormant dans un tonneau (selon la légende), il n'a pour tout vêtement qu'un ample manteau et se nourrit d'aliments crus. Voyant un jour un enfant boire de l'eau en la tenant dans sa main, Diogène abandonne aussitôt le bol qu'il utilisait.

Diogène rejette aussi la hiérarchie et les institutions : à Alexandre le Grand qui lui propose d'exaucer un de ses souhaits, il répond : *"Ote-toi de mon soleil !"* C'est que le pouvoir ne l'impressionne pas, et qu'il ne manque pas de mordant. On attribue d'ailleurs le nom de cynique – ce qui veut dire chien en grec – à l'agressivité de Diogène et de ses disciples. (Un autre explication, plus prosaïque, est que les cyniques se réunissaient dans un gymnase appelé Cynosarge).

Les cyniques ne rejettent pas seulement l'ordre social mais aussi la science. Pour eux, la seule connaissance utile est la vertu, particulièrement rare chez les mortels. Pour le rappeler, Diogène aime se promener en pleine journée dans les rues d'Athènes, une lampe à la main, à la recherche d'un homme digne de ce nom.

Cratès (né vers -370) fut peut-être l'un des seuls à agréer Diogène. Converti au cynisme par une pièce de théâtre, Cratès vend tous ses biens, n'hésite pas à battre ses parents qui veulent l'empêcher de vivre comme il l'entend, et foule aux pieds l'institution du mariage et la famille : prônant l'amour libre, il va jusqu'à marier sa fille à l'essai.

Hipparchia ne semble pas plus attachée aux conventions que son compagnon. Elle refuse d'être une mère de famille et une ménagère, étant fière d'avoir consacré son temps à l'éducation plutôt qu'au métier à tisser : *"Car je n'ai pas choisi les travaux des femmes à l'ample robe, mais la vie forte des cyniques."* Première philosophe de l'histoire, Hipparchia se révèle aussi la première féministe.

Derrière le goût cynique de la provocation, il faut voir une authentique recherche philosophique, particulièrement dure. En fait, Diogène et ses disciples veulent suivre les commandements de la nature et rompre avec les artifices de la société. Ce qui leur interdit tout confort et toute reconnaissance. ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Michel Onfray, "Cynismes. Portrait du philosophe en chien", Le livre de poche (biblio essais n°4077), 1990. Un livre amusant par un philosophe pamphlétaire.

◗ Léonce Paquet, "Les Cyniques grecs. Fragments et témoignages", Editions de l'université d'Ottawa, 1988. L'un des très rares ouvrages universitaires sur les philosophes cyniques.

◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Demain : Epicure.

AUJOURD'HUI

◗ Si les excentricités des cyniques nous amusent ou nous choquent, on aurait tort de voir en ces philosophes des esprits dérangés. Les stoïciens y reconnaissent leurs prédécesseurs. Le rejet de la société et la volonté de vivre en lien avec la nature font songer aux taoïstes (qui eux aussi se plaisent à ridiculiser les philosophes classiques comme Confucius), et peut-être aussi aux squatters, punks et autres altermondialistes.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Tout est-il permis en matière de comportement ?

◗ Peut-on vivre vraiment selon ses instincts ?

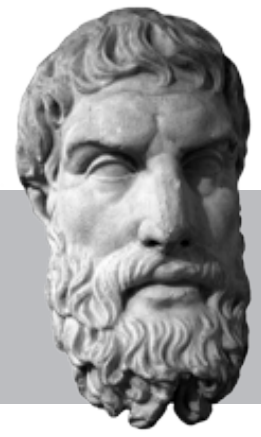
◗ Notre société donne-t-elle les mêmes chances aux hommes et aux femmes ?

◗ La vie de contestataire est-elle facile ?

◗ Oseriez-vous dire "Ote-toi de mon soleil" à votre professeur ou à votre patron ? Et au roi Albert ?

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



EPICURE (-341/-270)

◗ En -341, la Grèce résiste encore aux assauts de Philippe de Macédoine. Quelques années plus tard, les Cités grecques sont vaincues et Alexandre le Grand, fils de Philippe, part à la conquête de la Perse. A sa mort, ses généraux se partageront son empire. En Italie, Rome devient une puissance qui compte. C'est dans ce contexte troublé qu'Epicure élabore sa doctrine.

Sachons choisir nos plaisirs !

D'Epicure, on a l'image d'un bon vivant, presque un débauché, qui poursuit sans fin la quête de tous les plaisirs terrestres. Ce portrait, tracé dès l'Antiquité par les adversaires des épicuriens et repris par un certain christianisme rigoriste, n'a rien à voir avec le véritable Epicure, pour qui c'est *"la pensée sobre qui fait la vie agréable et non la jouissance des femmes et les tables somptueuses"*.

Comme tous les philosophes grecs, Epicure cherche la sagesse. Après avoir étudié avec le platonicien Pamphile, dont il se démarque, Epicure découvre la philosophie des atomes de Démocrite. Selon cette physique incroyablement visionnaire, le monde est composé de minuscules particules insécables qui tombent dans le vide, formant l'ensemble de la réalité. L'esprit est lui aussi fait d'atomes et est détruit en même temps que le corps. L'anéantissement est donc notre lot à tous. Pourtant, il ne faut pas avoir peur de la mort car aucun vivant ne peut l'éprouver. En effet, argumente Epicure : *"Tant qu'on est, on n'est pas mort; quand on est mort, on n'est plus !"*

Epicure élabore une morale courageuse à partir de cette vision pessimiste. Puisque l'univers est un mélange de déterminisme et de hasard, il n'y a pas besoin de craindre ni de révérer les dieux, qui n'ont aucun pouvoir sur nous. Nous avons en nous les ressources nécessaires pour atteindre le bonheur, qu'Epicure identifie au plaisir. Ce qui ne veut pas dire que l'on peut faire n'importe quoi. Trois sortes de plaisirs sont à distinguer. Il y a tout d'abord les plaisirs naturels et nécessaires, qui surviennent lorsque l'on satisfait les besoins vitaux : boire, manger, dormir... Il y a ensuite les plaisirs naturels mais non nécessaires, comme se nourrir de plats raffinés, boire de l'alcool, dormir sur un oreiller de plumes... Enfin, il y a les plaisirs ni naturels ni nécessaires : par exemple, le goût du luxe. Le sage doit apprendre à se contenter des plaisirs naturels et nécessaires, qui apaisent le corps et l'esprit, et à rejeter les autres, parce qu'ils rendent esclaves. La morale d'Epicure n'est donc pas l'apologie de la débauche mais la recherche de l'absence de troubles (ataraxie).

Contrairement au philosophe-roi de Platon, le sage épicurien ne doit pas *"s'occuper des affaires de la cité, à moins d'une circonstance exceptionnelle"*, car la politique se résume à des conflits, des problèmes et de l'orgueil. Epicure conseille aussi de renoncer à toute vie active, puisque l'action provoque l'inquiétude. Il faut même se défier de la connaissance, qui peut troubler l'âme. Le sage choisira une vie simple et austère, où il pourra vivre en autosuffisance. Une communauté d'amis avec qui discourir remplacera avantageusement compagne et enfants, qui passent leur temps à s'agiter et à crier. C'est que le salut exige des efforts, du calme et beaucoup de renoncement. La devise des épicuriens pourrait être : *"Pour vivre heureux, vivons cachés."* Telle est la vie qu'Epicure met en pratique à partir de -306, en ouvrant son école à Athènes : le Jardin. Il y accueille de nombreux disciples, dont des femmes et des esclaves. Car, pour lui qui se méfie des affaires publiques et de la politique, la philosophie n'est pas le propre des citoyens (hommes et libres) mais s'adresse à tous, quels que soient leur sexe et leur statut social. ■

AUJOURD'HUI

◗ Epicure fut l'un des penseurs les plus populaires dans l'Antiquité. Le XVII[e] siècle redécouvre sa morale du plaisir et sa physique matérialiste, en opposition au christianisme régnant. Il a aussi inspiré l'utilitarisme de John Stuart Mill. Mais si Epicure séduit aujourd'hui, c'est sans doute pour son désir de liberté et son individualisme : le bonheur est affaire de choix personnel et pas de société, semble-t-il nous dire.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Tous les plaisirs sont-ils permis ?
◗ S'investir en politique, est-ce nécessairement renoncer au bonheur ?
◗ Peut-on être heureux quand on sait que d'autres souffrent ?
◗ Renoncer à consommer rend-il heureux ?
◗ Faites le point sur les plaisirs de votre journée. Classez-les en naturels et nécessaires, naturels et non nécessaires, non naturels et non nécessaires. Lesquels vous ont fait le plus plaisir ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

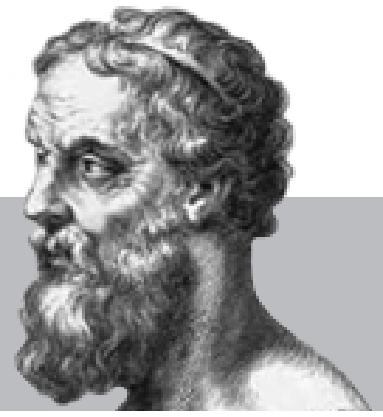
◗ Epicure, Lettres, maximes, sentences, "Le livre de poche", n° 4628, 1994. Une édition de poche des textes d'Epicure, avec une introduction de Jean-François Balaudé très claire et complète.
◗ A.-J. Festugière, "Epicure et ses dieux", PUF (Quadrige n° 64), 1985. Un classique sur les rapports d'Epicure et de la religion.

lalibre.be ◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Demain : Epictète.

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



EPICTÈTE (50/130)

◗ En 54, Néron devient empereur. Il se suicidera en 68, après avoir incendié Rome. Deux ans plus tard, le temple de Jérusalem est détruit pour la seconde fois. En 79, Pompéi et Herculanum sont détruites par l'éruption du Vésuve. Le christianisme, qui n'est encore qu'une dissidence du judaïsme, prend rapidement son essor, malgré les persécutions dont il est l'objet.

Dominez vos passions avec le stoïcisme

Le stoïcisme peut être considéré comme le frère ennemi de l'épicurisme. Ils ont en commun d'être une morale personnelle, de se méfier du pouvoir et de chercher la tranquillité de l'âme. Mais alors que l'épicurisme apprend à "faire avec" les passions, le stoïcisme veut les dominer.

La philosophie stoïcienne naît avec Zénon de Citium (-335/-264), un grec élève d'un cynique. Il retient de son maître que le bonheur se trouve dans l'indifférence aux événements extérieurs. Si plusieurs auteurs grecs approfondiront cette intuition, c'est surtout à Rome que le stoïcisme s'épanouira, avec des philosophes tels Sénèque (conseiller de Néron), l'empereur Marc Aurèle et Epictète.

Né en Phrygie en 50, Epictète vit à Rome. Il est longtemps esclave, avant d'être affranchi puis banni (avec tous les autres philosophes) par l'empereur Domitien. Son "Manuel" et ses "Entretiens", collationnés par son disciple, le général Flavius Arrien, enseignent une voie pour trouver la liberté, clé du bonheur. Affirmation paradoxale de la part d'un esclave. C'est que la liberté ne dépend pas des conditions matérielles ni de la place dans la société, affirme Epictète. L'argent, le pouvoir, les honneurs, la beauté ne dépendent pas de nous. Nous les avons ou pas, ils vont et viennent dans notre vie et il est vain de s'y attacher. La vraie liberté est intérieure, elle réside dans l'indépendance par rapport à notre situation. C'est pourquoi le sage stoïcien peut être parfaitement libre même s'il est esclave.

La liberté repose d'abord sur une pleine compréhension de la nature. Contrairement à Epicure, qui voit dans le monde le choc au hasard de particules, Epictète soutient que la nature est Dieu lui-même. Dès lors, tout ce qui arrive obéit à la volonté divine. Par conséquent, il nous faut suivre notre raison, comprendre ce sur quoi nous n'avons pas de prise – les circonstances – et cesser de s'en inquiéter. Les seuls éléments sur lesquels nous avons du pouvoir, ajoute le philosophe, ce sont les passions. Il ne dépend pas de moi que je sois empereur ou esclave, riche ou pauvre, beau ou laid. Par contre, c'est à moi de décider si je m'en attriste ou pas. En effet, notre volonté nous permet de dominer les passions – regret, orgueil, envie, jalousie, haine… – qui vont contre l'ordre des choses. C'est là notre liberté, dans la lutte intérieure contre nos passions. Epictète enjoint de supprimer toutes les passions, qu'elles nous fassent souffrir ou qu'elles nous procurent du plaisir. C'est peut-être là la différence avec les épicuriens. Pour le stoïcisme, la tranquillité de l'âme (ataraxie) devient absence de passion (apathie). Il paraît qu'Epictète était passé maître dans cet art. La légende raconte qu'à son maître, qui lui tordait la jambe, le stoïcien avait calmement déclaré : *"Tu vas la casser"*. Puis, la jambe rompue, il avait ajouté sur le même ton : *"Tu vois, je te l'avais bien dit"*.

Enfin, on notera que le stoïcisme a influencé le christianisme. On lui doit le célèbre examen de conscience (que les stoïciens pratiquaient tous les jours), ainsi qu'un certain rigorisme, notamment en matière sexuelle. Des historiens ont aussi relevé la parenté entre le stoïcisme et le bouddhisme, les deux professant le non-attachement. ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Arrien, "Manuel d'Epictète", Le livre de poche, 2000. Une édition de poche du Manuel.
◗ "Les stoïciens", Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1962. Une sélection des grands textes des stoïciens, avec entre autres les Entretiens et le Manuel d'Epictète.
◗ Pierre et Ilsetraut Hadot, "Apprendre à philosopher dans l'Antiquité", Le livre de poche, 2004. Un ouvrage destiné au grand public, par les meilleurs spécialistes du stoïcisme impérial.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Demain : Plotin

AUJOURD'HUI

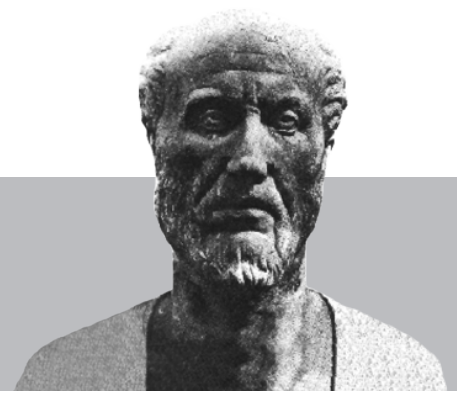
◗ Que peut nous apporter le stoïcisme ? La médecine moderne a rendu obsolètes les leçons stoïciennes sur l'acceptation de la souffrance, heureusement. Mais une chose reste plus que jamais d'actualité : la lutte contre la course à l'hyper-consommation. Rien que pour cela, il faudrait enseigner Epictète à l'école et à la télévision.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Aujourd'hui, dans notre société, la beauté, la richesse, le pouvoir, ne dépendent-ils pas de nous ?
◗ La liberté réside-t-elle dans l'abstinence ?
◗ Notre société nous rend-t-elle esclave de nos désirs ou consommer est-il nécessaire ?
◗ Après avoir lu cet article, seriez-vous prêt(e) à recourir à la chirurgie esthétique ? Pourquoi ?
◗ A votre avis, qu'aurait pensé Epictète des jeux de rôle et de Second Life ?

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



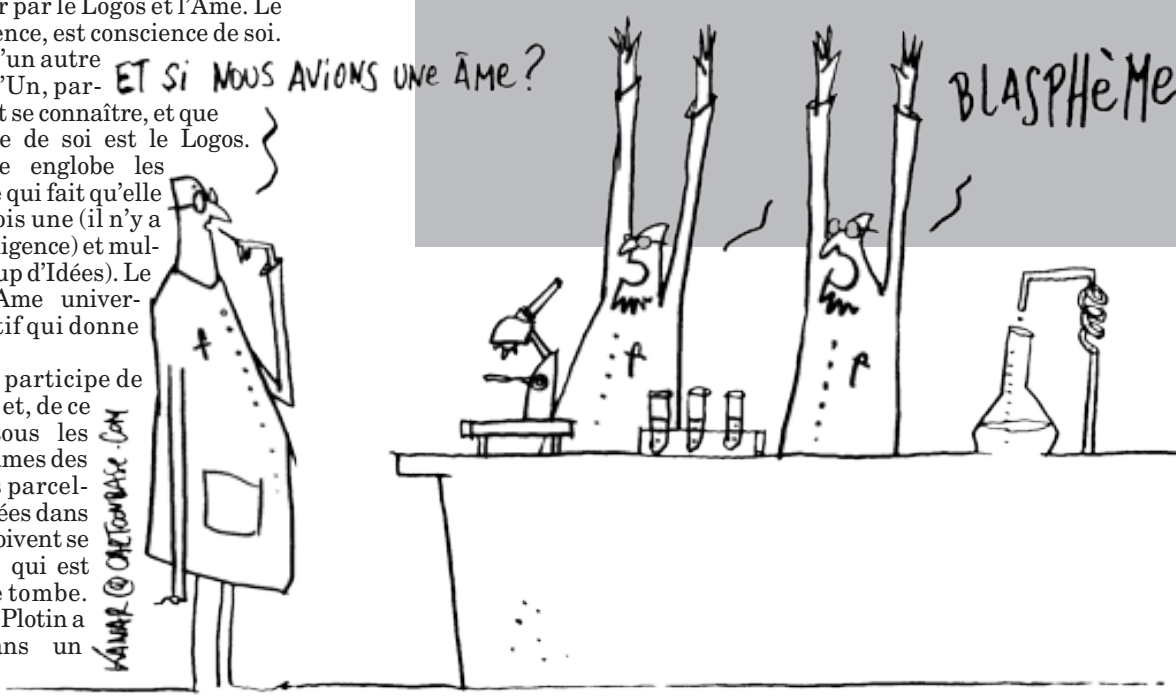
PLOTIN (205/270)

◗ Au IIIe siècle, les empereurs se succèdent au rythme des assassinats et autres conjurations. A l'autre bout du monde, en Chine, la puissante dynastie des Han s'effondre pour laisser la place aux Chin. Et pendant que l'Indien Nagarjuna renouvelle le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme et le gnosticisme influencent la philosophie grecque.

Un pour tout et tout pour l'Un

Philosophe grec né à Philopolis en Egypte, Plotin suit les leçons du néoplatonicien Ammonius, à Alexandrie (Ammonius avait aussi été le professeur du théologien chrétien Origène). Le néoplatonisme est un savant mélange des théories de Platon et d'Aristote (élaborées six siècles plus tôt), de la philosophie stoïcienne, ainsi que de la gnose et de la mystique juive. En 243, Plotin part avec l'empereur Gordien combattre les Perses, afin d'apprendre les philosophies perses et hindoues. Sa formation achevée, il fonde une école à Rome, en 244. Il y livrera un enseignement original, publié par son disciple Porphyre dans les "Ennéades".

La philosophie de Plotin est une doctrine de salut, d'ordre mystique. Pour lui, l'origine de toutes choses n'est pas l'Etre mais l'Un, totalité parfaite et surabondante d'où tout procède, à commencer par le Logos et l'Ame. Le Logos, ou Intelligence, est conscience de soi. On pourrait dire d'un autre point de vue que l'Un, parfait, doit forcément se connaître, et que cette connaissance de soi est le Logos. Cette Intelligence englobe les Idées de Platon, ce qui fait qu'elle se découvre à la fois une (il n'y a qu'une seule Intelligence) et multiple (il y a beaucoup d'Idées). Le Logos produit l'Ame universelle, principe actif qui donne vie à tous les êtres.



Chaque vivant participe de l'Ame universelle et, de ce fait, est lié à tous les autres. Ainsi, les âmes des humains sont des parcelles de l'Ame, tombées dans la matière. Elles doivent se délivrer du corps, qui est une prison et une tombe. D'après Porphyre, Plotin a honte d'être dans un corps. Mais en même temps il considère celui-ci comme le signe du monde spirituel et le reflet de l'âme. En fait, le philosophe ne veut pas détruire le corps mais le maîtriser. Ce qu'il fait par une ascèse stricte, qui lui ruine la santé et celle de ses disciples. Attirant à lui toute la bonne société romaine au début de sa carrière – son succès est tel que l'empereur Gallien lui propose de lui bâtir Platonopolis, une Cité philosophique idéale –, Plotin est tellement exigeant et rigoriste qu'il fait fuir ses disciples, pour finalement se retrouver presque seul.

L'âme doit dominer le corps et s'en détacher pour s'unir à l'Ame universelle. Par contre, elle risque d'être enchaînée à la matière si elle s'attache à un corps particulier. Le mouvement de purification est une lutte quotidienne, qui peut d'ailleurs se poursuivre au cours de plusieurs vies, puisque l'âme est immortelle. Le combat s'achève lorsque l'âme, victorieuse, peut s'unir à l'Un. ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Pierre Hadot, "Plotin ou la simplicité du regard", Gallimard (Folio essais), 1997. L'une des meilleures études sur Plotin, par un spécialiste incontournable de la philosophie antique.

◗ Les Traités 9, 25, 50 et 51, extraits des "Ennéades", sont publiés au Livre de poche.

◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Après quinze jours de parution quotidienne, la série philo est dorénavant publiée dans "La Libre" sur un rythme hebdomadaire, chaque mardi jusqu'à la fin de l'année scolaire. Mardi prochain : Augustin

AUJOURD'HUI

◗ Avec Plotin, la recherche de la sagesse devient une quête du salut de l'âme. Cette théorie influença les Pères de l'Eglise, notamment saint Augustin. On en retrouve des échos dans les mystiques musulmane et chrétienne. Le désintérêt de notre société pour l'âme et l'au-delà nous a rendu la pensée de Plotin un peu étrangère, voire bizarre. Cela va-t-il durer ? Peut-être pas. Après tout, la mort est trop présente dans nos vies pour que l'on puisse toujours occulter ces questions.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Que faisons-nous sur terre ?
◗ Y a-t-il quelque chose après la mort ?
◗ Tous les êtres vivants sont-ils unis, et si oui, par quoi ?
◗ Un philosophe a-t-il le droit de faire la guerre ?
◗ Le corps est-il une prison haïssable ?

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

AUGUSTIN (354/430)

◗ Au IVe siècle, les Francs, les Alamans et les Saxons envahissent la Gaule. Les Wisigoths, commandés par Alaric, prennent Rome en 410. Pour les populations de l'Empire, ces invasions ont un goût de fin du monde. Les institutions politiques se sont effondrées. Seule l'Eglise, devenue religion d'Etat, laisse subsister un semblant d'ordre dans le chaos. C'est dans ce climat qu'Augustin, évêque d'Hippone en Afrique, écrit "La Cité de Dieu".

Le temps qui passe existe-t-il ?

Augustin est l'un des plus illustres théologiens de l'Occident. C'est aussi un philosophe qui a étudié les doctrines gnostiques et néoplatoniciennes, et qui fut tenté par le manichéisme, cette religion pour qui la vie est un combat entre un dieu bon et un dieu mauvais.

Né à Thagaste, Augustin étudie puis enseigne la rhétorique à Carthage, avant d'émigrer à Rome et Milan. Etudiant brillant, sauf en grec, il s'intéresse au manichéisme et lit Plotin. Spirituellement inquiet, ses mœurs sont plutôt relâchées. Obligé de se marier à une femme de son rang, il renie sa concubine – de qui il a un enfant, qui mourra jeune – avant de prendre une autre maîtresse. Finalement, le mariage ne se fera pas. Augustin se convertit au christianisme, sur l'insistance de sa mère Monique et les conseils de saint Ambroise. Il est ordonné prêtre puis évêque d'Hippone. Il meurt dans sa ville assiégée par les Vandales.

Désireux de concilier la religion et la raison, Augustin est un authentique philosophe. Son *Si fallor sum* (Si je me trompe, je suis) anticipe le cogito de Descartes et sa conception du temps fait songer à Husserl.

Question essentielle de la philosophie, le rapport au temps fut bouleversé par le judéo-christianisme. Pour les Grecs antiques, comme pour beaucoup de sociétés traditionnelles, le temps est cyclique : aux créations succèdent les catastrophes puis un nouvel âge d'or. Avec l'Alliance entre Dieu et les juifs, puis l'Incarnation de Dieu en un homme, l'histoire devient linéaire : chaque événement a de la valeur, puisqu'il ne se produit qu'une seule fois. C'est ce temps linéaire qu'Augustin va penser.

Question difficile car, dit Augustin, *quand on ne me demande pas ce qu'est le temps, je le sais; mais quand on me le demande, je ne sais plus*. A première vue, il y a le passé qui n'est plus, le présent qui est et le futur qui n'est pas encore. Mais alors, seul le présent existe, puisque le passé et le futur ne sont pas ! En fait, précise Augustin, il faut penser trois présents. Il y a le présent du passé, qui est le souvenir actuel de ce qui a été présent. Il y a ensuite le présent du présent. Il y a enfin le présent du futur, où j'imagine aujourd'hui le présent qui viendra.

Mais qu'est-ce que le présent ? Rien de réel, car il est évanescent. Le présent n'est qu'une impression qui passe dans l'âme, déclare le philosophe. L'âme – on dirait aujourd'hui : la conscience – se souvient, voit et anticipe, articulant ainsi le temps. Le temps est donc le fait d'une conscience limitée, qui voit les choses de son point de vue particulier. Dieu, lui, est éternel, c'est-à-dire en dehors du temps. Et même, Il a créé le temps en créant l'univers. Sans espace, pas de temps.

A cette conception du temps, Augustin ajoute une théologie de l'histoire. Celle-ci n'est pas un pur chaos, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Elle a un sens, qui est la lente préparation de la Cité de Dieu. Dans le monde terrestre où nous vivons, les humains privilégient l'amour de soi. Dans la Cité céleste, c'est l'amour de Dieu et des autres qui régnera. ■

◗ **POUR ALLER PLUS LOIN**

◗ Augustin, "Les Confessions", Seuil (Points sagesses n°31), 1982. Sans doute l'ouvrage le plus lu d'Augustin. Le chapitre 11 porte sur le temps.

◗ Patrick Ranson (éditeur), "Saint Augustin. Les dossiers H", L'Age d'Homme, 1988. Un gros volume qui passe en revue les principaux aspects de la philosophie et de la théologie d'Augustin.

lalibre.be ◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez: cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Boèce

AUJOURD'HUI

◗ La théologie de l'histoire d'Augustin a marqué l'Occident, jusqu'à Hegel et Marx. D'une certaine manière, on lui doit aussi notre idée du progrès, selon laquelle le futur sera mieux que le présent, qui est mieux que le passé. Augustin a-t-il résolu le problème du temps ? Certainement pas. Mais la réponse qu'il y a apportée mérite d'être méditée… un certain temps.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Le monde est-il mauvais, comme le pensaient les gnostiques ?

◗ Aujourd'hui, on parle volontiers d'agir "en temps réel". Mais qu'est-ce au juste que le temps réel ?

◗ Y a-t-il un progrès dans l'histoire ?

◗ Y a-t-il un sens à regretter son passé ?

◗ Faut-il vivre au présent, sans souci de l'avenir ?

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

BOÈCE (480/524)

◗ En 493, Théodoric fonde le royaume ostrogoth d'Italie. Sa sagesse et son prestige permettent la naissance d'une culture gothico-latine. Toutefois, son règne s'achève mal : en conflit avec le pape, il fait exécuter son conseiller Boèce. L'assassinat de la régente Amalswinthe donne à Justinien, nouvel empereur d'Orient, l'occasion d'envahir l'Italie, pour le plus grand malheur de ses habitants.

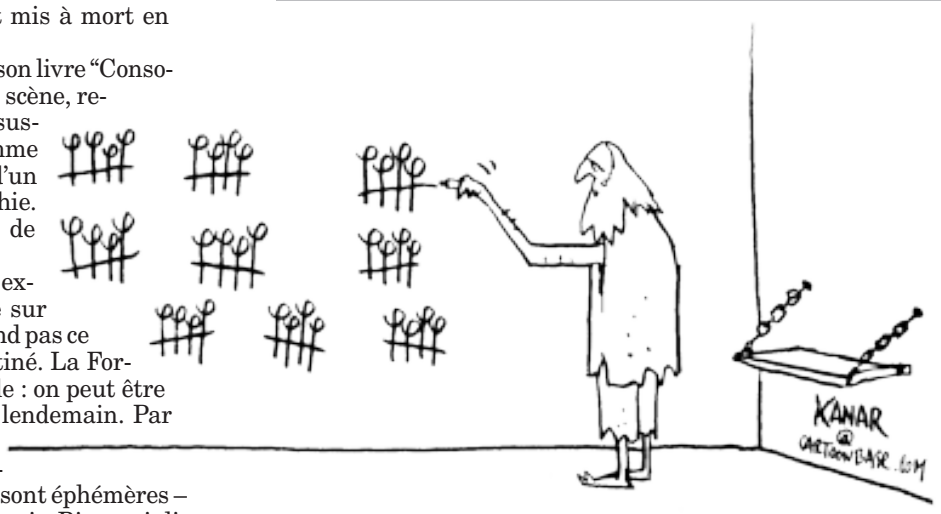
La philosophie comme consolation

Boèce est un passeur, à cheval entre les cultures grecque et latine. Né en 480, chrétien appartenant à une importante famille aristocratique, Boèce étudie à Rome et Athènes. Il connaît parfaitement le grec, ce qui lui permet de lire Platon et Aristote dans le texte. Il nourrit d'ailleurs le projet de traduire en latin tous les écrits des deux philosophes, afin de montrer comment ils se complètent. De ce vaste programme, Boèce parvient seulement à publier quelques textes de logique d'Aristote (les "Catégories" et "De l'interprétation") et des commentaires, ainsi que des traités de mathématique et de musique. Néanmoins, son apport fut essentiel, en ce qu'il assura le lien entre la philosophie antique et le Moyen-Age chrétien. Boèce a aussi apporté à la philosophie et la théologie latine un vocabulaire spécialisé. On lui doit notamment la distinction entre l'être et les étants (les choses qui sont), désormais fondamentale en métaphysique.

Son statut social et sa formation permettent à Boèce d'occuper les fonctions de consul et de maître du palais sous le règne de Théodoric. Il est finalement accusé de pratiquer la magie. En réalité, on le soupçonne de soutenir la politique de reconquête de l'Italie par l'empereur Justinien. Emprisonné, il est mis à mort en 524.

Boèce comptant ses jours en prison

Du fond de sa prison, Boèce écrit son livre "Consolation de philosophie". Il s'y met en scène, recevant les visites non pas de Jésus-Christ ou de la Vierge Marie – comme on aurait pu s'y attendre de la part d'un chrétien – mais de Dame Philosophie. C'est la raison, la compréhension de l'ordre du monde, qui console.



La très belle Dame Philosophie explique à Boèce que s'il se lamente sur son sort, c'est parce qu'il ne comprend pas ce qu'est l'homme ni à quoi il est destiné. La Fortune est inconstante, continue-t-elle : on peut être heureux un jour et tout perdre le lendemain. Par conséquent, le vrai bonheur, celui qui dure, ne réside pas dans la richesse, le plaisir ou le pouvoir – qui sont éphémères – mais en Dieu. Celui-ci est le Souverain Bien qui dirige le monde avec ordre. Le mal que l'on constate n'est qu'apparent. Derrière les troubles, on peut percevoir la providence divine à l'œuvre.

A ces considérations sur le destin, Boèce ajoute une réflexion sur la liberté. Dieu sait tout, de toute éternité, et tout ce qui se déroule sur Terre répond à son plan divin. Et pourtant, nous sommes libres et responsables de nos actes. Comment résoudre cette apparente contradiction ? Boèce répond que Dieu est en-dehors du temps. Par conséquent, puisqu'il est aussi bien dans notre futur que dans notre présent ou notre passé, il connait toutes nos actions, que nous faisons néanmoins librement. C'est une question de point de vue : nos actes sont nécessaires selon l'horizon éternel de Dieu mais libres selon notre regard d'humains.

Les théologiens et philosophes chrétiens butteront sur ce paradoxe de la toute-puissance de Dieu et de la liberté humaine. Leibniz, aux XVII^{e}-XVIII^{e} siècles, y apportera encore une réponse similaire à celle de Boèce. Il reprendra aussi l'idée de la bonté foncière du monde par-delà l'apparente victoire du mal. ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Boèce, "Consolation de la philosophie", Rivages, 1989. En édition de poche, un court texte, poignant par moments.

◗ P. Courcelle, La "Consolation de Philosophie" dans la tradition littéraire. Antécédents et postérité de Boèce, Etudes augustiniennes, Paris, 1967. Un classique sur le livre majeur de Boèce. Technique, comme le titre le laisse deviner...

◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Anselme de Cantorbéry.

AUJOURD'HUI

◗ Si les arguments sur la providence divine ne convainquent plus, après Auschwitz, Hiroshima, les tsunamis et autres typhons, Boèce n'a pas perdu toute actualité pour autant. Sa réflexion sur la nature de la philosophie reste pertinente : est-ce une simple connaissance livresque ou un véritable outil pour affronter les vicissitudes de l'existence ?

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Qu'est-ce qui est essentiel dans la vie, et que faire pour l'avoir ?

◗ Peut-on être heureux en prison ? Peut-on être malheureux en dehors de la prison ?

◗ Un Etre supérieur (Dieu, un Ange gardien, la Providence…) veille-t-il sur nous ?

◗ Qu'est-ce que consoler ?

◗ Croyez-vous que la philosophie aide à vivre ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

ANSELME de CANTORBERY (1033/1109)

◗ Quelques années avant la naissance d'Anselme, les Vikings abandonnent leur colonie en Amérique du Nord. Pendant ce temps, en Perse, le philosophe et savant Avicenne publie son grand ouvrage sur la médecine. En 1054, les Eglises d'Orient et d'Occident se séparent, s'accusant l'une l'autre d'hérésie. Six ans plus tard, Guillaume le Conquérant s'empare de la Grande-Bretagne.

La preuve de l'existence de Dieu

Né à Aoste en 1033, Anselme arrive à 27 ans à l'abbaye du Bec-Hellouin en Normandie. Trois ans plus tard, il est nommé prieur, le responsable le plus important après l'abbé. Il succède à Lanfranc comme abbé en 1078, puis au même Lanfranc comme archevêque de Cantorbery, en 1093. Toute sa vie, il défend les intérêts du clergé et du pape contre le pouvoir des laïcs.

En rupture avec l'enseignement traditionnel dispensé dans les monastères, Anselme anticipe la scolastique – méthode de discussion argumentée des textes anciens – qui sera bientôt à l'œuvre dans les universités. Pour lui, l'humain a prise sur le monde, et sa pensée, son langage disent quelque chose de la nature. Cette position réaliste pousse Anselme à repenser les rapports de la raison et de la foi. Depuis longtemps, les théologiens se méfiaient de la raison, censée embrouiller le cœur du croyant. Anselme affirme, au contraire, que l'intelligence renforce la foi. C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre ses écrits, notamment son "Proslogion", où il présente sa preuve ontologique (*ontos* = être, en grec) de l'existence de Dieu.

Cet argument se veut purement logique. C'est en tout cas ainsi que l'a compris la tradition, même si certains commentateurs contemporains insistent sur le contexte du "Proslogion", qui est une prière à Dieu et pas un traité philosophique. La preuve se présente comme suit : 1. La définition de Dieu est : un être tel qu'on ne peut en imaginer de plus grand. Même l'athée est d'accord avec cette définition. De sorte que Dieu existe au moins dans la pensée. 2. L'être le plus grand doit exister dans la réalité. En effet, si cet être existait seulement dans la pensée, il serait limité, autrement dit, il ne serait pas le plus grand. Mais alors – selon la définition même de Dieu donnée au point 1 –, il existerait un être encore plus grand qui, lui, existerait dans la réalité. 3. Par conséquent, Dieu existe dans la pensée et dans la réalité. Et les athées qui nient cela sont des insensés qui ne comprennent rien à la logique.

L'histoire n'est pas finie. Gaunilon, un moine de l'abbaye de Marmoutier, prend la défense des insensés, comme Anselme les appelle. Il imagine une île merveilleuse telle qu'on ne puisse en rêver de plus belle. Par conséquent, argumente-t-il, il faudrait conclure que cette île existe. Ce qui est évidemment absurde : on ne peut pas passer de la pensée à la réalité. Anselme réplique que l'argument de Gaunilon est valable pour toutes les idées sauf justement celle de Dieu, qui est le seul être défini comme le plus grand, c'est-à-dire le plus parfait.

Or, un être absolument parfait doit nécessairement exister, car l'existence est une perfection.

Gaunilon se prépare à faire une nouvelle objection à la réponse, mais on le fait taire : comment lui, simple moine, ose-t-il contester l'illustre abbé du Bec ?

D'autres s'en chargeront : Thomas d'Aquin, John Locke, Emmanuel Kant rejettent l'argument (*"même si je pense intensément à 100 thalers* – l'équivalent de nos euros –, *je ne les aurai pas pour autant dans ma poche"*, ironise l'auteur de la "Critique de la raison pure"). Par contre, Jean Duns Scot, Descartes, Leibniz et Hegel le prennent au sérieux. ■

◗ **POUR ALLER PLUS LOIN**

◗ M. Corbin (directeur), "L'Œuvre d'Anselme de Cantorbery". Tome 1. Monologion, Proslogion, Cerf, 1986. Deux textes qui ont fait – et font encore – couler beaucoup d'encre. Pour lecteurs courageux.

◗ Alain de Libéra, "La philosophie médiévale", PUF, 1993. Une introduction bien faite à une période souvent oubliée des histoires de la philosophie..

◗ Sur www.lalibre.be, vous trouverez cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Thomas d'Aquin

AUJOURD'HUI

◗ Kurt Gödel, peut-être le logicien le plus remarquable depuis Aristote, trouvait, lui aussi, la preuve intéressante. En fait, l'enjeu de l'argument ontologique concerne le rapport de la logique et de la réalité : jusqu'où notre langage parvient-il à décrire l'univers visible et invisible, arbres, chiens, voitures, microbes, nombres premiers, sentiments amoureux, quanta, constantes physiques, loi morale, anges et autres extraterrestres ? Question abyssale, même quand on ne parle pas de Dieu.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Dieu se prouve-t-il ?

◗ Et est-il nécessaire de prouver son existence ?

◗ Les objets invisibles (chiffres, loi morale, sentiments…) existent-ils indépendamment de nous ?

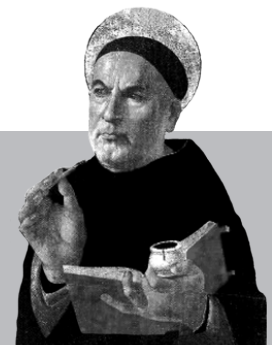
◗ Le monde est-il logique ? Dieu est-il un sujet philosophique ?

◗ Comment convaincre quelqu'un qui ne croit pas aux raisonnements logiques ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



THOMAS D'AQUIN(1225/1274)

◗ Dans une Europe rythmée par les croisades (la cinquième débute en 1219) et le lent essor de la bourgeoisie, François d'Assise et Dominique de Guzman fondent leurs ordres mendiants, respectivement en 1209 et 1215. Cette même année, la première université voit le jour à Paris.

La foi à l'épreuve de la raison

Dans nos contrées, les invasions dites barbares avaient fait reculer le savoir antique. De la philosophie, on ne connaissait plus guère que Platon et la morale stoïcienne. Il faut attendre le XII[e] siècle pour redécouvrir Aristote, grâce aux philosophes juifs et arabes qu'on traduit en latin. Ce retour de l'aristotélisme bouleverse les cadres de pensée de l'Occident chrétien. Pendant des dizaines d'années, des théologiens vont tenter de repenser le christianisme à la lumière de cette philosophie nouvelle pour eux. Ils questionnent toutes les bases de leur foi, se demandant notamment s'il y a une vie après la mort et même si Dieu existe. Le plus grand de ces théologiens-philosophes est Thomas d'Aquin.

Thomas naît au château de Rocca Secca, près d'Aquino, en Italie, au début 1225. Après des études chez les bénédictins, il entre dans l'ordre des dominicains, contre la volonté de son père qui va jusqu'à le séquestrer, en vain. Les dominicains, comme les franciscains, incarnent le renouveau de la pensée. Tandis que les moines se retirent du monde pour prier et travailler, ils partent dans les villes pour prêcher la foi. Ce sont des fils de marchands, de bons vivants – Thomas d'Aquin était surnommé le gros bœuf en raison d'un fort penchant pour la nourriture – qui aiment les voyages et les discussions intellectuelles. On les retrouve d'ailleurs en grand nombre dans les universités, qu'ils contribuent à fonder.

C'est donc tout naturellement que Thomas entre à l'université, comme étudiant d'abord, professeur ensuite : à Cologne, Paris, Orvieto, Rome, Viterbe, Paris à nouveau, Naples enfin. Il aurait peut-être enseigné encore ailleurs s'il n'était mort sur le chemin de Lyon, où le pape l'avait appelé pour participer à un concile. Pendant la petite vingtaine d'années où il enseigne, Thomas écrit une œuvre immense, dont le maître-ouvrage est la Somme théologique, rédigée sous forme de questions-réponses.

Au contraire de certains Pères fondateurs de l'Eglise, qui se méfiaient de la philosophie, Thomas veut concilier la foi et la raison. Certes, admet-il, la révélation chrétienne est supérieure à tout, et la philosophie doit être servante de la théologie. Mais cette servante doit toujours garder son autonomie. Car la foi ne peut s'imposer, elle doit se prouver. Elle est une affaire d'intelligence et pas seulement de cœur. Le chrétien a donc pour tâche de rendre compte de ses convictions, grâce à sa raison : *Je crois parce que ce n'est pas absurde*, aurait pu dire notre philosophe.

Thomas d'Aquin refuse l'idéalisme d'Augustin et Platon, c'est-à-dire la théorie selon laquelle Dieu met en nous les idées des choses. Il reprend à Aristote son empirisme : toute connaissance passe par les sens, l'intelligence commence dans la sensation. Autrement dit, penser c'est d'abord voir, entendre, toucher, goûter, sentir. Les idées – les formes, dans le vocabulaire d'Aristote et de Thomas – se perçoivent dans la matière.

Ce déplacement, en apparence anodin, est essentiel. Il implique que notre terre n'est pas une copie dévaluée du Monde des idées (comme chez Platon) mais le vrai monde, par lequel il faut nécessairement passer pour approcher Dieu. Thomas nous donne cinq voies sur ce chemin, qui se ramènent toutes à une même argumentation : puisque notre univers semble imparfait et contingent (il aurait pu ne pas exister), il est raisonnable de supposer qu'un être parfait et nécessaire en soit la cause et la fin. On le voit, pour Thomas, le monde n'est pas la preuve de l'existence de Dieu mais seulement le signe. ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Etienne Gilson, *Le thomisme. Introduction à l'étude de saint Thomas d'Aquin*¸ Vrin, 1986. Un classique, plusieurs fois réédité, qui reste une des meilleures introductions à la philosophie thomiste.

◗ Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, Grasset, 1982. Ce délicieux roman illustre bien le changement de mentalité au XIIIe siècle. Le film, pour une fois bien adapté, gagne à être vu.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain: Guillaume d'Ockham

AUJOURD'HUI

◗ Bien que certaines de ses thèses furent condamnées en 1277, la philosophie de Thomas d'Aquin a prospéré jusqu'à devenir la doctrine officielle de l'Eglise catholique au XIX[e] siècle. Pour Thomas d'Aquin – et les autres penseurs qui ont réhabilité Aristote –, le monde a acquis une dignité et une autonomie par rapport à Dieu, sans lesquelles la science expérimentale n'aurait pas été possible. On retiendra aussi de Thomas l'interrogation sur le sens de l'univers, et la volonté de toujours rendre raison de ce qu'on croit.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Y a-t-il un auteur qui a bouleversé votre pensée ? Lequel ? Qu'a-t-il changé chez vous ?

◗ Y a-t-il dans le monde des signes de l'existence de Dieu ?

◗ Vous sentez-vous plus proche de Platon ou d'Aristote ?

◗ L'université est-elle encore le moteur du savoir au XXI[e] siècle ?

◗ Est-il rationnel de croire ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

GUILLAUME D'OCKHAM (vers 1285/1347)

◗ Le début du XIVe siècle est marqué par un conflit entre le Pape et l'empereur germanique, chacun se prétendant choisi par Dieu pour exercer le pouvoir politique en Europe. Le principal terrain de la lutte est l'Italie. A Florence, Dante publie en 1321 "La divine comédie", sur fond de guerre civile entre les guelfes (partisans du Pape) et les gibelins (qui soutiennent l'empereur). Cela fait douze ans que le Pape a fui Rome pour se réfugier à Avignon, sous la protection du roi de France.

Le barbier de la philosophie

Né en Angleterre vers 1285, Guillaume d'Ockham (ou Occam) entre jeune dans l'ordre franciscain, où il étudie la logique, la philosophie et la théologie. Professeur débutant à Oxford, il est soupçonné d'hérésie par certains de ses collègues. Sommé de s'expliquer devant le Pape, Guillaume se rend à Avignon. En 1328, il est excommunié et trouve refuge à la cour de l'empereur Louis de Bavière. Interdit d'enseignement, il publie plusieurs écrits où il s'en prend au pouvoir et à la richesse des papes. Il meurt de la peste en 1347, sans avoir pu se réconcilier avec la papauté.

Guillaume d'Ockham est autant polémiste en philosophie qu'en théologie. Il reproche aux disciples de Thomas d'Aquin et de Jean Duns Scot de croire à l'existence objective des concepts. Cette doctrine prend sa source chez Platon, pour qui les idées des choses existent de manière indépendante à nous, dans le monde des Idées. Par exemple, il existe l'idée de la Rougeur ou celle de l'Humanité. Ainsi, quand je vois Socrate, je vois l'Humanité incarnée en un individu particulier. Et quand je regarde un poisson rouge, je vois les deux concepts de Poisson et de Rouge.

La thèse idéaliste fut immédiatement critiquée par les cyniques. Diogène affirmait : *"Je vois bien un cheval, mais je ne vois pas la chevalité."* Il aurait pu dire aussi : *"Je vois une pomme rouge mais pas la rougeur."* Guillaume d'Ockham reprend en la développant cette critique. Pour lui, seuls les individus existent. Bien sûr, admet Guillaume, je dis "homme" quand je vois Platon et Aristote, et pas quand je vois un âne. Mais cela n'implique pas qu'il y ait, en Platon et Aristote, une entité commune à tout humain – l'Humanité – que l'on pourrait séparer des hommes concrets. Les "universaux" (l'Humanité, la Rougeur, l'Un, le Bien, le Beau...) n'ont pas d'existence hors de notre langage ou de notre esprit, ils ne sont que de simples noms. D'où l'appellation de nominalisme donnée à cette position philosophique. D'où aussi le terme de "querelle des universaux" attribué au débat qui s'ensuivit.

Si la critique est subtile, les conséquences philosophiques et scientifiques sont décisives. Le nominalisme, en effet, n'accepte que les sens comme point de départ de la connaissance. Il n'y a pas d'intuition directe des idées, puisque celles-ci n'existent pas en dehors de notre esprit. Guillaume allait jusqu'à dire que le temps, l'espace, la quantité ou la relation n'avaient pas d'existence en dehors des individus. De quoi bousculer la physique de son temps, et notre conception habituelle des choses.

De même, Guillaume d'Ockham soutient que la logique – la faculté de raisonner et d'argumenter – n'existe pas dans le monde mais seulement dans notre langage. Autrement dit, le monde n'est pas logique en lui-même, c'est nous qui mettons de l'ordre dans le monde. Connaître, ce n'est plus découvrir une structure du monde (des lois physiques) qui existerait indépendamment de nous; c'est construire une représentation humaine de l'univers. Et même si Ockham ne va pas aussi loin, sa philosophie ouvre la voie au relativisme.

Le nominalisme débouche sur un principe extrêmement important en philosophie des sciences : le "rasoir d'Ockham". Ce précepte recommande de ne pas multiplier les entités métaphysiques, c'est-à-dire les êtres que l'on ne perçoit pas directement par les sens. Autrement dit, entre deux théories qui expliquent les mêmes choses, il faut choisir celle qui est la plus simple, qui utilise le moins des constantes, des concepts et autres formules... ■

POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Guillaume d'Ockham, *Somme de logique*. 2 tomes, TER, 1993 et 1996. Les œuvres du philosophe sont malheureusement d'une haute technicité.

◗ Alain De Libera, *La querelle des universaux*, Seuil, 1996. Un livre qui fait le point sur la querelle des réalistes et des nominalistes au Moyen-Age. Très difficile, mais il n'existe aucun livre facile sur le sujet.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Giordano Bruno

AUJOURD'HUI

◗ Guillaume d'Ockham a transformé la philosophie de son temps, ouvert la voie à l'empirisme anglais et donné des arguments au scepticisme de Hume. On peut le considérer à bon droit comme un précurseur de la philosophie des sciences et de la philosophie du langage. Par son principe du rasoir, il nous invite à clarifier ce que nous pensons. Enfin, il ébranle nos certitudes, nous forçant à nous interroger : percevons-nous le monde ou construisons-nous notre monde ?

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ A votre avis, les individus sont-ils la seule réalité ?

◗ Qu'est-ce qui fait qu'on sait distinguer des ânes et des chevaux ?

◗ Les lois de la nature existent-elles en dehors de nous ?

◗ Un théorème mathématique qui n'a pas encore été énoncé existe-t-il ?

◗ Pourquoi la théorie la plus simple serait-elle la meilleure ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

MACHIAVEL (1469/1527)

◗ De 1503 à 1506, Léonard de Vinci peint la Joconde. Cet artiste génial est aussi un ingénieur au service des princes d'Italie et du roi de France. La France, justement, se dispute avec l'Espagne pour le contrôle des villes italiennes, qui s'entredéchirent. Florence est dirigée par les Médicis, marchands, dictateurs et mécènes.

La fin justifie les moyens

Né à Florence en 1469, Nicolas Machiavel occupe la fonction de secrétaire du gouvernement de la République. Une fonction importante, qui lui vaut de gérer l'armée et les fortifications de la ville, et qui lui permet de remplir plusieurs missions diplomatiques. Il rencontre notamment César Borgia, le fils du pape Alexandre VI, qui l'impressionne fortement. Hélas pour Machiavel, les Médicis reprennent bientôt le pouvoir à Florence, mettant fin à l'expérience républicaine. Machiavel est arrêté, torturé et exilé. Il se met à écrire : du théâtre, de l'histoire et des traités politiques, dont le plus célèbre est "*Il Principe*" (écrit en 1513 mais publié seulement 19 ans plus tard), que l'on traduit généralement par "Le Prince" mais qui peut aussi bien signifier "Le Principe". Dédié à un Médicis, l'ouvrage est une tentative pour être réhabilité. Machiavel y expose les trucs et ficelles de la politique, espérant que le maître de Florence ne laissera pas sur le carreau un si bon conseiller. Rien n'y fait, même si Machiavel est autorisé à revenir dans sa ville, il n'y occupera plus aucune fonction publique.

L'Italie, en ce début du XVI[e] siècle, est éclatée en une multitude de duchés et autres micro-républiques. L'anarchie politique qui en résulte a suscité la convoitise de la France, l'Espagne et l'Allemagne, qui envahissent le pays. Pour Machiavel, la première tâche des Italiens est de mettre fin à ce chaos en restaurant un ordre fort. Et cela, seul un véritable chef peut l'accomplir. C'est que le pouvoir n'est pas une affaire d'amour mais de violence : "*Les hommes hésitent moins à nuire à un homme qui se fait aimer qu'à un homme qui se fait craindre; car le profit rompt les liens d'amitié, tandis que la peur d'un châtiment ne s'efface jamais.*" (Le Prince, chapitre XVII) Toutefois, s'il ne faut pas hésiter à être violent, cela doit souvent se faire avec mesure. Le dirigeant efficace se fait craindre de ses sujets, pas détester. L'idéal, bien sûr, est d'être craint et aimé à la fois. Pour cela, le prince doit savoir promettre quand c'est opportun et manger sa parole lorsque c'est nécessaire. La trahison et la manipulation ne sont pas graves, car les humains sont ainsi faits qu'ils aiment quelqu'un autant pour le bien qu'ils lui font que pour celui que celui-ci leur fait.

Par conséquent, l'important n'est pas d'avoir toutes les qualités mais de paraître les avoir : il faut que le peuple croit que son maître est intègre et généreux, et en même temps, parfois, le prince doit être menteur et sans pitié. La politique est autant affaire d'apparence que d'être. La diplomatie et le calcul comptent au moins autant que la force brute et les armées : il est plus rentable de conquérir une ville par un mariage arrangé, une trahison ou une corruption que par une sanglante bataille. Les nobles sentiments ne valent rien, seule compte l'efficacité. Le vrai prince sait user de la force comme un lion, et de la ruse comme un renard.

Pour Machiavel, deux qualités sont essentielles au dirigeant. Celui-ci doit bénéficier de la Fortune, c'est-à-dire de la chance, sans laquelle on ne peut rien. Plus important encore, le prince doit avoir de la *virtù*. Dérivée du latin *vir*, qui signifie "homme", "courage" et "force", la *virtù* désigne la maîtrise de soi et la capacité à agir comme il le faut en toutes circonstances. Machiavel enlève à cette notion tout contexte moral, essentiel dans le mot français vertu. Agir comme il le faut, pour le philosophe italien, ce n'est pas régler ses décisions sur des valeurs éthiques mais bien profiter de toute situation pour réaliser ses objectifs. La fin justifie les moyens. Au fond, la *virtù*, c'est le courage d'être sans état d'âme ni remord, tout entier à la poursuite d'un but. ■

AUJOURD'HUI

◗ Longtemps interdit, "Le Prince" n'était lu qu'en secret. Il a fallu attendre le XIX[e] siècle pour que l'importance de l'œuvre de Machiavel soit reconnue. L'originalité du philosophe florentin est d'avoir décrit la politique telle qu'elle se pratique et non telle qu'on la rêve. Parce que, à ses yeux, la meilleure manière de construire un monde idéal, c'est de tenir compte de celui qui existe.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Vaut-il mieux être craint qu'aimé ?
◗ Connaissez-vous un homme politique non machiavélique ?
◗ Comment décririez-vous une approche opposée à celle du machiavélisme ?
◗ Si Machiavel vivait aujourd'hui, en quoi son livre serait-il différent ?
◗ Y a-t-il des Machiavel dans l'économie et la culture ?

◗ **POUR ALLER PLUS LOIN**
◗ Machiavel, "Le Prince", Gallimard (Folio classique), 2007. Le livre le plus célèbre de l'auteur.
◗ Marie Gaille-Nikodimov, "Machiavel", Taillandier, 2005. Une biographie qui montre toutes les facettes de la personnalité de Machiavel.
◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Thomas More.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par Luc de Brabandere et Stanislas Deprez

Thomas MORE (1478/1535)

◗ A partir de 1450, l'imprimerie prend son essor, permettant une large diffusion des livres et des idées. Cinquante ans plus tard, les premiers esclaves africains partent pour l'Amérique. Erasme et d'autres humanistes traduisent la Bible directement du grec, et les auteurs classiques de l'Antiquité. En 1517, Luther affiche ses 95 thèses contre les indulgences et prend la tête de la Réforme, qui se répand dans le Nord de l'Europe. L'Eglise d'Angleterre se sépare du catholicisme en 1531.

Le juriste qui inventa le non-lieu

Fils d'un haut magistrat londonien, Thomas More apprend le grec, le latin, la rhétorique et le droit. En 1499, il se lie d'amitié avec Erasme, de 12 ans son aîné. More devient avocat et entre en politique. Le roi Henry VIII lui demande de se mettre à son service, comme diplomate et vice-shérif de Londres. En 1516, il publie en latin "L'Utopie", qui connaît un grand succès. More est comblé, tant dans sa carrière que dans sa vie familiale. Hélas, les ennuis s'annoncent. Catholique fervent, More n'accepte pas le divorce d'Henri VIII, dans lequel il voit une injuste répudiation de la Reine. Pour protester, il démissionne de sa charge de grand chancelier du royaume. Ses biens sont confisqués sur ordre du Roi. L'affaire n'est pas finie. Excommunié par le pape, Henri VIII force tous les chrétiens à le reconnaître comme chef de l'Eglise d'Angleterre. More refuse, il est accusé de haute trahison et décapité en 1535.

La force de "L'Utopie" est de pouvoir se lire à plusieurs niveaux. C'est d'abord une fiction, racontée comme une histoire vraie. More s'y met en scène recevant un voyageur nommé Raphaël Hythlodée, revenu d'un lointain pays : Utopie. Il s'agit d'une île en forme de croissant, comptant 54 cités partageant toutes la même langue, les mêmes coutumes et les mêmes lois. Les gens y sont répartis par groupes de 30 familles et s'adonnent avec joie aux travaux des champs. Le temps libre est consacré à l'étude. Un gouverneur et un Sénat élus règlent les affaires publiques. L'argent n'existe pas : toutes les ressources sont mises en commun et consommées selon les besoins de chacun. Les Utopiens ont en horreur l'or et les pierres précieuses, qui servent de jouets à leurs petits enfants. L'oisiveté, la beuverie, la luxure, sont interdites. Les Utopiens ne cherchent pas la guerre, mais ils la font sans pitié, sans hésiter à employer des mercenaires ou corrompre l'ennemi. En matière de religion, si les Utopiens sont libres d'honorer les dieux qu'ils veulent, ils ont l'obligation de croire à la survie de l'âme et au jugement dernier; sans cela, ils ne se sentiraient pas tenus de respecter les lois et la morale. Voilà tout ce que rapporte un Raphaël Hythlodée enthousiaste et même fanatique. Face à lui, More adopte une position nuancée, déclarant apprécier certaines idées, en jugeant d'autres absurdes.

On pénètre ici dans le deuxième niveau de lecture. Le mot grec utopie signifie "sans-lieu" ou "nulle part". L'île d'Utopie est donc, littéralement, le pays qui n'existe pas. Le sous-titre du livre donne une idée plus précise du projet de Thomas More : *Traité sur la meilleure forme de gouvernement*. C'est d'un ouvrage politique qu'il s'agit. Mais là où Machiavel se piquait de donner des leçons directes aux gouvernants, More adopte un chemin détourné, métaphorique. Il présente une société idéale – en tout cas, à ses yeux – qui est une alternative possible aux sociétés de son temps. Ainsi, il peut critiquer le gouvernement et même le Roi, sans en avoir l'air, puisqu'il prétend ne pas accepter tout ce que Raphaël Hythlodée et les Utopiens défendent.

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Thomas More, "L'Utopie", GF-Flammarion n°460, 1987.
Un texte facile à lire, plein d'idées curieuses, tantôt séduisantes, tantôt effrayantes.

◗ Paul Golding, "Thomas More", DDB (Petites vies), 2002.
Une biographie de l'auteur.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions, ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Montaigne.

AUJOURD'HUI — LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Dans "Idéologie et utopie", le philosophe français Paul Ricœur a montré le rôle positif de l'utopie. Elle n'est pas une pure rêverie, ni une simple critique des pouvoirs existants. Elle est une *"société possible"* qui permet d'imaginer comment les choses pourraient être, vers quoi on devrait aller. L'utopie est donc un outil important de la pensée politique. Et si les fictions n'ont pas manqué, depuis la République idéale de Platon jusqu'au Phalanstère de Fourier, en passant par la Cité du Soleil de Campanella et bien d'autres, c'est certainement l'Utopie de Thomas More qui incarne le mieux le genre.

◗ Pour vivre heureux, faut-il vivre en autarcie ?

◗ Une société sans argent serait-elle possible ? Serait-ce une bonne chose ?

◗ La littérature nous apprend-elle quelque chose de la réalité ?

◗ Citez des exemples d'utopie pour aujourd'hui.

◗ Quand on traite quelqu'un d'utopiste, est-ce un compliment ou une critique ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

MONTAIGNE (1533/1592)

Lorsque naît Montaigne, l'empire inca s'écroule, dévasté par les querelles intestines et les conquistadors espagnols. François Ier impose le français comme langue officielle, à la place du latin. Mais un danger bien plus grave que la diversité des langues menace l'unité de la France : les guerres de religion. En 1572, 3 000 protestants sont massacrés à Paris, le jour de la Saint-Barthélemy. Les réformés se vengent en assassinant des catholiques. Les tueries ne cessent qu'en 1598 avec l'Edit de Nantes, qui accorde la liberté de culte aux protestants.

Le spectateur engagé

Michel Eyquem de Montaigne naît le 28 février 1533. A l'âge de deux ans, son père lui donne pour précepteur un Allemand qui a ordre de ne lui parler qu'en latin. Ce n'est qu'à six ans que Montaigne apprendra le français. Il étudie aussi le grec, puis le droit, à la Faculté des arts de Bordeaux et à Paris. Il siège ensuite comme magistrat dans un tribunal, puis au parlement de Bordeaux. Il s'y lie d'amitié avec Etienne de la Boétie, l'auteur du "Discours sur la servitude volontaire", un pamphlet contre la tyrannie. Malheureusement, la dysenterie emporte cet irremplaçable ami en 1563, laissant Montaigne comme amputé d'une partie de lui-même. Deux ans plus tard, notre philosophe épouse la fille d'un notable bordelais, qui lui donnera six ou sept filles. Une seule survivra : Léonor. Est-ce pour cette raison que Montaigne avouera n'avoir jamais bien su le nombre de ses enfants ?

Victime d'un grave accident de cheval, lassé des charges du pouvoir, Montaigne quitte la vie politique et se retire dans le domaine familial, dont il a hérité quelques années plus tôt. A partir de ce moment – qu'une inscription sur un mur de son bureau date du 28 février 1571 –, Montaigne devient spectateur du monde, se consacrant à sa bibliothèque. Il lit des classiques de l'Antiquité, au gré de ses humeurs, suivant le cours de sa pensée, sautant d'un ouvrage à l'autre. Il annote les marges de ses livres, accumulant les remarques et commentaires. Car, à dire vrai, il ne s'intéresse pas aux auteurs pour eux-mêmes mais pour ce qu'il y peut puiser. Il ne veut pas comprendre le monde et ne se fie pas trop aux savants. Il ne prétend pas non plus se plier à la doctrine d'un maître. Ce qu'il veut décrire, c'est lui-même : *"Je suis moi-même la matière de mon livre*." Montaigne écrit un livre qui parle de lui de bout en bout. Pas une autobiographie pourtant, bien que l'on puisse y trouver ça et là des allusions à sa vie. Plutôt un recueil de ce qui lui vient à l'esprit à propos de sujets divers : la tristesse, le parlement, l'oisiveté, la peur, l'imagination, les cannibales, Cicéron, la vertu, la colère… Le résultat de ces méditations est publié en 1580, sous le titre des "Essais. Livres un et deux."

Montaigne est un spectateur, certes, mais engagé. En 1573, deux ans à peine après son retrait de la vie publique, il est nommé conseiller du roi. L'année suivante il rejoint l'armée. Comme si cela ne suffisait pas, il décide de partir pour Rome, afin de changer d'air. De 1581 à 1585, il sera maire de Bordeaux. Il accomplit aussi des missions diplomatiques pour le compte du souverain. Et pendant tout ce temps, il continue à écrire, rédigeant le troisième livre des "Essais", complétant et corrigeant les deux premiers tomes. C'est là une des conséquences de son projet : puisque Montaigne est son propre sujet d'investigation, et qu'il ne cesse de vivre, il est normal que ses "Essais" s'accroissent sans cesse.

Le relativisme de notre auteur est peut-être le fruit de son dessein philosophique et de son style d'écriture : notant ses opinions comme elles viennent, acceptant de se contredire d'une page à l'autre, voyageant pour éprouver la diversité des vies, Montaigne ne peut qu'être sensible à la relativité des coutumes et des manières de penser. Et pourtant, c'est précisément cette fluidité des idées qui a permis aux "Essais" de saisir *"l'humaine condition"*. Ce qui explique sans doute leur grand succès littéraire : publiée cinq fois de son vivant, le chef-d'œuvre de Montaigne ne cesse d'être réédité depuis. ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Montaigne, "Les Essais", Le Livre de poche (La Pochotèque), 2001. Une version en français d'aujourd'hui.
◗ Montaigne, "Les Essais", PUF (Quadrige), 2004. Montaigne dans la langue de son époque, avec une préface de Marcel Conche.
◗ Jean Starobinski, "Montaigne en mouvement", Gallimard (Folio essais n°217), 2006. Un des meilleurs commentaires sur l'œuvre du philosophe.
◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Giordano Bruno.

AUJOURD'HUI

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ "Que sais-je ?" La devise de Montaigne – qui a donné son titre à une célèbre collection des PUF – manifeste le changement de perspective qui sera celui de la Modernité. Ce n'est plus Dieu, ni le monde, ni l'Homme en général qui préoccupe Montaigne. C'est lui, c'est-à-dire un sujet singulier, situé à une place bien précise de l'espace et du temps. Un "je", irremplaçable. Pour cela, et pour le relativisme qui en découle, Montaigne est notre contemporain.

◗ Qu'est-ce que l'amitié ?
◗ Qu'est-ce qu'un bon lecteur ?
◗ N'est-il pas un peu vain d'écrire sur soi ?
◗ Que savez-vous, au fond ?
◗ Faut-il être né dans un milieu privilégié pour penser ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par Luc de Brabandere et Stanislas Deprez

Giordano BRUNO (1548-1600)

◗ En 1543, Copernic écrit un ouvrage où il prétend que la Terre tourne autour du Soleil. La même année, André Vésale publie les premiers dessins des systèmes musculaire et veineux du corps humain, réalisés grâce à la dissection de cadavres. Cela fait deux ans que le théologien protestant Calvin a pris le pouvoir à Genève. Il y régnera jusqu'à sa mort, en 1564. Pendant ce temps, les Espagnols et les Portugais se sont lancés à la conquête du monde, ramenant en Europe la pomme de terre, le cacao, le maïs, la tomate et le tabac, entre autres.

Des mondes à l'infini

Entré chez les dominicains, Giordano Bruno quitte l'ordre à 28 ans à cause de son amour de la liberté ou peut-être de ses prises de position radicales en philosophie et en théologie. Condamné pour hérésie – c'est-à-dire pour son soutien à des idées inacceptables pour l'Eglise catholique romaine – il s'enfuit d'Italie. Arrivé à Genève, il est un temps attiré par le protestantisme. Il passe ensuite à Paris puis Oxford, où l'ambassadeur de France lui assure sa protection. Quelques années plus tard, il a la mauvaise idée de retourner en Italie. L'Inquisition l'arrête à Venise en 1592. Mis en prison, il sera brûlé vif à Rome, à l'âge de 52 ans, sans rien avoir renié de ses idées.

Tant par sa vie que par son œuvre, Giordano Bruno est à la charnière entre le Moyen Age et les Temps modernes. Esprit libre, il ne se satisfait d'aucune doctrine existante et les réinterprète toutes. Déçu de la physique d'Aristote et de l'astronomie de Ptolémée, il refuse de croire que la Terre est au centre du monde. Copernic, on le sait, avait déjà critiqué cette théorie, et proposé de mettre le Soleil au centre de l'univers. Mais il n'avait pas osé publier ses thèses, de peur d'avoir des ennuis avec l'Eglise. Bruno, lui, franchit le pas et décide même d'aller beaucoup plus loin. Il est convaincu que l'Univers n'a pas de centre, qu'il est infini et qu'il existe d'innombrables mondes semblables au nôtre. Ses arguments ne sont pas mathématiques mais philosophiques ou mystiques : l'Univers est vivant, les planètes et les étoiles ont des âmes qui les dirigent. La réalité est constituée d'atomes, qui obéissent à l'âme des individus. Enfin, puisque la Vie est unique dans son principe (une Vie) mais multiple dans ses manifestations (des vivants), Bruno proclame que tous les êtres sont des parties de l'univers, qui est un autre nom pour désigner Dieu.

Cette théorie compliquée, parfois confuse dans son expression, trouve ses sources dans de multiples philosophies. Des pythagoriciens, de Plotin et des néoplatoniciens, Bruno retient l'idée de l'Un qui ordonne le monde. Il puise la conception de l'atome chez Démocrite et Epicure, sans adopter pour autant le matérialisme de ces auteurs. Il est tributaire aussi de l'ambiance de la Renaissance, où l'on conçoit volontiers l'Univers comme un grand être vivant et harmonieux. Enfin, Bruno a une dette particulière envers le cardinal Nicolas de Cues, à qui il doit l'idée que le vrai centre du divin est l'humain et pas le monde.

Niant la création, identifiant plus ou moins Dieu et la nature, Bruno anticipe le panthéisme de Spinoza. Comme ce dernier, il voit dans la religion un discours pour les ignorants, incapables de comprendre la vérité philosophique. L'héliocentrisme, poussé jusqu'à l'affirmation de l'existence d'une infinité de mondes, implique le rejet de l'Incarnation : en effet, si les mondes sont innombrables, il est absurde de prétendre que Dieu ne s'est incarné qu'une seule fois en Jésus. Ces positions extrêmes ne pouvaient que déplaire aux théologiens garants du catholicisme, car elles niaient la vérité et l'utilité de la religion chrétienne. Ce qui explique pourquoi Bruno fut brûlé par l'Inquisition. ■

AUJOURD'HUI

◗ Giordano Bruno affirme, plus encore que Copernic, l'idée que l'homme n'est pas au centre du monde. Sa philosophie d'un Univers infini et vivant nourrit toujours l'imagination des scientifiques. Et ses prises de position contre la religion de son temps font que ce croyant, ancien dominicain, est parfois considéré comme le premier martyr de la Libre pensée.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ L'univers est-il éternel et infini ?
◗ La Terre est-elle vivante, comme le supposent certains écologistes (hypothèse Gaïa) ?
◗ Une vie intelligente existe-t-elle ailleurs que sur Terre ?
◗ En quoi les thèses de Bruno sont-elles actuelles ?
◗ Salman Rushdie est-il le Giordano Bruno de notre temps ?

◗ **POUR ALLER PLUS LOIN**

◗ Giordano Bruno, "De l'infini, de l'Univers et des mondes, Œuvres complètes tome 4", 1995. Un des ouvrages majeurs du philosophe italien. Difficile.

◗ Ernst Cassirer, "Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance", Minuit, 1983. Comment et pourquoi la philosophie de la Renaissance met l'homme au premier plan, à la place du monde. Par un grand philosophe du XX^{e} siècle.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions, ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Francis Bacon.

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Francis BACON (1561-1626)

Francis Bacon naît à l'époque d'Elisabeth Ière. Pendant ses 45 ans de règne, la fille d'Henry VIII fait de l'Angleterre une des grandes puissances mondiales. Francis Drake accomplit le premier tour du monde, de 1577 à 1580, et la Compagnie des Indes orientales est créée en 1600. Véritable fondatrice de l'anglicanisme, Elisabeth s'oppose à la très catholique reine d'Ecosse Marie Stuart, qu'elle fait exécuter. D'une certaine manière, cette dernière obtient sa vengeance, puisque c'est son fils qui succède à Elisabeth sous le titre de Jacques Ier, en 1603.

Repenser la science

Né d'un père garde des Sceaux, Francis Bacon étudie le droit et connaît une brillante carrière, devenant grand chancelier d'Angleterre, baron de Verulam et vicomte de Saint-Alban. En 1621, il est accusé de corruption et destitué de ses fonctions. Il termine sa vie paisiblement, en se consacrant à la philosophie et surtout à la science, sa véritable passion. On peut même dire qu'il est un martyr de la science expérimentale, puisqu'il meurt d'une pneumonie contractée lors d'une expérience sur la congélation des poulets.

Bacon juge sévèrement les sciences de son temps : incapables d'invention, elles mélangent savoir authentique et superstition. C'est que, faute d'une méthode, elles n'ont jamais réussi à progresser. Il existait bien l'"Organon" d'Aristote, qui donnait des règles pour la pensée mais qui ne convenait pas à une science expérimentale. Bacon va donc ériger un "Nouvel Organon" – selon le titre d'un de ses principaux ouvrages, publié en 1620.

La première étape de la nouvelle méthode est un appel à la vigilance. Nous sommes souvent victimes d'habitudes de pensée, que Bacon nomme idoles en référence au judéo-christianisme (les idoles sont des faux dieux) et à Platon (l'*eidolon* est une image, c'est-à-dire une copie dégradée de la réalité). Bacon en identifie quatre types :

– Les idoles de la tribu sont nos comportements d'espèce, qui nous poussent à ramener la nouveauté à du connu, à rechercher le pourquoi plutôt que le comment ou encore à obéir à nos émotions.

– Les idoles de la caverne naissent de notre éducation et de nos habitudes personnelles.

– Les idoles de la place publique sont les équivoques provenant du langage, qui nous font prendre les mots pour la réalité.

– Les idoles du théâtre sont les théories en vogue, utilisées pour tout expliquer.

En plus des idoles, les chercheurs doivent être attentifs à leur manière d'appréhender les faits. Les empiriques amassent les faits comme des fourmis, sans construire aucune théorie. Les dogmatiques enchaînent leurs idées comme une araignée tisse sa toile à partir d'elle-même. Mais le vrai scientifique est comme l'abeille, qui tire *"sa matière des fleurs des jardins et des champs, mais la transforme et la digère par une faculté qui lui est propre"* (*Novum Organum*, aphorisme 95). L'abeille Bacon promeut une méthode inductive, basée sur la collecte des données, l'expérimentation et la variation des conditions d'expérience. Il imagine même des "tables" où on classe les faits observés, préfigurant l'usage des méthodes quantitatives.

Ce n'est pas tout. Homme d'Etat autant que de science, Bacon veut mettre en place les conditions économiques et techniques favorables à la recherche. Il propose de créer de véritables laboratoires, dotés de tous les équipements nécessaires, accolés à une bibliothèque, un jardin botanique et zoologique, et un musée. On voit que la science, pour Bacon, doit être descriptive et expérimentale, couvrir tous les domaines, et servir à améliorer la condition humaine. Enfin, elle doit être une œuvre collective où chacun peut utiliser les résultats de ses prédécesseurs. ■

AUJOURD'HUI

◗ Bacon a inspiré Descartes et rénové la théorie de la connaissance, installant définitivement les mathématiques et l'expérimentation comme les méthodes scientifiques par excellence. Sa psychologie de l'esprit scientifique nous met en garde contre nos schémas de pensée. Enfin, sa vision humaniste de la science – améliorer le sort de l'humanité – n'est sans doute pas inutile à rappeler à l'heure de la marchandisation de la recherche.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ L'Etat doit-il subventionner la recherche ? Pourquoi ?

◗ Les étudiants semblent se désintéresser des sciences aujourd'hui. A votre avis, pourquoi ?

◗ A quoi devrait servir la science ?

◗ Peut-on dire qu'il y a encore aujourd'hui des conflits de méthode en science ?

◗ Si Bacon vivait aujourd'hui, quels noms donnerait-il à ses idoles ?

◗ **POUR ALLER PLUS LOIN**

◗ Francis Bacon, "La Nouvelle Atlantide", Flammarion (GF n°770), 1995. La première utopie scientifique.

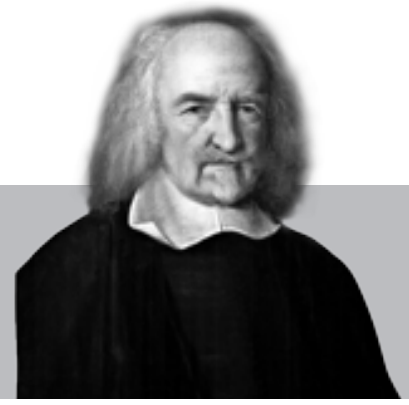
◗ Jean-Marie Pousseur, "Bacon. Inventer la science", Belin (Un savant, une époque), 1988. Une introduction très claire par un sympathisant.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Thomas Hobbes.

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



Thomas HOBBES (1588-1679)

Dans la première décennie du XVII[e] siècle, Shakespeare écrit "Hamlet", "Le Roi Lear", "Macbeth", tandis que Cervantès publie son "Don Quichotte". Le Royaume-Uni est la proie de graves troubles économiques et religieux, qui dégénèrent en guerre civile. Charles I[er] est décapité le 30 janvier 1649. Le calviniste puritain Oliver Cromwell prend le pouvoir.

Vive le pouvoir absolu !

Fils d'un prêtre anglican, Thomas Hobbes étudie à Oxford avant de devenir précepteur des enfants des Cavendish, comtes de Devonshire. Cela lui permet de faire deux tours d'Europe, en 1610 et 1633, au cours desquels il rencontre Galilée et le père Mersenne (un proche de Descartes). Partisan de la royauté contre Cromwell, il fuit l'Angleterre pour Paris, en 1640. Il ne regagne son pays qu'au retour du roi Charles II.

Choqué par les guerres politico-religieuses qui déchirent l'Angleterre, Hobbes veut repenser l'humain et la politique. Et puisque Dieu est le principal sujet de conflit, il entreprend de refonder la société sur de nouvelles bases.

Pessimiste, Thomas Hobbes pense que l'homme est mu par le désir et la crainte : envie de pouvoir faire et avoir tout ce qu'il veut, et peur que les autres le tuent pour lui voler ses biens. A ses yeux, l'homme est un loup pour l'homme. L'état naturel de l'homme est la guerre de tous contre tous, écrit-il. Chacun lutte pour sa survie, la peur au ventre.

Toutefois, reconnaît Hobbes, l'homme est un animal doué de parole. Il peut donc désigner les choses et passer des accords. Et c'est précisément ce qui est arrivé à l'aube de l'humanité : les humains ont établi un contrat social où chacun acceptait d'être soumis au pouvoir absolu d'un souverain en échange de la protection de celui-ci. Autrement dit, chacun perdait une partie de sa liberté mais gagnait en sécurité. Dans son œuvre principale, Hobbes donne à son souverain le nom de Léviathan, en référence à un monstre cité dans la Bible; sans doute pour souligner que sa fonction de roi en fait un être tout à fait différent des autres humains.

Ce souverain, Hobbes l'imagine absolu. Car, s'il ne l'était pas, cela voudrait dire que des hommes pourraient le critiquer, et donc peut-être se disputer, créer des factions et recommencer à se battre. Il n'y a donc que deux choix possibles : l'état de nature où l'égalité de tous mène au chaos; ou bien le gouvernement absolu d'un seul, inégalitaire mais sûr. Toutes les formes politiques intermédiaires – démocratie, aristocratie, technocratie… – reviennent à l'état de nature : elles sont instables, engendrent des conflits et aboutissent à la guerre généralisée.

Pour les mêmes raisons, Hobbes affirme que le bien est défini par la loi du souverain. Il n'y a pas de droit naturel, c'est-à-dire de justice supérieure à la loi : est bon ce que le souverain déclare tel, et mauvais ce qu'il condamne. Même les scientifiques doivent soumettre leurs expériences à la volonté du chef de l'Etat : la paix de la société doit l'emporter sur les réalités de la nature, et on ne peut tolérer que des hommes de science prétendent définir une vérité qui échappe au pouvoir absolu du souverain.

C'est ainsi que Hobbes dénonça Robert Boyle au roi pour ses expériences sur le vide. Si tout est soumis au souverain, celui-ci n'est pas pour autant un despote arbitraire. Au contraire, argumente Hobbes, puisqu'il peut tout avoir et tout faire, il n'a pas besoin d'écraser les autres et n'a rien à craindre d'eux. Ses décisions, dès lors qu'elles échappent à l'émotion, sont parfaitement rationnelles. Le Léviathan est un calculateur froid qui, ne devant plus penser à lui, peut se soucier du bien de tous. ■

AUJOURD'HUI

◗ Par son déterminisme et son analyse des désirs, Hobbes anticipe Spinoza, Hegel et même Freud. On a vu en lui le théoricien de la dictature. Il a d'ailleurs inspiré Carl Schmitt, le juriste de l'Allemagne nazie. Il faut néanmoins reconnaître un mérite à ce philosophe provocant : avoir pris à bras le corps la question des rapports du pouvoir et de la violence.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ L'homme est-il un loup pour l'homme ?
◗ Y a-t-il une violence de l'Etat ? Et si oui, comment l'éviter ?
◗ L'obéissance au pouvoir est-elle une vertu ?
◗ Faut-il faire taire ses émotions pour prendre une bonne décision ?
◗ Quels hommes politiques d'aujourd'hui vous font-ils penser au Léviathan ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Thomas Hobbes, "Léviathan. Chapitres 13 à 17", Gallimard (Folio Plus Philosophie n°111), 2007. Œuvre principale du philosophe, publiée pour la première fois en 1651. Editée ici avec des commentaires destinés aux étudiants.
◗ Yves-Charles Zarka, "Hobbes et la pensée politique moderne", PUF (Quadrige), 2001. Une analyse fine, par un des grands spécialistes de Hobbes.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : René Descartes.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

René DESCARTES (1596-1650)

◗ Lorsque René Descartes naît en 1596, à la fin du règne de Philippe II, l'Espagne est en train de perdre sa place de première puissance au profit de la France, bientôt dirigée d'une main de fer par Richelieu. L'Allemagne sera rongée par une guerre de religion – la Guerre de Trente ans –, à laquelle Descartes prendra part avant de se réfugier aux Pays-Bas, la nation la plus tolérante de l'époque. Il meurt d'une pneumonie en Suède, où il est professeur de la reine Christine. D'abord enterré dans un cimetière réservé aux enfants morts avant l'âge de raison (!), le corps de Descartes fut ramené en France, excepté le crâne, volé par un admirateur.

Je pense donc je suis !

Pourtant considéré comme un brillant élève par ses maîtres du collège jésuite de La Flèche, René Descartes s'ennuie. Il juge la philosophie scolastique inutile et sclérosée. Par contre, il se passionne pour les mathématiques, qui auront un effet décisif sur lui.

Descartes est en effet un des plus grands mathématiciens de tous les temps. Dans l'Antiquité, les mathématiques se résumaient à la géométrie. Les algorithmes et l'algèbre nous viennent des Arabes, qui nous ont aussi légué leurs chiffres. Descartes synthétise ces deux courants jusque-là séparés, en inventant la géométrie analytique. Grâce à lui, désormais, on peut mettre en équations les objets géométriques et, à l'inverse, dessiner les calculs algébriques.

Les mathématiques ont aussi donné à Descartes un moyen de faire progresser toutes les connaissances, qu'il expose dans le "Discours de la méthode" : (1) ne prendre pour vrai que ce qui est absolument évident, c'est-à-dire hors de doute; (2) diviser toutes les difficultés en "parcelles" simples à résoudre; (3) partir du simple pour arriver graduellement au complexe; (4) s'assurer que rien n'a été oublié dans l'explication.

Toutefois, Descartes sent qu'il faut aller encore plus loin, trouver un fondement absolument solide à la connaissance. Il en a l'intuition à 23 ans, alors qu'il est mercenaire en Allemagne. Ecrites bien des années plus tard, les "Méditations métaphysiques" exposent ce lent cheminement vers la certitude.

Pour trouver la vérité, Descartes commence par établir la règle du doute hyperbolique, selon laquelle il faut tenir pour faux tout ce qui n'apparaît pas complètement sûr, indubitable. Ainsi, mes sens me trompent parfois. Par conséquent, je ne peux me fier à eux. Les mathématiques semblent plus certaines ? Et pourtant, argumente Descartes, peut-être un malin génie m'induit-il en erreur, même quand j'additionne 2 et 5. Voilà les mathématiques rejetées elles aussi. Leur vérité est probable mais pas certaine.

Y a-t-il donc une vérité qui résiste au doute ? Oui, répond Descartes : quoi que me fasse un Dieu trompeur, je suis sûr au moins que quand je pense, j'existe ! *Cogito, ergo sum*, je pense donc je suis ! La vérité a trouvé son socle, le sujet pensant est né.

Descartes établit ensuite que le cogito repose sur Dieu. J'ai en moi l'idée de l'infini, explique-t-il. Or, je ne peux être l'auteur de cette idée, puisque je suis fini et imparfait. Je dois logiquement conclure que cette idée a été mise en moi par un être infini et parfait : Dieu. En outre, ce Dieu infini et parfait ne pourrait être trompeur, car la tromperie est une imperfection. Par conséquent, je peux affirmer que Dieu garantit la certitude de mes perceptions et de mon intelligence.

Les "Méditations" ne sont pas terminées. Descartes devra s'assurer de l'existence du corps et du monde, et comprendre pourquoi on se trompe parfois. Le point final de sa méditation est encore loin, mais le point de départ est acquis. ■

AUJOURD'HUI

◗ Il faut reconnaître que si l'on utilise toujours les coordonnées cartésiennes, les arguments du philosophe en faveur de l'existence de Dieu ne convainquent plus grand monde. Du cartésianisme, on retient généralement l'opposition entre l'esprit (*res cogitans*) et le corps ou la matière (*res extensa*), que beaucoup essaient de surmonter aujourd'hui. Mais la plus grande leçon de Descartes – simple et ardue à la fois – est sans conteste l'invitation à penser par soi-même.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Si je sais que j'existe quand je pense, cela signifie-t-il que je cesse d'exister quand j'arrête de penser ? Mais s'arrête-on de penser ?

◗ Peut-on guérir la dépression (maladie psychique) par des antidépresseurs (médicaments chimiques) ?

◗ Quelle différence y a-t-il entre le doute et l'hésitation ?

◗ Sur quoi se fonde la science aujourd'hui ? Et d'ailleurs, est-elle fondée ?

◗ Pour penser par soi-même, faut-il s'abstenir de lire de grands auteurs ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ René Descartes, "Le Discours de la méthode", Librio, 2004. L'ouvrage le plus abordable de l'auteur.

◗ René Descartes, "Les Méditations métaphysiques", Gallimard (Folioplus Philosophie), 2006. Publiées avec un dossier pédagogique.

◗ John Cottingham, "Descartes. La philosophie cartésienne de l'esprit", Seuil (Points n°417), 2000.

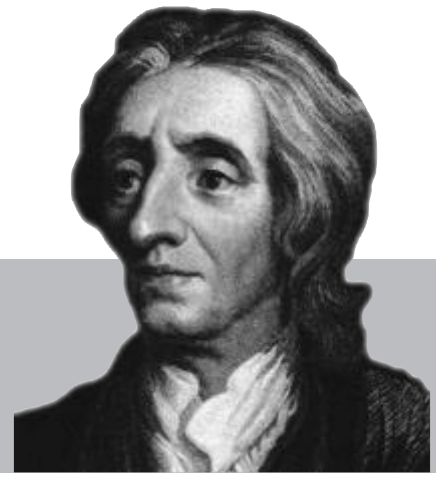
◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable, un forum ouvert au débat et à vos interventions ainsi que des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : John Locke.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



John LOCKE (1632-1704)

◗ Les troubles sociaux et religieux de la Grande-Bretagne n'ont pas pris fin avec la chute de Cromwell et la restauration de la royauté. Charles II, puis son frère Jacques II mécontentent la population, au point que le prince néerlandais Guillaume d'Orange est proclamé roi en 1688. Une révolution courte et peu sanglante, théorisée par un philosophe : John Locke.

Le père de l'empirisme

John Locke naît en Angleterre, à Pensford, près de Bristol. Bien que de milieu modeste, il étudie à Oxford. La rhétorique, la grammaire, la géométrie, le grec et la philosophie morale sont au programme. Mais le jeune Locke ne se passionne que pour les sciences expérimentales et la médecine, qu'il étudie par lui-même. Il collabore avec le chimiste Boyle, le médecin Sydenham et l'illustre Newton. Lord Ashley, comte de Shaftesbury et homme politique de premier plan, fait de lui son médecin de famille et l'associe à ses travaux. Locke, qui s'intéresse désormais à la politique et à la morale, participe à la rédaction de la constitution de la colonie américaine de Caroline.

En 1675, John Locke rencontre en France des disciples de Pierre Gassendi, un philosophe matérialiste inspiré par Epicure. Locke y puise des arguments contre Descartes, qu'il a lu et qu'il admire, mais auquel il reproche sa trop grande abstraction et son goût de la métaphysique. Pendant ce temps, Shaftesbury connaît des ennuis qui le forcent à s'enfuir aux Pays-Bas. Sa disgrâce touche aussi ses amis : Locke doit lui aussi se réfugier aux Pays-Bas, d'où il ne revient qu'en 1689. Désormais, tout en étant le principal penseur du parti libéral (les Whigs), il se consacre à la publication de ses œuvres : les "Lettres sur la tolérance", les "Traités sur le gouvernement civil", les "Pensées sur l'éducation" et son œuvre majeure, l'"Essai sur l'entendement humain".

Rédigé depuis 1671 mais seulement publié dix-huit ans plus tard, l'"Essai" se veut une réfutation de la théorie des idées innées de Descartes. Selon cette dernière, certaines de nos idées ne viennent pas de la sensation mais sont en nous dès notre naissance. Cette conception gêne Locke car elle est plus métaphysique que scientifique. Et aussi parce qu'elle permet d'affirmer des principes éthiques censés être indiscutables, puisqu'innés. Or, notre philosophe prône l'usage de la raison, même en matière de religion et de morale.

La stratégie de Locke consiste à montrer que toutes les idées dérivent de l'expérience, même celles qui semblent innées. Il commence par supposer que l'esprit est comme une feuille de papier blanche ou une table rase (*tabula rasa*), qui se remplit par l'expérience. Celle-ci est de deux types : d'une part la sensation ou observation des objets extérieurs, d'autre part la réflexion ou observation des opérations internes de l'esprit (comme penser, croire, douter, vouloir…).

A vrai dire, l'esprit ne perçoit pas directement les choses elles-mêmes, mais les idées de ces choses. Ces idées sont de deux sortes. Tout d'abord, les idées qui expriment ce que Locke appelle les qualités premières des choses, qui existent dans tous les objets : la taille, la forme, le poids, le mouvement. Ensuite, les idées qui expriment des qualités secondes, lesquelles n'existent pas dans les objets eux-mêmes mais seulement dans la perception que nous en avons : la couleur, le goût, l'odeur, le son. Par exemple, si je mange une tarte aux pommes, la taille, la forme et le poids de cette tarte existent pour elle – elles sont des qualités premières – tandis que son goût et son odeur n'existent que pour moi – ce sont des qualités secondes.

L'autre source de la connaissance est la réflexion, autrement dit la perception des mouvements de notre pensée. Mais en fait, montre Locke, sensation et réflexion fonctionnent ensemble : les idées les plus simples nous sont données par les sens et se combinent les unes les autres pour former des idées de plus en plus complexes, jusqu'à arriver aux idées qui paraissent innées. ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ John Locke, "Lettre sur la tolérance", 1001 Nuits (n°206), 1998. Un classique de la philosophie politique à tout petit prix.

◗ Alexis Tadié, "Locke", Belles Lettres (Figures du savoir), 2000.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez : cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi 8 janvier : Baruch de Spinoza.

AUJOURD'HUI

◗ On a fait de Locke le premier philosophe des Lumières. Il a nourri la réflexion sur les sciences et la philosophie du langage. Mais c'est peut-être en politique que son influence est la plus profonde : Locke a inspiré les auteurs de la Constitution américaine et tous les penseurs du libéralisme. C'est que sa théorie de la connaissance – où les idées s'acquièrent par le libre exercice de la pensée – est solidaire de sa conception de l'homme, selon laquelle chacun est libre de s'enrichir par le travail et de disposer sans entrave de ses biens.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ La connaissance commence-t-elle par la sensation ?

◗ L'esprit d'un bébé est-il une table rase ?

◗ Qu'est-ce que la couleur pour un aveugle ?

◗ La morale est-elle réductible à une science expérimentale ?

◗ La différence entre les qualités premières et les qualités secondes vous paraît-elle légitime ?

© S.A. IPM 2007. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Baruch de SPINOZA (1632-1677)

◗ La guerre de Quatre-vingts ans prend fin en 1648. Vainqueurs, les Pays-Bas s'affranchissent de la tutelle espagnole. Puissance montante de l'Europe, grâce au port d'Amsterdam, le pays lance son impressionnante flottille – quatre fois plus importante que celle de la Grande-Bretagne – à la conquête du monde. C'est aussi une terre de tolérance, où se sont réfugiés de nombreux juifs chassés d'Espagne en 1492.

Le géomètre de l'éthique

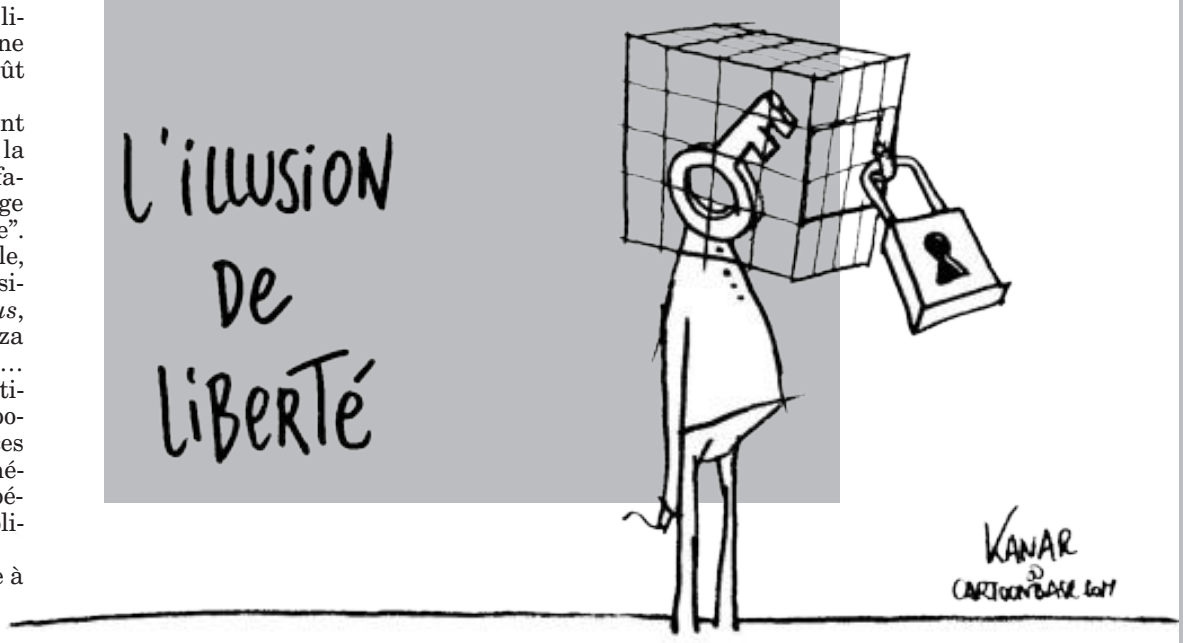
Enfant de juifs portugais réfugiés à Amsterdam, Baruch (Benoît) d'Espinoza, est un élève prometteur. Ses maîtres songent à en faire un rabbin, tant il est habile à commenter la Bible. Mais le destin en décidera autrement. Spinoza fréquente des chrétiens, des libres penseurs et des philosophes. Il découvre les œuvres de Descartes. Sa réflexion l'amène à penser que les religions sont des discours pour les esprits simples, que la Bible n'est pas un livre sacré et surtout, que Dieu n'est pas au-delà du monde. Le 27 juillet 1656, il est mis au ban de la communauté juive. Désormais, il mène une vie solitaire, travaillant comme polisseur de verres de lunettes – un métier de haute précision, à l'époque – et se consacrant entièrement à ses recherches. Et s'il a peut-être conseillé des hommes politiques, il a toujours refusé les chaires d'université qu'on lui proposait. Par goût de la liberté de penser. C'est aussi pour cette raison qu'il ne publia presque rien de son vivant : le scandale eût été trop grand.

L'immense majorité des textes de Spinoza furent publiés après sa mort. Il a écrit sur Descartes, sur la politique, sur la manière de lire la Bible, sur la faculté de connaître, sur Dieu aussi. Mais l'ouvrage auquel il a consacré toute sa vie, c'est l'"Ethique". Par-là, il ne faut pas entendre une "simple" morale, ou pas seulement. Ethique vient du grec *ethos*, qui signifie comportement (morale vient du latin *morus*, qui veut dire la même chose). L'éthique de Spinoza enseigne effectivement comment se comporter… pour trouver la liberté. Et cela, de façon mathématique. Le "Discours de la méthode" de Descartes proposait d'appliquer l'analyse géométrique aux sciences de la nature. Spinoza va plus loin : il applique la méthode géométrique à l'être humain. C'est que la libération passe par la connaissance de soi, ce qui implique la connaissance de la nature et celle de Dieu.

La première partie de l'"Ethique" est consacrée à Dieu, en effet. Spinoza affirme que Dieu est l'unique substance, le seul Etre qui subsiste par soi. Ce Dieu est constitué d'une infinité d'attributs, dont l'étendue (la matière) et la pensée. Ainsi, Dieu n'est pas une personne. Il n'est en fait rien d'autre que la Nature croissant éternellement.

Tout ce qui existe est une partie de la substance divine, y compris les êtres humains. Et puisque Dieu est en même temps étendue et pensée, l'homme est à la fois corps et âme. De sorte que tout ce qui arrive au corps provoque une pensée, et toute pensée qui surgit dans l'âme marque le corps. Ame et corps fonctionnent en parallèle. C'est ainsi que Spinoza pense résoudre le dualisme cartésien de la matière et de l'esprit.

Et la liberté, dans tout cela ? Elle survient lorsque, par l'usage de notre raison, nous comprenons que nous sommes une partie de la nature, que celle-ci est déterminée et donc que tout ce qui nous arrive est nécessaire. La raison nous libère en faisant s'évanouir nos désirs vains et en les remplaçant par l'amour de Dieu, c'est-à-dire l'intuition de la réalité telle qu'elle est. Au mieux on se connaît, au plus on est capable d'accepter ce qui nous arrive et de désirer notre vie telle qu'elle se présente : "*Qui se connaît lui-même, et connaît ses désirs clairement et distinctement, aime Dieu. Et cela, d'autant plus qu'il se connaît mieux et qu'il connaît mieux ses désirs*." (Ethique, Partie 5, Propositions XV). ■



◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Spinoza, "Ethique démontrée suivant l'ordre géométrique et divisée en cinq parties", Flammarion (GF n°57), 1965. Un classique en édition de poche. Comme toutes les démonstrations mathématiques et les grands livres de philosophie, l'"Ethique" ne se laisse pas comprendre à la première lecture.

◗ Ami Bouganim, "Le testament de Spinoza", Nadir. Une biographie très intéressante pour comprendre les relations de Spinoza avec le milieu juif des Pays-Bas.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi 15 janvier : Gottfried Leibniz.

AUJOURD'HUI

◗ Considéré comme un hérétique de son vivant, Spinoza a rapidement été vu comme un des plus grands philosophes de tous les temps. Hegel a même pu dire qu'on ne peut philosopher sans discuter Spinoza. En tout cas, aucun penseur n'a poussé aussi loin une "logique" du salut. Par ailleurs, sa solution au dualisme cartésien du corps et de l'esprit continue d'inspirer la science contemporaine. En témoigne le livre écrit par le neurobiologiste Antonio Damasio, intitulé "Spinoza avait raison".

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Dieu et l'univers sont-ils une même réalité ?

◗ La religion est-elle un discours pour ignorants ?

◗ Pour vivre libre, faut-il comprendre ses désirs ? Cela suffit-il ?

◗ Si nous sommes totalement déterminés, comment la raison pourrait-elle nous libérer ?

◗ Peut-on atteindre la rigueur mathématique sans utiliser de chiffres ?

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par Luc **de Brabandere** et Stanislas **Deprez**

Gottfried LEIBNIZ (1646-1716)

◗ La Guerre de Trente ans opposant catholiques et protestants se termine en 1648, alors que Leibniz a deux ans. L'Empire germanique est démantelé, au profit de la Suède et de la France, où règne bientôt Louis XIV. L'époque est propice aux avancées scientifiques, dont la plus grande est sans conteste la découverte des lois de la gravitation par Isaac Newton.

La substance et l'harmonie

Gottfried Wilhelm Leibniz est l'exemple même du penseur encyclopédique. Il a pratiqué toutes les disciplines scientifiques : la physique, la logique, la linguistique comparée, l'histoire, la théologie… Il invente le calcul infinitésimal en même temps que Newton. Il tente aussi de construire un langage logique universel permettant de déduire toutes les vérités : une sorte de programme informatique avant la lettre. Il fabrique l'une des premières machines à calculer, en 1694. On lui doit vingt mille courriers à plus de six cents correspondants, dont l'astronome Huygens et les philosophes Malebranche et Spinoza. Cet amoureux des livres, un temps bibliothécaire, est en outre un diplomate doué.

A vrai dire, la diplomatie est un trait de caractère de Leibniz. Il rêve de créer un Etat européen et d'unifier toutes les Eglises. En philosophie aussi, il veut tout concilier, prétendant que toutes les grandes pensées disent au fond la même chose. Contre Descartes qui voulait recommencer la philosophie à zéro, Leibniz proclame qu'il y a des pépites d'or à trouver chez les médiévaux. Bref, le philosophe puise à toutes les sources et fusionne ses innombrables connaissances en un système original.

L'une des portes d'entrée de la philosophie de Leibniz est la notion de substance. On le sait, Aristote définissait la substance comme ce qui existe par soi (par exemple : une vache), et les accidents comme ce qui existe par rapport à une substance (par exemple : blanche, pour la vache). Leibniz déduisait de cette définition que la substance est une monade (*monos* = unité, en grec), la plus petite unité de réalité qui soit, un "point métaphysique" absolument unique. Ainsi, aimait-il répéter, il n'existe pas deux feuilles d'arbre tout à fait semblables par leurs couleurs ou leurs nervures. Même deux jumeaux sont différents, au moins par leur histoire.

C'est que, pour définir une substance, il faut tenir compte de l'ensemble de ses accidents, c'est-à-dire de l'intégrale des événements qui lui arrivent. Comprendre l'individu Socrate, c'est savoir qu'il a bu la ciguë, qu'il avait pour disciple Platon, qu'il vivait à Athènes, qu'il était laid, que sa mère était sage-femme… Si on change un seul élément, fut-ce le nombre de ses cheveux ou la date de son mariage, on n'a plus tout à fait le même Socrate. En fait, cela va encore plus loin : la définition de Socrate englobe tous les événements qui le concernent, même le fait que vous pensez à lui en ce moment. Socrate est donc défini par la totalité de la réalité. Par conséquent, Leibniz peut à la fois affirmer qu'une monade n'est déterminée par rien d'extérieur – elle n'a *ni portes ni fenêtres* –, et que chaque monade résume l'ensemble du monde de son point de vue.

Il existe une infinité de monades, toutes accordées les unes aux autres par Dieu. Celui-ci est comme l'horloger de l'univers, qui a réglé toutes les monades au moment de la création. Leibniz utilise aussi l'image de l'orchestre : chaque monade est comme un musicien qui ne connaît que sa partition; l'ensemble produit pourtant une musique harmonieuse, car tous obéissent aux injonctions du chef d'orchestre, Dieu.

Cette théorie dite de l'harmonie préétablie montre bien l'optimisme de Leibniz. Dans la "Théodicée", le philosophe affirme que Dieu a créé le meilleur des mondes possibles, ce qui ne veut pas dire parfait. D'autres univers étaient possibles, mais ils auraient entraîné de plus grands maux. ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Gottfried Wilhelm Leibniz, "Discours de métaphysique. Suivi de Monadologie, et d'autres textes", Gallimard (Folio n°321), 2004. Quelques-uns des textes fondamentaux de Leibniz.

◗ Massimo Mugnai, "Leibniz. Le penseur de l'universel", Les génies de la science, n°28, août-octobre 2006. Un très bon dossier sur l'apport de Leibniz aux sciences.

◗ Sur www.lalibre.be, vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : George Berkeley

AUJOURD'HUI

◗ Si plus personne n'oserait écrire une théodicée aujourd'hui, l'influence de Leibniz est encore vive en de nombreux domaines. Ses recherches en logique préfigurent nos langages informatiques. Et certains logiciens rêvent encore d'un langage parfait, permettant de réfléchir sans erreurs. D'autre part, la conception leibnizienne des relations entre Dieu et les monades anticipe le modèle du réseau, comme l'a montré Michel Serres.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Tous les philosophes disent-ils la même chose avec des mots différents ?

◗ Si vous étiez né un jour plus tôt, seriez-vous différent de ce que vous êtes ?

◗ Tout ce qui arrive dans l'univers se reflète-t-il en nous ?

◗ Vivons-nous dans le meilleur des mondes possibles ?

◗ Un programme informatique pourrait-il découvrir de nouvelles lois en physique ou en mathématique ?

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

George BERKELEY (1685-1753)

◗ La fin du XVII[e] siècle marque le début de la prospérité pour la Grande-Bretagne. Les libertés individuelles s'affermissent et l'Amérique du Nord passe sous contrôle de l'Angleterre suite à des victoires sur la France, l'Espagne et les Pays-Bas. La colonisation prend de l'ampleur. Hélas, la traite des noirs aussi. Le voyage s'affirme comme un thème majeur de la littérature, avec le "Robinson Crusoe" de Daniel Defoe (publié en 1719) et les "Voyages de Gulliver", de Jonathan Swift (1726).

La critique de la matière

Irlandais protestant d'origine anglaise, George Berkeley étudie au Trinity Collège de Dublin. Il y est ensuite professeur de théologie, grec et hébreu. Heureusement pour la philosophie, il a l'occasion de voyager à Londres – où il fréquente des écrivains comme Swift –, en France et en Italie. Il demeure ensuite en Amérique pendant trois ans, dans l'intention d'y fonder un collège. Si le projet ne vit jamais le jour, Berkeley n'en marqua pas moins les esprits, puisqu'on a donné son nom à une prestigieuse ville universitaire de Californie. En 1735, Berkeley est consacré évêque de Cloyne, dans la campagne irlandaise. Cette nouvelle fonction permet à notre philosophe d'exercer des talents de… médecin, auprès d'une population qui n'en avait pas.

La philosophie de Berkeley – exposée avec style notamment dans "Trois dialogues entre Hylas et Philonous" (autrement dit, entre le défenseur de la matière et l'ami de l'esprit) et dans son "Traité sur les principes de la connaissance humaine" – est avant tout une réaction contre l'abstraction et le matérialisme.

A la suite de Locke, dont il subit l'influence, Berkeley refuse de considérer que les mots abstraits désignent des réalités véritables. L'humain en général n'existe pas, dit-il, mais seulement des hommes et des femmes précis. Le mot "humain" est une étiquette collée sur des individus. Elle est utile pour la conversation mais il faut éviter de s'y accrocher comme à une réalité objective.

De manière plus originale, et contre Locke cette fois, Berkeley rejette la distinction entre qualités premières et secondes. Pour bien comprendre ce point, faisons un petit retour en arrière jusqu'à Descartes. Dans les "Méditations métaphysiques", Descartes demande à son lecteur d'imaginer un morceau de cire froide : il a une certaine odeur, une consistance particulière et lorsqu'on le frappe, il rend un certain son. Supposons alors qu'on le chauffe : l'odeur, la forme, la texture changent. Que reste-t-il du morceau de cire initial ? Une seule chose, répond Descartes : l'étendue, c'est-à-dire le fait que ce corps continue à occuper une certaine portion d'espace. L'étendue est la qualité première des choses, étudiée par la physique et indépendante de nous. L'odeur, la texture et le goût sont des qualités secondes, qui dépendent de notre relation à la chose. Cela paraît limpide. Et c'est pourtant ce que conteste Berkeley.

Pour le philosophe irlandais, les qualités premières et secondes sont données en même temps, sans que l'on puisse les départager. L'étendue, en effet, n'est pas immédiatement offerte. En réalité, la grandeur et la distance sont des sensations visuelles et kinesthésiques : c'est mon corps toujours situé dans un espace particulier qui voit. Voilà l'étendue remise en cause comme fait objectif, et avec elle la notion de matière. Les choses existent, bien sûr, mais pas en-dehors de la perception que nous en avons. La matière n'existe pas en-soi mais seulement dans une perception. "*Etre*, écrit Berkeley, *c'est percevoir ou être perçu*". D'où le nom d'immatérialisme donné à cette philosophie.

Toutefois, il ne faudrait pas voir en Berkeley un sceptique ou un nihiliste. S'il refuse de dire que le monde objectif – celui de la physique – est premier par rapport à la sensation, il ne récuse pas pour autant l'existence d'un monde extérieur à l'humain. *"Ce n'est pas moi qui imagine les objets que je perçois. Ils me sont donnés*, dit Berkeley, *par Dieu*." ■

AUJOURD'HUI

◗ Philosophe original, souvent caricaturé, Berkeley n'en est pas moins important. Sa critique de la prétention scientifique à ramener le réel à la matière est d'une grande actualité. Sa volonté de partir de l'expérience vécue – la perception – fait songer à la phénoménologie que Husserl développera à partir de la fin du XIX[e] siècle. On peut aussi voir en Berkeley un lointain ancêtre du marketing : la valeur d'un produit ne dépend-elle pas essentiellement de la perception qu'en ont les clients ?

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Une pierre qui tombe sur une planète lointaine, sans aucun être vivant pour percevoir la chute, existe-t-elle ?

◗ L'odeur d'une rose est-elle une donnée objective ?

◗ Les distances dépendent-elles de notre perception ?

◗ La cuisine moléculaire réconcilie-t-elle les qualités premières et secondes ?

◗ Comment être sûr que je n'imagine pas les choses que je perçois ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ George Berkeley, Trois dialogues entre Hylas et Philonous, Flammarion (GF n°990), 1998. Peut-être l'œuvre philosophique la plus accessible de l'auteur.

◗ Roselyne Degrémont, Berkeley, Ellipses (Philo-philosophes), 2000. Une introduction classique et pas chère.

◗ Sur www.lalibre.be, vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain: Hume.

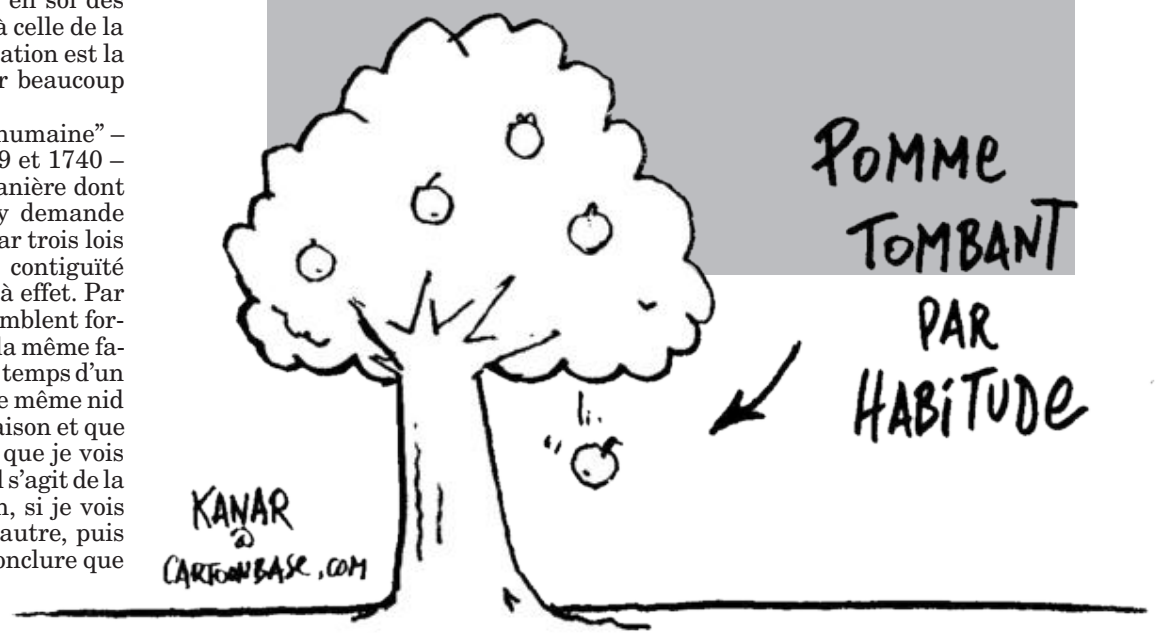
© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

David HUME (1711-1776)

◗ Le 1er mai 1707, l'Ecosse et l'Angleterre s'unissent. La Grande-Bretagne se prépare à devenir une puissance industrielle : utilisation du coke à la place du bois, conception de la première machine à tisser mécanique, perfectionnement de la machine à vapeur. Mais l'essor économique s'accompagne de troubles politiques dans les colonies d'Amérique. La révolte éclate le 16 décembre 1773, à Boston, lorsque des colons déguisés en Indiens détruisent une cargaison de thé appartenant à la Compagnie des Indes.

Méfions-nous des habitudes !



David Hume naît le 26 avril 1711, à Edimbourg en Ecosse. Son père meurt en 1714, laissant sa famille sans le sou. Le jeune Hume entreprend des études pour devenir avocat mais s'intéresse à la littérature et à la philosophie. A 24 ans, il part en France, à La Flèche – la ville du collège de Descartes – où il compose son "Traité de la nature humaine". Cette œuvre magistrale peine à trouver ses lecteurs, en raison de sa grande technicité. Hume retiendra la leçon : désormais, il s'efforce d'écrire une philosophie pour le grand public, dans un style clair et élégant. Devenu diplomate à Paris, il rencontre Diderot, d'Alembert et Buffon, avec qui il se lie d'amitié. Il invite même Rousseau à l'accompagner en Angleterre, avant de se brouiller avec lui. A partir de 1770, Hume se retire à Edimbourg pour travailler à ses œuvres et correspondre avec ses amis, dont l'économiste Adam Smith et le savant Benjamin Franklin, inventeur du paratonnerre.

En bon Anglo-saxon, Hume est empiriste et nominaliste. Comme Berkeley, il conteste l'existence en soi des concepts : il croit à la réalité des chevaux, pas à celle de la "chevalité". Comme Locke, il pense que la sensation est la source de nos idées. Toutefois, Hume va aller beaucoup plus loin que ce dernier.

La première partie du "Traité de la nature humaine" – rédigé entre 1735 et 1737 mais publié en 1739 et 1740 – porte sur l'entendement, c'est-à-dire sur la manière dont se construisent nos connaissances. Hume s'y demande comment nos idées se combinent entre elles. Par trois lois d'association, répond-il : la ressemblance, la contiguïté dans l'espace et le temps, la relation de cause à effet. Par exemple, si je vois deux personnes qui se ressemblent fortement, j'ai tendance à penser qu'elles sont de la même famille. Si je vois deux oiseaux s'envoler en même temps d'un arbre, je vais penser qu'ils habitent tous deux le même nid (contiguïté spatiale). Si je passe devant une maison et que j'y entends une personne dire "je sors !", puis que je vois quelqu'un sortir de la maison, je vais croire qu'il s'agit de la même personne (contiguïté temporelle). Enfin, si je vois une boule de billard rouler et en cogner une autre, puis cette autre boule rouler à son tour, je vais en conclure que la première boule est cause du mouvement de la seconde.

La troisième de ces lois d'association est la plus problématique. Car en réalité, je ne vois pas que le mouvement de la seconde boule de billard est causé par celui de la première. Je vois qu'il suit celui de la première, ce qui n'est pas la même chose. Peut-être est-ce la boule B qui attire la boule A. Peut-être la boule B se met-elle en mouvement pour éviter le choc avec la boule A. Peut-être y a-t-il une autre cause cachée qui fait se mouvoir les deux boules. Il est évidemment raisonnable de supposer que la boule A provoque le mouvement de la boule B. Mais si nous faisons cela, dit Hume, ce n'est pas parce que nous percevons la causalité dans les choses, c'est parce que nous voulons que notre monde nous paraisse cohérent. Par conséquent, la causalité n'est pas une loi du monde – ou du moins, nous ne pouvons pas le savoir – elle est une habitude de notre pensée.

Cette notion d'habitude est capitale. Prenons un autre exemple pour bien comprendre. Chaque matin depuis ma naissance, le soleil s'est levé. Je m'attends donc à ce qu'il en aille de même demain matin. Et pourtant, peut-être ne sera-ce pas le cas, car peut-être un gigantesque cataclysme intersidéral aura-t-il bouleversé la galaxie, ou bien les lois de l'univers se seront-elles modifiées subitement. Par conséquent, l'habitude nous donne un savoir probable, presque sûr, mais jamais absolument certain.

La critique de Hume ne porte pas sur la physique. Hume voue une admiration sans bornes à Newton, qu'il considère comme le plus brillant savant de tous les temps. Son scepticisme porte sur la métaphysique, c'est-à-dire sur la croyance que nous pouvons connaître le monde tel qu'il est véritablement. ■

◗ David Hume, "Enquête sur l'entendement humain", Flammarion (GF), 1983. Les thèses de Hume vulgarisées par l'auteur lui-même.
◗ Y. Michaud, "Hume et la fin de la philosophie", PUF (Quadrige), 1999.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Jean-Jacques Rousseau.

AUJOURD'HUI — LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Hume marque son époque. Les Encyclopédistes s'en inspireront. Kant dira qu'il l'a réveillé de son sommeil dogmatique, le poussant à écrire la "Critique de la raison pure". Hume a lancé le problème de l'induction – comment passer de l'observation d'un grand nombre de phénomènes à une loi –, qui empoisonne encore aujourd'hui la philosophie des sciences. Enfin, sa critique du moi comme entité autonome anticipe la neurobiologie contemporaine.

◗ Les lois de la gravitation sont-elles de simples probabilités ?
◗ Si vous voyez un mouton tondu dans une prairie, comment savez-vous qu'il l'est complètement ?
◗ Existeriez-vous si vous n'aviez pas de sensations ni de pensées ?
◗ Pouvons-nous nous fier à nos habitudes ?
◗ Avons-nous besoin de certitudes pour vivre ? Pourquoi ?

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)

◗ Louis XIV meurt en 1715. Agé de cinq ans, son arrière-petit-fils lui succède, sous le nom de Louis XV. Sa maîtresse, la marquise de Pompadour, favorisera les arts et les lettres : le projet de l'"Encyclopédie" est lancé en 1747 et Montesquieu publie son "Esprit des lois" l'année suivante. Louis XVI monte sur le trône en 1774, sans savoir que son règne sera écourté par la Révolution.

La société corrompt l'homme

Jean-Jacques Rousseau est une figure à part dans le monde des philosophes des Lumières. Collaborateur de l'"Encyclopédie" de Diderot et d'Alembert, il n'aura de cesse de se distinguer par la suite du projet de ses collègues. Né en 1712 à Genève, Rousseau perd sa mère alors qu'il n'a que quelques jours. Il est mis en pension à l'âge de dix ans et pratique divers métiers. A 20 ans, il fait la rencontre décisive de sa vie : son chemin croise celui de M^me^ de Warens, dont il devient le protégé. En 1742, il s'installe à Paris et y côtoie Diderot. Huit ans plus tard, il publie un "Discours sur les sciences et les arts", où il attaque la bonne société parisienne. La polémique enfle avec l'édition de l'"Emile", un traité d'éducation qui prend à contre-pied les mœurs de l'époque (Rousseau lui-même avait abandonné ses enfants à l'Instruction publique !). Pour fuir la polémique, Rousseau accompagne Hume en Angleterre mais se brouille avec celui-ci. Il revient en France pour y écrire ses "Confessions", où il se justifie. Il est réhabilité quelques années après sa mort : en 1790, on promène triomphalement son buste dans les rues de Paris, et sa dépouille est transférée au Panthéon en 1794.

Cette brève biographie fait voir un caractère entier, un esprit combatif, voire querelleur et un peu paranoïaque. Contre les Encyclopédistes, Rousseau est convaincu de la corruption de la société de son temps. A ses yeux, le raffinement de la culture et les progrès de la science sont la marque de la dégénérescence de l'humain plus que la promesse d'un avenir radieux. On s'en souvient, pour Hobbes et la plupart des théoriciens politiques, l'instauration de la société met fin à la guerre de tous contre tous. Rousseau s'oppose à cette conception : les dirigeants n'ont d'autorité sur le peuple que parce qu'ils détiennent la force et la force n'est jamais le droit. Il s'ensuit que la société aliène la liberté des humains en leur imposant une hiérarchie qu'ils n'ont pas choisie. L'homme est né libre, et partout il est dans les fers, écrit Rousseau dans "Du contrat social".

L'auteur s'attache à découvrir les racines de cette perversion de l'humain par la société dans le "Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes". Rousseau montre dans ce texte – qui se veut une réflexion philosophique et pas une enquête archéologique ou ethnologique – que l'humain est bon par nature, et corrompu par la société. L'homme naturel vit seul, sans pensée ni langage. Parfaitement libre, il est mu par un instinct de conservation et se satisfait de ce qui lui permet de subsister. Toutefois, Dieu lui a donné la capacité de se perfectionner, c'est-à-dire de s'adapter à son environnement. Or, voici que les conditions changent et que l'homme rencontre d'autres humains et se trouve contraint, pour survivre, de s'allier à eux. De là naissent les besoins de communiquer et d'être reconnu, qui entraînent la création du langage, de l'agriculture et de l'industrie, des arts, de la morale…

Hélas, cet âge d'or – où l'homme est proche de sa nature tout en étant cultivé – ne dure pas. L'artifice prend la place de la nature. Les inégalités entre les humains s'installent : le langage se fait mensonge, l'être se fait paraître, le raisonnement se fait sophistique, la comparaison devient jalousie, l'amour-propre prend la place de l'amour de soi et de la pitié, et les riches oppriment les pauvres. Et tout cela est justifié par la prétendue volonté de Dieu ou le faux besoin de lutter contre la méchanceté de l'homme.

D'où la nécessité de repenser le Contrat social. Car Rousseau n'est pas naïf : il sait qu'un retour à l'état de nature est impossible. Mais il veut refonder la société sur la libre association de tous les humains plutôt que sur la peur de la violence et la hiérarchie, comme le faisait Hobbes. Ce qui passe aussi par l'éducation des enfants, qui doit les rendre libres, sains, équilibrés et aptes à être des citoyens respectueux d'eux-mêmes et des autres. ■

◗ Jean-Jacques Rousseau, "Le Contrat social", Le Livre de Poche, 1996. L'un des textes majeurs du philosophe.
◗ R. Derathé, "Rousseau et la science politique de son temps", Vrin, 1995. Une analyse classique, publiée pour la première fois en 1950.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Emmanuel Kant.

AUJOURD'HUI

◗ Proche de l'esprit critique des Lumières, Rousseau en voit pourtant les travers et propose des pistes pour les dépasser. Il est lu par les révolutionnaires français et les grands philosophes allemands : Kant, Fichte, Hegel. Aujourd'hui, Claude Lévi-Strauss en fait le premier théoricien de l'ethnologie et Michel Serres s'y réfère pour proposer un Contrat naturel. Ne peut-on aussi sentir l'influence de Rousseau dans les revendications altermondialistes pour une société respectueuse de l'humain et de la planète ? Voire même, dans la philosophie qui sous-tend les logiciels libres ?

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ La science et la culture rendent-elles les humains meilleurs ?
◗ A votre avis, qu'aurait pensé Rousseau des free softwares (logiciels libres, gratuits) ?
◗ N'est-il pas naïf d'éduquer un enfant à respecter les autres ?
◗ Pour être heureux, faut-il vivre sans télévision, qui nous montre sans cesse des stars, des milliardaires, du sexe et de la violence ?
◗ Est-il possible de vivre libre aujourd'hui ? Comment ?

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Emmanuel KANT (1724/1804)

◗ Kant naît en 1724 à Königsberg, alors en Prusse. En 1755, un énorme tremblement de terre frappe Lisbonne, faisant d'innombrables morts. Cynique, Voltaire ironisera : "Voilà donc le meilleur des mondes de Leibniz". En 1776, les colonies américaines du Royaume-Uni proclament leur indépendance. Quelques années plus tard, c'est au tour de la France de faire la révolution. Dans la foulée, la déclaration des droits de l'homme et du citoyen est proclamée, le 26 août 1789. Un vent de liberté souffle sur l'Europe. Il s'éteindra bien vite : lorsque Kant meurt, en 1804, Napoléon a pris le pouvoir.

Le devoir de morale

Kant a profondément modifié la philosophie. Sa "Critique de la raison pure" invente une nouvelle voie, entre le rationalisme et l'empirisme : le sens ne vient ni de Dieu ni de la matière, c'est le sujet qui forme sa compréhension du monde. En morale, Kant subit l'influence des Lumières et surtout de Rousseau. Il retiendra de ses lectures que l'éthique n'est pas une affaire d'éducation ou de culture, mais dépend de chacun. Il va alors en chercher les clés, dans les "Fondements de la métaphysique des mœurs" et dans la "Critique de la raison pratique".

Pour juger de la moralité d'un acte, Kant refuse d'en considérer les conséquences. Il ne tient compte que de l'intention. Soit un marchand à qui un petit enfant vient acheter des pommes. Le garçon ne connaît pas encore la valeur de l'argent, de sorte que le marchand est tenté de le voler. Mais le vendeur se dit alors que la maman de l'enfant s'apercevra du vol et viendra faire un esclandre, mauvais pour son commerce. Il fait là un raisonnement "hypothétique" : si je vole cet enfant, alors je perdrai des clients, donc je rends le compte juste à ce garçon.

Cette action est-elle éthique ? Non, répond Kant, car le marchand agit par intérêt. Il ne serait moral que s'il agissait par devoir, par refus de voler qui que ce soit. Et si ce maraîcher refusait de voler l'enfant parce qu'il le trouve sympathique, et qu'il ne veut pas être malhonnête avec les gens qu'il apprécie ? Là encore, Kant répond que le marchand ne serait pas moral. Agir par amitié ou par amour est sans doute bien, mais ce n'est pas moral ; car on ne peut jamais aimer tout le monde de la même manière, or la morale doit s'appliquer à tout être humain. L'éthique kantienne est donc bien une morale du devoir : un "*impératif*" s'impose à nous de manière "*catégorique*", indiscutable (par opposition à "hypothétique", conditionnelle).

Une autre caractéristique de la morale kantienne est d'être une éthique de la "liberté" et de l' "autonomie". Beaucoup d'éthiques sont des listes de conseils ou d'interdits. Mais comment respecter vraiment, librement, une morale imposée du dehors ? Kant propose une autre voie : laisser chacun construire ses propres règles. Ainsi, tout homme pourra librement et sans conditions respecter sa morale, puisqu'il se l'impose.

Nous devons construire nos règles éthiques en référence à une "loi morale" qui est comme imprimée en chacun de nous. Cette loi morale dit que les règles que nous édictons doivent avoir une portée universelle, être aussi solides que les lois de la nature, et respecter chaque être humain : *"Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen"*. Selon ces principes, le mensonge est immoral, car si on permet à quelqu'un de mentir fut-ce une fois, on doit permettre à tout le monde de mentir tout le temps (c'est le sens de l'universalité). Mais alors, on ne pourrait jamais plus faire confiance, ce qui rendrait toute société impossible. ■

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Emmanuel Kant, "Fondements de la métaphysique des mœurs", Le Livre de poche (Classiques Philosophie n°4622), 1993. Un des grands ouvrages de Kant, publié dans la traduction classique de Victor Delbos.
◗ Ralph Walker, "Kant. La loi morale", Seuil (Point n°418), 2000.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Jeremy Bentham

AUJOURD'HUI

◗ Sartre disait que tout le monde a les mains sales, c'est-à-dire est coupable de quelque chose. Un humoriste ajoutait : tout le monde, sauf Kant, parce qu'il n'a pas de mains ! De fait, on peut se demander si la morale de Kant n'est pas impraticable, à force de pureté. Le philosophe lui-même savait que sa morale était de l'ordre de l'exigence bien plus que de la réalité. C'est justement là le mérite de cette éthique : nous rappeler que quand on transige trop avec l'idéal, on finit vite par ne plus garder de la moralité que l'apparence.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Pour juger de la moralité d'un acte, faut-il tenir compte des conséquences ?
◗ Pensez-vous qu'il y a une loi morale en tout homme ?
◗ Y a-t-il des cas où mentir est un bien ? Et ne pas dire toute la vérité (mentir par omission) ?
◗ Est-ce moral de se marier avec une personne parce qu'elle est riche ? Et parce qu'elle est riche et qu'on l'aime ?
◗ L'officier nazi Aue – le héros des "Bienveillantes" – prétend que le nazisme est compatible avec l'éthique kantienne, parce que l'humanité réelle se limite au peuple allemand. Qu'en pensez-vous ?

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Jeremy BENTHAM (1748-1832)

Joindre l'utile à l'agréable

◗ L'époque de Jeremy Bentham est marquée par l'expansion britannique – la colonisation de l'Australie débute en 1788 –, l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique et la guerre contre la France de Napoléon. C'est aussi une période féconde pour la connaissance : l'encyclopédie Britannica paraît pour la première fois en 1771, Thomas Malthus publie un essai sur le développement de la population en 1798 – en 1820, la Terre compte un milliard d'habitants – et Darwin entreprend son voyage à bord du Beagle en 1831.

Né à Londres en 1748, Jeremy Bentham est un des plus grands théoriciens du libéralisme et le fondateur de l'utilitarisme, théorie selon laquelle l'utile fonde toutes les valeurs. Juriste de formation, il cherche à réformer la société. Athée, il soutient que la réalité est ce que nous percevons par nos sens. Ainsi, seul l'univers matériel existe et l'esprit n'est qu'une émanation du corps. Par conséquent, la morale ne peut plus s'appuyer sur Dieu, le Souverain Bien ou l'Humanité, qui ne sont que des fictions. L'éthique doit se justifier uniquement par des principes terrestres. Ce que Bentham entreprend de faire. L'homme, dit-il, aspire au bonheur. Et puisque n'existe que ce qui est ressenti, le bonheur se ramène à la sensation de plaisir. Du coup, l'humain est foncièrement égocentrique : il rapporte tout à lui, ne connaissant les autres qu'à travers ses perceptions.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le plaisir et la douleur ne sont pas seulement affaire de sentiments mais aussi de raison. Nous calculons notre bonheur comme nous calculons nos achats et nos dépenses : en faisant la somme de nos peines et de nos joies. Entrent en ligne de compte l'intensité du plaisir, sa durée, son degré de proximité (le plaisir de consommer trois verres de bière tout de suite l'emporte-t-il sur la peine d'une contravention pour conduite en état d'ivresse, plus tard ?), son degré de probabilité et enfin sa pureté (le plaisir est-il teinté de douleur – comme pour le marathonien à l'arrivée d'une course – ou mélangé à d'autres plaisirs ?). Tout cela forme une belle équation qui explique nos actions.

L'utilitarisme hédoniste est bien une morale. En fait, Bentham élargit le raisonnement économique d'Adam Smith sur la "main invisible" : puisque l'on vit en société, nous avons tous intérêt à faire plaisir aux autres, pour qu'en retour ceux-ci se soucient de nous. Par la grâce de l'échange, l'intérêt individuel concourt au bien commun. La morale n'est donc pas une question de sacrifice mais d'intérêt bien compris.

On voit que la morale de Bentham a un versant collectif. C'est que les gouvernants ont intérêt à assurer la satisfaction du plus grand nombre, de peur de perdre le pouvoir. Pour cela, l'utilitarisme leur propose de calculer la somme des plaisirs et des peines de tous les citoyens. Ainsi, l'interdiction de construire une habitation dans une réserve naturelle est morale, car la déception du propriétaire potentiel est compensée par le plaisir de centaines de visiteurs. Mais le passage nocturne à basse altitude d'avions toujours au-dessus des mêmes maisons serait immoral, car il entraînerait pour les habitants une souffrance impossible à compenser par le bonheur des passagers et des compagnies aériennes. C'est que pour le libéral qu'est Bentham, un citoyen compte plus que la société lorsque sa vie est en jeu.

De ses considérations utilitaristes, Bentham déduit des positions politiques audacieuses pour l'époque : suffrage universel, démilitarisation de l'Europe, décolonisation, revenus pour tous en échange d'un travail minimal, protection des animaux contre les mauvais traitements, rejet de la peine de mort et réforme du système pénal. Puisque le criminel a agi pour accroître son plaisir, le faire souffrir ne le rendra pas meilleur. La peine doit être rare, spectaculaire et valoir comme exemple, pour dissuader le condamné ou d'autres de continuer leurs crimes. Il faut aussi réparer les torts subis par la victime, par une amende infligée au condamné ou par un dédommagement versé par la société (celle-ci, en effet, est coupable de n'avoir pas su protéger la victime). Bentham imagine même des prisons "modèles", les panoptiques, construites pour que les prisonniers n'échappent jamais au regard des surveillants. ■

AUJOURD'HUI

◗ Jeremy Bentham a exercé une influence énorme sur le droit, l'économie, la politique, l'éthique ou la philosophie analytique. Il a aussi été fortement critiqué : les chrétiens et les kantiens lui reprochèrent son athéisme et sa morale sans valeurs transcendantes, Marx vit en lui un parfait bourgeois et Michel Foucault considère les panoptiques comme l'instrument type d'une société de la contrainte. Même ses disciples prennent leurs distances avec lui. Ainsi, John Stuart Mill distingue des plaisirs plus moraux que d'autres et tempère la recherche égocentrique du bonheur. Bentham n'en reste pas moins un inspirateur toujours actuel des défenseurs de la liberté individuelle.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ D'un point de vue utilitariste, quelle serait le meilleur système électoral ?

◗ En raisonnant à la manière de Bentham, devriez-vous accepter la construction d'une décharge près de chez vous ? Et celle d'une centrale nucléaire ?

◗ Faut-il forcer les enfants et adolescents à aller à l'école ou leur laisser le libre choix ? Pourquoi ?

◗ Comment faire pour que la mesure de la croissance d'un pays tienne compte du bonheur de ses habitants ?

◗ Les embouteillages augmentent le PNB, qui est la somme de toutes les factures d'un pays ! Comment éviter cet effet pervers ?

◗ POUR ALLER PLUS LOIN

◗ Jeremy Bentham, "Garanties contre l'abus de pouvoir et autres écrits sur la liberté politique", Editions Rue d'Ulm, 2001.
◗ K. Mulligan et R. Roth (éditeurs), "Regards sur Bentham et l'utilitarisme", Droz, 1993. Un recueil d'articles sur Bentham.

◗ Sur **www.lalibre.be** vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Hegel.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Georg Wilhelm Friedrich HEGEL (1770-1831)

◗ Le lundi 13 octobre 1807, Napoléon entre dans Iéna. Hegel, qui l'observe depuis sa fenêtre, voit en lui l'âme du monde, la Raison à l'œuvre. Mais l'Empire napoléonien s'effondre bientôt. En 1814-1815, les grandes puissances redessinent l'Europe au Congrès de Vienne, pour mettre un coup d'arrêt au mouvement révolutionnaire. Elles décident de ceinturer la France de petits pays, au mépris des aspirations nationales. Elles préparent ainsi, sans le vouloir, les révolutions des peuples.

La Raison dans l'histoire

Né en 1770, Hegel fait des études de philosophie et de théologie à l'université de Tübingen, où il se lie avec le poète Hölderlin et le philosophe Schelling. Renonçant à devenir pasteur, comme il l'avait d'abord projeté, Hegel donne aussi quelques cours aux universités d'Iéna et de Heidelberg, tout en occupant divers métiers : précepteur, journaliste, directeur de lycée. En 1806, il publie "La Phénoménologie de l'esprit", son premier ouvrage majeur. Suivront d'autres sommes : la "Logique", l'"Encyclopédie des sciences philosophiques". En 1818, on lui offre enfin une chaire de philosophie à Berlin. Il y restera jusqu'à sa mort.

Hegel est insatisfait de la philosophie. Non parce qu'elle n'aurait abouti à aucun résultat mais parce qu'elle n'a jamais su penser les changements du monde. Hegel, lui, veut penser le réel dans sa totalité, sans rien exclure. Trouver la logique de l'histoire. Car celle-ci n'est pas une suite d'événements contingents. Elle a un sens et une fin ou, pour le dire d'un mot, elle est habitée par la Raison : *tout ce qui est rationnel est réel, et tout ce qui est réel est rationnel*, écrit Hegel.

La Raison n'est pas, comme chez Descartes ou Kant, une faculté de l'homme. Elle est l'Absolu, l'Esprit à l'œuvre dans la nature et dans les siècles. Elle anime secrètement le vivant, le faisant tendre vers son accomplissement qui n'est autre que la découverte de Soi. Car au départ, l'Esprit, s'il est déjà lui-même, ne se connaît pas encore. Il existe sans se savoir. Pour cela, il a besoin de se poser dans ce qui n'est pas lui : la nature. Il peut alors se libérer de la matière pour finalement se découvrir tel qu'il est. L'histoire n'est que le déploiement de l'Absolu, le lent cheminement vers la conscience de Soi.

On voit que la logique n'est pas le syllogisme d'Aristote, ni la logique moderne de nos programmes informatiques. C'est une dialectique des contraires, un mouvement à trois termes : une thèse (par exemple, la fleur d'un arbre), une antithèse (le fruit, qui est à la fois la mort de la fleur et son dépassement), une synthèse qui est une nouvelle thèse (un nouvel arbre). Hegel va s'attacher à décrypter l'ensemble de la culture à l'aune de cette dialectique : l'histoire, le droit, la religion, l'art, les sciences, la philosophie.

On voit aussi que cette logique est sous-jacente, souvent inconsciente. Nous croyons agir pour des motifs personnels mais en réalité nous sommes mus par la logique de l'Esprit absolu. Ainsi, Napoléon est peut-être devenu empereur à cause de son histoire familiale, de son goût pour le pouvoir et d'autres choses encore. Qu'importe. Hegel y voit l'âme du monde parce qu'en lui, c'est la liberté des Lumières, les droits du citoyen et la Révolution française qui s'étendent au monde entier. Que Bonaparte en ait eu conscience ou pas n'a aucune importance. C'est le fait qui compte.

Prenons un exemple moins belliqueux : l'esthétique. L'art, pour Hegel, manifeste l'Absolu sous une forme sensible et intuitive. En Egypte, l'aspect sensible prime sur l'idée : c'est un art symbolique où à la limite chacun comprend ce qu'il veut. L'art grec réalise l'équilibre entre l'idée et la forme : la statuaire montre un idéal de beauté physique. Dans l'art chrétien, enfin, l'idée l'emporte sur la forme. C'est l'art le plus intellectuel et le plus spirituel. C'est aussi la dernière forme d'art possible. Désormais, la place est à la science, c'est-à-dire à la connaissance intellectuelle – et non plus sensuelle – de la réalité.

La science et la religion s'effaceront elles aussi devant l'ultime étape de l'histoire de l'Absolu : la philosophie. Cette dernière est pour Hegel une suite de systèmes, tous vrais de leur point de vue, et tendant tous à leur dépassement : philosophies antiques tournées vers la compréhension du monde, philosophies modernes centrées sur le sujet, et enfin l'ultime philosophie récapitulant et englobant toutes les autres. Cette dernière philosophie est bien entendu le système hégélien lui-même. La philosophie hégélienne et le triomphe de la Révolution française marquent la fin de l'histoire, le moment où l'Absolu se connaît enfin lui-même. Bien sûr, il y a encore des événements. Mais ceux-ci ne peuvent plus rien produire de neuf. ■

AUJOURD'HUI

◗ Bien sûr, on peut reprocher beaucoup d'approximations aux analyses de Hegel. On peut surtout s'interroger sur la fin de l'histoire, thèse paradoxalement proclamée de manière périodique (la dernière fois par Francis Fukuyama, voici quelques années). Cependant, on ne peut enlever à Hegel l'impact énorme qu'il a eu et a encore, au point qu'un commentateur a pu dire qu'on n'échappe pas à Hegel : on peut être anti-hégélien mais on ne peut penser sans lui.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Toutes les philosophies, toutes les conceptions du monde et toutes les religions sont-elles comme autant de faces différentes d'une même réalité ? Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

◗ Qui fait l'histoire ?

◗ Quelle est l'utilité des guerres pour l'humanité ?

◗ Pour faire de la philosophie, quelle partie de son journal faut-il lire ?

◗ Quel regard porterait Hegel sur l'Afrique d'aujourd'hui ? Quelles seraient la thèse, l'antithèse et la synthèse ?

◗ Georg Wilhelm Friedrich Hegel, "La Raison dans l'histoire", 10/18 (n°235), 2003. Un texte d'abord simple, ce qui n'est pas évident chez Hegel.

◗ Jeanne Hersch, "L'étonnement philosophique", Gallimard (Folio essais n°216), 1993. Un admirable chapitre sur Hegel.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Arthur Schopenhauer.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Arthur SCHOPENHAUER (1788-1860)

◗ Mozart meurt en 1791. L'époque passe au romantisme : Goethe publie son premier "Faust" en 1808 et Mary Shelley écrit "Frankenstein ou le Prométhée moderne" en 1818. Cette année-là, Schubert compose "La Truite". Et en 1824, la 9e symphonie de Beethoven est jouée pour la première fois. La poésie n'est pas en reste : Baudelaire publie "Les fleurs du mal" en 1857. L'hindouisme et le bouddhisme pénètrent lentement en Occident.

Fi du vouloir-vivre

Né à Dantzig en 1788, Schopenhauer est le fils d'un marchand cultivé. Son père le baptise Arthur parce que ce prénom se prononce à peu près de la même manière dans toutes les grandes langues d'Europe. Une grande partie de son éducation se passe à voyager, notamment en France et au Royaume-Uni. En philosophie, le jeune Schopenhauer est marqué par Platon, Kant et la pensée indienne, connue en Europe depuis le XVIIe siècle. Bien qu'il publie son premier ouvrage en 1813, et son grand livre – "Le Monde comme volonté et comme représentation" – en 1818, ce n'est qu'en 1820 que Schopenhauer reçoit une charge d'enseignement, à Berlin. Ses auditeurs, du reste, sont peu nombreux, lui préférant Hegel, son grand rival. Aigri, Schopenhauer se retire à Francfort en 1831, pour continuer à écrire. Il ne connaît le succès qu'à la fin de sa vie, auprès de la bourgeoisie. La reconnaissance des intellectuels ne viendra qu'après sa mort.

Schopenhauer retient de Kant la séparation entre le monde phénoménal – le monde tel nous le percevons grâce à nos sens – et le monde nouménal, le monde en-soi qui est au-delà de notre perception. Le monde nouménal doit exister mais on ne peut rien en dire car on ne pourrait le décrire qu'à travers nos perceptions. Mais alors, ce serait le monde phénoménal. Tel est le raisonnement de Kant. Schopenhauer refuse une telle conclusion. Certes, admet-il, on ne peut connaître le monde en-soi par nos représentations. Par contre, il est accessible grâce à une expérience fondamentale : la volonté, ou plus exactement le vouloir-vivre. Le monde existe donc comme représentation et comme volonté.

Le vouloir-vivre dépasse ma volonté personnelle, il est la clé de la compréhension du monde. Il est ce qui anime toute chose, ce qui pousse tous les êtres à désirer et à se maintenir en vie. Si Schopenhauer rejoint ici Spinoza, il est beaucoup plus pessimiste que le philosophe hollandais. Influencé par le bouddhisme, il soutient que la vie est fondamentalement souffrance et manque. La vraie souffrance, constate Schopenhauer, ce n'est pas tant de ne pas avoir ce qu'on désire, c'est de ne pas désirer ce que l'on possède. Si bien que la vie est une succession de moments d'envie et d'ennui.

Même l'amour est une illusion. Lorsqu'un homme et une femme tombent amoureux, et qu'ils croient se choisir librement, ils obéissent en réalité sans le savoir au vouloir-vivre, qui les pousse à avoir des enfants pour pouvoir se perpétuer sans fin. Les conjoints, poursuit Schopenhauer, sont comme deux porcs-épics en hiver : ils ont froid quand ils se tiennent loin de l'autre, et ils se piquent quand ils sont trop près.

Vivre est donc absurde. L'histoire n'a pas de sens, contrairement à ce que professe Hegel. Et la tâche de la philosophie n'est pas de comprendre le développement de l'Absolu mais de se libérer du vouloir-vivre. Mais que faire pour vouloir ne plus vouloir ? Le suicide n'est pas une solution, affirme Schopenhauer, car il est encore une action, un vouloir. L'art offre une porte de sortie. Lorsque l'on contemple une œuvre, en effet, nous oublions nos soucis et nos souffrances. Toutefois, le vouloir-vivre est mis entre parenthèses, il n'est pas supprimé. La morale est une meilleure arme contre le vouloir-vivre, car elle nous pousse à combattre nos tendances égoïstes. Lorsque nous avons pitié de quelqu'un ou de quelque chose, nous cessons de penser à nous.

Mais c'est l'ascèse qui est la véritable solution. Schopenhauer prend pour modèle le renonçant indien, qui s'affranchit de toute volonté propre, de tout désir individuel pour se fondre dans le néant du Nirvâna. ■

◗ Arthur Schopenhauer, "L'art d'avoir toujours raison", Circé poche, 1999. En philosophie, l'humour et la mauvaise foi sont parfois des qualités.
◗ J.-P. Ferrand, "Schopenhauer", Ellipse (Philo-philosophes), 1998.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Auguste Comte

AUJOURD'HUI

◗ Par son analyse du vouloir-vivre, Schopenhauer a exercé une influence décisive sur Nietzsche, qui lui reprochera néanmoins son refus d'accepter la vie telle qu'elle vient. Les spécialistes de l'Inde ont aussi critiqué son interprétation du bouddhisme et de l'hindouisme, spécialement l'assimilation du néant et du nirvâna. Pourtant, on redécouvre aujourd'hui Schopenhauer. Ainsi, son analyse de l'amour anticipe la sociobiologie. Et son pessimisme séduit une époque désenchantée par les effets pervers de la croissance et du progrès. Ne trouve-t-on pas un écho de Schopenhauer dans l'appel de Comte-Sponville à désespérer ?

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Pourquoi y a-t-il de l'art ?
◗ Pour être heureux, faut-il désespérer ?
◗ Que faites-vous pour surmonter vos souffrances ? Et votre ennui ?
◗ L'amour est-il un leurre ? Pourquoi ?
◗ Comment, le soir de la Saint-Nicolas, contenter un enfant qui ne désire plus les jouets qu'il vient de recevoir ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Auguste COMTE (1798-1857)

◗ En 1800, l'Italien Volta invente la première pile. Pendant ce temps, John Dalton jette les bases de la chimie moderne. Quelques années plus tard, Lamarck élabore sa théorie de l'évolution. Darwin publiera la sienne en 1858, un an après la mort d'Auguste Comte. Celui-ci aura connu la Révolution, l'Empire, la Restauration et une nouvelle révolution, en 1848.

Soyons positifs et concrets

Auguste Comte naît le 19 janvier 1798, à Montpellier, dans une famille monarchiste et catholique. Il perd la foi, qu'il juge incompatible avec la science. Il collabore un temps avec Saint-Simon, avant de s'en séparer en 1824, lui reprochant de s'être attribué ses écrits. Auguste Comte, par un généreux calcul, épouse Caroline Massin, prostituée officiellement blanchisseuse. Un mariage particulièrement malheureux – l'épouse reprenant épisodiquement son métier – qui se terminera en 1842. Répétiteur à l'École polytechnique, Comte ne deviendra jamais professeur. Il vit chichement des dons de ses admirateurs, auxquels il donne des cours de philosophie. En octobre 1844, il tombe éperdument amoureux de Clotilde de Vaux, sœur d'un de ses élèves. Leur union est impossible : elle est déjà mariée, elle ne l'aime pas et elle est gravement malade. Elle succombe d'ailleurs le 5 avril 1846. Comte sublime son amour et sa tristesse en faisant de Clotilde la sainte majeure de la religion positiviste qu'il fonde en 1847. Il meurt dix ans plus tard, d'un cancer gastrique.

Le point de départ de la réflexion de Comte est politique. Le philosophe a l'impression de vivre à une époque de transition entre l'âge féodal et l'âge moderne, scientifique et industriel. Ce passage d'une époque à une autre provoque des crises inévitables, qu'on peut seulement accélérer pour les rendre moins douloureuses. Pour cela, il faut élaborer une science de la société, à la fois théorique et pratique : la sociologie. Ces préoccupations sociales rapprochent les idées de Comte de celles de Tocqueville ou de Marx. Mais la réponse que Comte apporte est très différente. Pour lui, ce ne sont ni la politique ni l'économie qui font une société, mais l'accord des esprits ! Une société tient dans la mesure où ses membres partagent les mêmes croyances. C'est d'ailleurs à cela que sert la religion, pour Comte : assurer la cohésion sociale.

Auguste Comte n'est pas un révolutionnaire mais un réformateur. C'est que pour lui, comme pour Hegel, l'histoire progresse nécessairement. Dès avril 1822, Comte énonce la loi fondamentale du progrès, dans un opuscule intitulé "Prospectus des travaux nécessaires pour réorganiser la société". Il s'agit de la célèbre loi des trois états, selon laquelle toutes nos connaissances passent successivement par les états théologique, métaphysique et scientifique (ou positif). Dans le premier âge, théologique, l'homme explique la nature en recourant aux esprits et aux dieux. L'âge métaphysique est une étape de transition. L'homme explique le pourquoi des choses par des principes abstraits : l'âme, l'esprit, le Premier moteur… Enfin, dans le dernier état, l'homme a renoncé à trouver le pourquoi des choses et se contente de dégager leur comment. C'est l'âge scientifique, qui a abandonné l'espoir de connaître l'essence des choses, se concentrant sur les relations des choses entre elles.

Si toutes les connaissances passent par ces trois étapes, elles ne le font pas toutes à la même vitesse. Certaines sciences ont atteint l'état scientifique dès l'Antiquité : la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie. La physique est en train d'y arriver, au XIX^{e} siècle. Comte juge que la chimie et la biologie sont encore truffées de concepts métaphysiques. Enfin, notre philosophe se déclare l'inventeur de la sociologie (ou physique sociale), aboutissement de toutes les sciences. C'est la science la plus complexe et la plus noble, la plus utile à l'humanité aussi, car elle permet d'atténuer les effets néfastes des crises de l'histoire. ■

◗ Auguste Comte, "Discours sur l'ensemble du positivisme", Flammarion (GF n°991), 1998.
◗ Angèle Kremer-Marietti, "Le positivisme d'Auguste Comte", L'harmattan, 2006. Par une des meilleures spécialistes du positivisme.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Ludwig Feuerbach

AUJOURD'HUI

◗ Auguste Comte vaut mieux que son image de philosophe excentrique. Inventeur de la sociologie, il est le premier à attirer l'attention sur l'importance d'avoir des croyances communes pour fonder une société. Une leçon à méditer en cette période de crise de la Belgique ! On lui doit aussi l'explication de la religion comme moyen d'assurer la cohésion sociale, idée reprise par Durkheim et encore défendue aujourd'hui par certains sociologues. Enfin, le penseur du progrès était convaincu de l'unité de l'humanité, contre les tenants des idéologies racistes soutenant l'infériorité congénitale de certains peuples. Au moins à ce titre, Auguste Comte mérite encore d'être lu.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Quelle utilité la religion a-t-elle aujourd'hui ?
◗ Que faire face aux crises sociales ?
◗ Pour qu'une société tienne, faut-il des croyances et des valeurs communes ?
◗ Pourquoi ne pas confier le gouvernement à des savants ?
◗ La science et la technique créent des problèmes, au point qu'on pourrait penser que l'état positif n'est pas le dernier. Quel pourrait être le 4^{e} état ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Ludwig FEUERBACH (1804-1872)

◗ L'expansion occidentale met les Européens en contact avec des religions et croyances qui questionnent leurs propres convictions. En 1822, Champollion perce le mystère de la Pierre de Rosette : désormais, la culture égyptienne – et sa vision de l'au-delà – redevient compréhensible. En 1859, Darwin soutient que l'homme et les singes ont un ancêtre commun, en contradiction avec ce que dit la Bible.

Dieu est le miroir de l'homme

Né en 1804, Feuerbach est un "semi-martyr" de la philosophie. A 26 ans, il publie des "Pensées sur la mort et l'immortalité", où il soutient la mortalité de l'âme individuelle. Cela lui ferme les portes de l'Université. Heureusement pour lui, il épouse en 1836 une riche héritière, Bertha Löw, qui possède le château de Brucberg et une manufacture de porcelaine. Son mariage lui assure l'indépendance financière et le loisir de poursuivre son œuvre. En 1841, il publie "L'Essence du christianisme", qui le fera entrer dans le club fermé des grands philosophes.

Feuerbach reproche à Hegel d'être un théologien déguisé en philosophe, le dalaï-lama spéculatif. Hegel, on s'en souvient, voyait dans l'histoire la lente découverte de soi par l'Esprit absolu : aliéné, ne se connaissant pas soi-même, l'Esprit se libère peu à peu au cours des âges. Mais cet Esprit n'est qu'un autre nom pour Dieu, argumente Feuerbach, et en réalité seul l'homme est aliéné !

En effet, les individus admirent les actions et les connaissances de l'humanité, ainsi que la puissance de la nature, et saisissent leur petitesse. Se sachant limités, ils projettent loin hors d'eux leurs qualités (sagesse, volonté, raison, justice, amour), en un être imaginaire qu'ils croient supérieur : Dieu. Ils attendent ensuite, en retour, que Dieu leur renvoie leurs qualités. Dieu est donc le miroir de l'homme, écrit Feuerbach. Mais les hommes ont cru que ce miroir était plus vrai qu'eux-mêmes, alors qu'il n'est qu'une illusion.

La religion repose sur cette aliénation. Et elle est un danger, car si elle dévoile les valeurs de l'humanité, elle freine le progrès. Elle empêche la raison de comprendre et de dominer le monde, en faisant croire que Dieu est la cause de tout. L'idée de providence divine rend inutile la recherche du progrès matériel. La croyance au paradis nuit à la poursuite du bonheur terrestre. La soumission à Dieu enlève à l'homme sa volonté et sa liberté de conscience. Enfin, la nécessité d'aimer Dieu plus que l'humanité mène aux guerres de religion.

Toutefois, la religion était une étape nécessaire. L'homme devait commencer par créer des dieux. Puis il devait rationaliser ses croyances, notamment pour comprendre l'infinie distance entre sa réalité d'homme et la grandeur des valeurs divines. Sans ces deux étapes, l'homme n'aurait jamais pu découvrir son essence. Mais il faut un dernier stade, où l'homme se réapproprie ses valeurs. Dans ce troisième et ultime moment – que Feuerbach nomme "humanisme athée" – les humains comprennent que Dieu n'est qu'une personnification de l'humanité. Et ils conçoivent que leur tâche est de réaliser dans leur vie les idéaux communs à toute l'espèce humaine.

C'est l'Humanité qui est le véritable Dieu. Le rejet de Dieu, chez Feuerbach, n'est donc pas l'affirmation de la toute-puissance de l'individu et l'abandon de la morale. Dieu n'existe pas mais tout n'est pas permis. C'est même le contraire : l'athéisme dépasse la religion, en révélant que la nature de l'homme est amour. En abandonnant l'illusion qu'est Dieu, dit Feuerbach, les humains se réapproprient leurs valeurs. L'amour, la sagesse et la justice, loin d'être inaccessibles à l'humanité, en constituent l'essence. ■

◗ Ludwig Feuerbach, L'essence du christianisme, Gallimard (Tel n°216), 1992.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Karl Marx

AUJOURD'HUI

◗ La philosophie de Feuerbach étend ses effets bien au-delà de ses premiers admirateurs, Marx en tête. Car si on ne lit plus guère Feuerbach aujourd'hui, peut-être est-ce parce que ses idées nous sont devenues naturelles. D'une certaine manière, aujourd'hui tout le monde est d'accord avec Feuerbach. Les athées continuent à voir en Dieu un produit des hommes. Et les croyants sont devenus très attentifs à se méfier des fictions idolâtres du désir humain.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ En quoi Dieu aliène-t-il l'humain ?
◗ Désirez-vous être immortel ? Pourquoi ?
◗ Faut-il être athée pour vivre pleinement et pour être vraiment moral ?
◗ Quelle est la différence entre athéisme et laïcité ?
◗ Quelle est la différence entre l'Humanité de Feuerbach et Dieu ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Karl MARX (1818-1883)

La révolution du travail

◗ Le XIX[e] siècle est non seulement le siècle de l'industrie, c'est aussi celui de l'avènement des communications modernes : le premier chemin de fer est inauguré en 1825, Morse invente le télégraphe dès 1837 et Bell le téléphone en 1876.

◗ C'est encore le siècle de la colonisation, au nom de la civilisation. Et si la France interdit officiellement l'esclavage en 1848, ce dernier persiste longtemps après. Marx y voit une forme parmi d'autres de l'exploitation des travailleurs par les classes possédantes.

Né le 5 mai 1818 à Trèves, Karl Marx est le second de huit enfants. Il étudie le droit, la philosophie et l'histoire à Bonn, Berlin et Iéna. Influencé par Hegel et Feuerbach, il devient journaliste à la *Rheinische Zeitung* de Cologne, en 1842. L'année suivante, il épouse Jenny von Westphalen, une aristocrate. Critique vis-à-vis du gouvernement prussien, il s'exile en France, où il rencontre Proudhon, Bakounine, Engels. Expulsé de France, il se réfugie à Bruxelles. En novembre 1847, il rédige avec Engels le *Manifeste communiste*. Expulsé de Bruxelles, il retourne à Cologne pour diriger la *Neue Rheinische Zeitung*, à laquelle il donne une orientation nettement révolutionnaire. A nouveau expulsé, il s'établit à Londres. Il y écrira son grand ouvrage, le *Capital*. Il collabore aussi à la fondation de l'Association Internationale des Travailleurs, où il s'opposera au révolutionnaire Bakounine. Il meurt le 14 mars 1883.

De Hegel, Marx retient l'importance de l'histoire et la dialectique. De Feuerbach, il reprend la critique de la religion. Mais il innove en plaçant l'économie au centre de sa réflexion. La philosophie marche la tête en bas, constate-t-il. Et dans ses *Thèses sur Feuerbach*, il écrit : *"Jusqu'ici, les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, il s'agit désormais de le transformer."* Hegel croyait que les idées faisaient marcher le monde mais en réalité, ce sont les manières concrètes de vivre qui conditionnent les façons de penser. La nature est première par rapport à la pensée. En agissant sur elle – en la travaillant – les hommes se transforment aussi. Par conséquent, les conditions de production sont la clé de voûte de l'histoire et la philosophie doit se faire économie et sociologie.

On connaît la critique faite par Marx au capitalisme. Un patron fait travailler des ouvriers, les paie le moins possible, vend leur production le plus cher possible, et empoche la différence (la plus-value). Les ouvriers sont exploités, puisqu'ils sont moins payés que la véritable valeur de leurs produits. On se trouve donc face à deux classes sociales : les travailleurs et les propriétaires, qui s'accaparent une partie de la production des premiers. L'histoire n'est autre que la lutte de ces deux classes, l'une cherchant sa liberté, l'autre voulant garder ses intérêts.

L'exploitation ne s'exprime pas toujours au grand jour, par la force. Souvent, elle se camoufle sous des idéologies, c'est-à-dire des systèmes de croyance, dont la religion est le plus bel exemple. Les prêtres, déclare Marx, sont les alliés des possédants : ils font croire au peuple que les pauvres sur cette terre seront récompensés dans un paradis, après cette vie-ci. Ainsi, les travailleurs acceptent plus facilement leur sort, puisqu'il est passager. C'est le sens de la célèbre phrase : *"La religion est l'opium du peuple"*. Comme l'opium, elle endort et permet de supporter ses souffrances. Sans elle, la vie serait insupportable. Mais avec elle, impossible de se révolter. Les Droits de l'homme et du citoyen sont une autre idéologie, parce qu'ils autorisent la propriété. Mais si un pauvre n'a pas le droit de toucher à la propriété d'un riche, argumente Marx, et qu'il n'a pas les moyens d'acheter ses outils de travail, comment peut-il être réellement libre ?

Marx ne se contente pas de dénoncer le capitalisme. Il croit aussi en voir l'issue. Car le capitalisme est contradictoire. En effet, la concurrence provoque une guerre des prix qui pousse chaque entreprise à exiger plus de ses salariés et à les payer moins. Ce qui augmente le mécontentement des travailleurs, entraîne la faillite des sociétés les moins performantes et force les anciens patrons à devenir de travailleurs. Lorsque ce processus sera arrivé à son terme, les ouvriers se soulèveront et instaureront une société sans classe, où tous travailleront pour subvenir aux besoins de chacun : le communisme. ■

◗ Karl Marx, "Manifeste du parti communiste", Librio, 2004. Un texte écrit avec Friedrich Engels, précédé d'une introduction Lire le Manifeste.
◗ Françoise Giroux, "Jenny Marx ou la femme du diable", Robert Laffont (Elle était une fois), 1993. Marx vu à travers son épouse.
◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : William James.

AUJOURD'HUI

◗ Marx est peut-être le philosophe le plus connu au monde, depuis la révolution soviétique. Après la chute du mur de Berlin, en 1989, certains ont pensé que Marx n'avait plus rien à nous apprendre. Pourtant, il est redécouvert aujourd'hui par les alter-mondialistes et tous ceux qui s'inquiètent des ravages du néo-libéralisme. Se pourrait-il que la révolution marxiste n'ait pas encore commencé ?

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Qu'est-ce qui fait bouger le monde : l'économie, la politique, les idées… ?
◗ S'il y a la classe ouvrière d'un côté et la classe possédante de l'autre, de quel côté se situe la classe moyenne ?
◗ Les top models sont-elles des travailleuses exploitées par les médias ? Pourquoi ?
◗ Quel serait l'opium du peuple aujourd'hui ?
◗ Peut-on dire que le capitalisme, c'est la guerre ? Pourquoi ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

William JAMES (1842-1910)

◗ En 1844, Charles Goodyear invente un procédé pour traiter le caoutchouc. En 1859, le premier puits de pétrole est construit en Pennsylvanie. L'année suivante, Abraham Lincoln est élu président des Etats-Unis. La guerre de Sécession éclate en 1861. Elle se terminera en 1865, avec pour conséquence l'abolition de l'esclavage. Vingt ans plus tard, la statue de la Liberté arrive à New York. En 1908, Ford invente son Model T, la première voiture grand public.

Agir et croire

Frère du romancier Henry James, William James naît le 11 janvier 1842 à New York. Après avoir étudié la peinture, la chimie et la médecine, il met sur pied le premier laboratoire de psychologie expérimentale des Etats-Unis et publie un monumental traité de psychologie qui sera traduit en allemand, français, italien et russe. Ce n'est qu'en 1897 qu'il écrit son premier livre de philosophie, "La volonté de croire". D'autres ouvrages feront date, notamment "Variétés de l'expérience religieuse", écrit en 1902 et "Pragmatisme", en 1909. Mais en fait, l'intérêt de James pour la philosophie est beaucoup plus ancien. On pourrait même dater très précisément sa vocation philosophique. Le 30 avril 1870, il note : "*Mon premier acte de libre arbitre sera de croire au libre arbitre.*" Incertain quant à son avenir, à la recherche de son destin, James est dépressif depuis deux ans. En lisant les "Essais" du philosophe français Charles Renouvier, il comprend soudain que sa vie n'est pas à découvrir mais à choisir volontairement.

Cet épisode de la vie de James est essentiel pour comprendre sa philosophie. La question qui le hante est celle de la liberté : sommes-nous libres ou complètement déterminés, comme le laisse penser la physiologie ? Indécidable sur un plan théorique, cette question se pose tout autrement dès qu'on l'envisage d'un point de vue pratique. En effet, nous n'agissons pas de la même manière si nous croyons être libres ou si nous pensons être le jouet de notre nature ou du destin. Dans le premier cas, nous nous autorisons à agir; dans le second cas, nous nous résignons à nous laisser faire. Ainsi, choisir le libre arbitre, c'est se permettre de sortir de la dépression. Telle est l'essence du pragmatisme : envisager les conséquences pratiques des questions théoriques.

Le pragmatisme – du mot grec *pragma*, signifiant action – est une méthode philosophique introduite par Charles Saunders Peirce dans un article de 1878, "*Comment rendre nos idées claires*". Ce n'est pas une doctrine mais un moyen de résoudre nos problèmes conceptuels. Classiquement, un concept est considéré comme une notion claire et intangible – songeons aux Idées platoniciennes. Dans cette conception, les idées existent en soi et s'appliquent au monde réel lorsque nous les utilisons. Peirce suggère au contraire de tenir compte des conséquences pratiques pour définir une idée. Pour comprendre ce qu'est une boussole, par exemple, il faut savoir à quoi elle sert : son essence et sa vérité dépendent de son utilité.

William James tire les conséquences de cette conception. Pour lui, est vrai ce qui est utile. La vérité est cheminement, elle n'existe pas en soi mais par rapport aux humains. Encore faut-il bien entendre cette phrase. Les détracteurs du pragmatisme y ont vu la philosophie du banquier américain : si ça rapporte, c'est bon. Et Peirce lui-même a tenu à se démarquer de James.

Pourtant, le propos de James n'est pas de cautionner le libéralisme sauvage, envers lequel le philosophe est par ailleurs très critique. L'auteur de "La volonté de croire" cherche une pensée adaptée à un monde en train de se faire, où l'homme est conçu comme processus, où la croyance en la réalité ne va plus de soi, et où on ne parvient plus à agir, faute de confiance. Comment, aujourd'hui, avoir encore confiance en soi, en autrui et dans le monde pour pouvoir vivre ? A cette question, le pragmatisme apporte, non des raisons de vivre, mais une méthode permettant à chacun de trouver les siennes. ■

AUJOURD'HUI

◗ William James a exercé une énorme influence sur la philosophie américaine : sur le behaviorisme, la philosophie du langage ou la philosophie de la culture. En Europe, par contre, sa pensée fut parfois tronquée, voire ridiculisée. Pourtant, elle fait songer par certains aspects à la volonté de puissance de Nietzsche et à l'élan vital de Bergson. Heureusement, il semble que les textes de James sortent à présent du purgatoire : on les publie à nouveau, on les étudie et on y trouve de quoi penser notre monde d'aujourd'hui, instable, risqué et vivant.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Quelle pourrait être la différence entre pragmatique et concret ?
◗ Le pragmatisme est-il une philosophie de la facilité ?
◗ Forcez-vous à rire pendant quelques minutes puis observez vos sensations. Vous sentez-vous content ? Si oui, James a raison : l'attitude de notre corps détermine nos sentiments.
◗ Seriez-vous d'accord avec cette affirmation : puisque le monde change, la vérité aussi ? Pourquoi ?
◗ Quelle vie voulez-vous vivre ? Que faites-vous pour y arriver ?

◗ William James, "Le Pragmatisme", Flammarion (Champs), 2007. James a une qualité trop rare dans le monde des philosophes : il écrit clairement.
◗ David Lapoujade, "William James. Empirisme et pragmatisme", Les empêcheurs de penser en rond, 2007. Un remarquable ouvrage chez un très bon éditeur.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Nietzsche.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Friedrich NIETZSCHE(1844-1900)

◗ La première représentation du "Vaisseau fantôme" a lieu à Dresde en 1843. Avec cet opéra, Richard Wagner révolutionne la musique. L'Allemagne devient la première puissance d'Europe : en 1870, une guerre l'oppose à la France, dont cette dernière sortira battue. L'Empire allemand est proclamé l'année suivante.

Vivre comme un enfant

Friedrich Nietzsche naît en 1844. Il songe à devenir pasteur, comme son père, mais il perd la foi. Il en gardera une grande connaissance de la Bible et une préoccupation constante pour la religion. Etudiant doué, il devient professeur de philologie grecque à l'âge de 24 ans. Il découvre Schopenhauer et se lie d'amitié avec le musicien Richard Wagner, avant de se brouiller avec lui. (Nietzsche pouvait être perfide : un jour, croisant le compositeur dans la rue, il s'élance vers lui, le dépasse et entoure de ses bras un âne, en s'écriant : *"Mon cher Wagner !"*). Malade – il souffre de troubles oculaires et de migraines –, Nietzsche est contraint de quitter son enseignement dès 1879. Il voyage en Suisse, en Italie et en France, et il écrit. A partir de 1889, il a des accès de démence. Il meurt en 1900.

Toute sa vie, Nietzsche s'est attaché à combattre deux adversaires : l'idéalisme platonicien d'une part, le christianisme moralisant d'autre part. Il leur reproche à tous deux d'éteindre la vie.

La pensée grecque présocratique mêlait subtilement l'excès (symbolisé par Dionysos) et la mesure (représentée par Apollon). Cet équilibre était surtout sensible dans les tragédies, auxquelles Nietzsche consacra son premier ouvrage. Hélas ! tout change avec Socrate. Celui-ci, à en croire son disciple Platon, décrète que notre monde n'est qu'une pâle copie du monde des Idées, lequel est immuable, ordonné et éternel. L'homme a pour rôle de contempler les vérités du monde des Idées, ce qui se fait en réfrénant les passions.

Le christianisme, quant à lui, est coupable de l'invention du péché, qui opprime la vie. Religion du troupeau des faibles, il a réussi à faire croire aux forts que ce qu'ils font est mal. Le plaisir est mauvais. Les instincts sont mauvais. Par conséquent, la vie doit être contrainte et le plaisir interdit. La mission de l'homme est de souffrir ici-bas pour gagner son paradis.

Nietzsche veut lutter contre ces morales mortifères. Il prend le parti de la vie. A la suite de Schopenhauer, il pense que la *"volonté de puissance"* (le vouloir-vivre) est la clé du monde. Mais à la différence de son inspirateur, il rejette l'ascèse. Il ne faut pas refuser la volonté de puissance, mais l'accepter au contraire. Consentir du fond du cœur à tout ce qui arrive. Et même, ne plus juger en termes de bien et de mal. Il faut dire oui à la vie, à chaque instant. Plus encore, il faut vouloir tous les événements de notre vie non pas une fois, mais comme s'ils devaient revenir à l'infini (c'est ce que Nietzsche nomme *"l'éternel retour"*).

On le voit, l'enjeu de la pensée de Nietzsche n'est pas moral. Il s'agit de se situer *"par-delà bien et mal"*, non pas pour faire n'importe quoi et traiter les autres n'importe comment, mais pour être dans le courant de la vie. Pour être authentiquement et positivement soi. Cela exige un dur apprentissage, une remise en question des valeurs – que valent nos valeurs ?, demande Nietzsche – et surtout, la capacité de vivre seulement dans ce monde-ci, sans chercher refuge, ni espérer dans un autre monde, en prenant acte de la *"mort de Dieu"*. Pour cela, Nietzsche suggère de *"philosopher à coups de marteau"*, comme un sculpteur qui construit son œuvre d'art en détruisant un bloc de matière brute.

Tâche presque impossible, surhumaine. Nietzsche l'annonce dans "Ainsi parlait Zarathoustra". Ce livre, écrit *pour tous et pour personne*, s'ouvre par le récit de trois métamorphoses. L'esprit, proclame Zarathoustra, est comme un chameau : il dit oui à toutes les charges qu'on lui met sur le dos. Il a les reins solides et s'agenouille pour abaisser son orgueil. Le chameau est l'animal du faible, dressé par le platonisme et le christianisme. Mais voilà qu'il se transforme en lion, animal noble et fort, qui rugit et dit "je veux". Cependant, tout ce que fait le lion est négatif : il refuse la charge du chameau, mais ne crée rien. Pour cela, il faut une troisième métamorphose : l'enfant. Celui-ci est créateur et libre. L'enfant est capable de dire oui sans regret, ni remord; il peut vouloir *son* monde. ■

◗ Friedrich Nietzsche, "Ainsi parlait Zarathoustra", Le livre de poche, 1972. Le chef d'œuvre de l'auteur, mais peut-être pas le livre le plus simple pour commencer.
◗ Luc Ferry, "Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations", Plon, 2006. Un très beau chapitre sur Nietzsche.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Husserl.

AUJOURD'HUI

◗ Nietzsche a été beaucoup critiqué. On lui a reproché un antisémitisme qu'il n'a jamais professé, même si les nazis ont utilisé ses écrits. Son style d'écriture et ses critiques de la morale ont joué contre lui, et il a fallu du temps pour qu'il soit reconnu comme un grand philosophe, un des maîtres du soupçon (avec Marx et Freud), inspirateur de tout le XX^{e} siècle. On commence aussi à découvrir des points de rencontre avec un christianisme renouvelé : critique d'une morale du péché, recherche d'un Dieu qui fait vivre, recherche d'une foi authentique et sincère. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas fait l'éloge des enfants ?

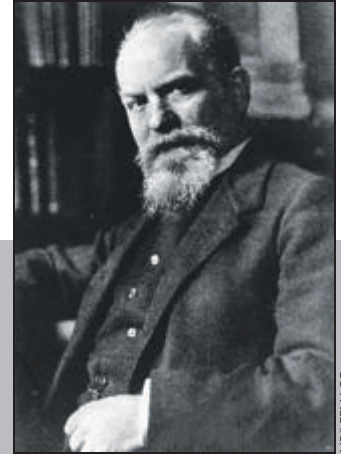
LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Qu'est-ce qui vous fait croire ce que vous croyez ? (Nietzsche nomme "généalogique" cette réflexion qui nous fait remonter de valeurs en valeurs.)
◗ Comme le dessinateur Sempé, pourriez-vous imaginer le surhomme nietzschéen en petit bourgeois dans un intérieur feutré ? Pourquoi ?
◗ Quelles sont les choses, les êtres ou les idées que vous seriez prêt à vouloir pour l'éternité ?
◗ Etre surhumain, est-ce être inhumain ? Pourquoi ?
◗ Jésus-Christ déclare que les pauvres sont heureux. N'est-ce pas un renversement des valeurs, comme celui que Nietzsche appelle de ses vœux ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**



MP/LEEMAGE

Edmund HUSSERL (1859-1938)

◗ En 1865, Jules Verne publie "De la Terre à la lune" et Lewis Carroll son "Alice au pays des merveilles". L'imagination se nourrit de la science et de la logique. L'Allemagne se réunifie en 1871 et débute un empire colonial. Les Juifs d'Europe sont victimes d'antisémitisme : pogroms en Russie (1881), affaire Dreyfus en France (1894) et Nuit de cristal en Allemagne (1938).

Observer ce qui se montre

Né en 1859, Husserl étudie les mathématiques avant de passer à la philosophie. Il enseigne d'abord à Halle puis à Göttingen et enfin à Fribourg-en-Brisgau, où Martin Heidegger devient son assistant. Affinant sans cesse ses idées, il publie beaucoup : "Recherches logiques" (à partir de 1900-1901), "La philosophie comme science rigoureuse" (1911), "Méditations cartésiennes" (1931), "La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale" (1936)… Il écrit encore plus, inventant même une sténographie pour pouvoir rédiger plus vite. Au total, 40.000 pages de notes, conservées dans un fonds d'archives à la KUL et à l'UCL. Les manuscrits furent remis par la veuve d'Husserl au Père Van Breda, qui les ramena d'Allemagne à bicyclette. En effet, Husserl étant né juif – il s'était converti au luthéranisme à l'âge de 27 ans –, il avait été interdit d'enseignement en 1936 et son travail risquait d'être détruit par les nazis.

Comme beaucoup de mathématiciens de son époque, Husserl commence par défendre l'idée que les nombres n'existent que dans l'esprit humain. Sous l'influence de Franz Brentano, il comprend pourtant que cette conception psychologique ôte toute objectivité aux mathématiques et à la logique. C'est alors qu'il développe ce qui deviendra la phénoménologie. Inversant complètement sa perspective, il soutient que les mathématiques et la logique n'existent ni dans la pensée (psychologisme) ni dans le monde sensible (empirisme) mais qu'elles sont un objet de conscience.

La conscience, en effet, n'est pas un réceptacle passif qui se remplirait d'idées comme un seau se remplit d'eau. Elle est au contraire toujours "conscience de" quelque chose. C'est-à-dire qu'elle a un rôle actif, elle est reliée à ce qu'elle pense, voit ou veut. Elle est toujours une intention, elle vise sans cesse les pensées et les choses, comme un archer pointe sa flèche sur une cible. Ainsi, les mathématiques et la logique trouvent une objectivité : elles existent comme ce qui "se montre" à la conscience. D'où le nom de phénoménologie, qui vient de deux mots grecs signifiant "*science de ce qui apparaît*". D'où aussi une nouvelle méthode, distincte de l'empirisme (pour qui le sens est dans la matière), du rationalisme (le sens existe dans un monde des idées ou en Dieu) et du criticisme kantien (le sujet crée le sens). La phénoménologie met le sens dans le lien entre la conscience et les choses.

Cette approche permet à Husserl de renouer avec le vieux projet de Descartes : fonder une science sûre, à l'abri du relativisme et du naturalisme. La méthode de cette science phénoménologique consiste à prendre pour fondement ce qui se présente à la conscience : le vécu. Contre le relativisme, la phénoménologie soutient que le vécu qui se présente à la conscience – ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on pense – a une vérité, celle d'être chose vue, entendue ou pensée. Ainsi, même si je rêve que je suis un papillon, il y a une vérité qui est que je rêve ! Contre le scientisme, la phénoménologie souligne que les mathématiques sont déjà une abstraction de la réalité. Bien entendu, je peux mettre le monde en équations et dire par exemple que la terre tourne autour du soleil. Mais mon expérience première – mon vécu – me fait voir que le soleil est une boule jaune qui tourne autour de la terre. C'est ce vécu qui est le point de départ de notre connaissance. C'est de là qu'il faut partir pour fonder les sciences. ■

AUJOURD'HUI

◗ Plus qu'une philosophie constituée, la phénoménologie est une méthode pour refonder le savoir à partir du seul point de départ incontestable : notre vécu. C'est pourquoi elle a pu inspirer des philosophies aussi différentes que la métaphysique de Heidegger, l'existentialisme de Sartre, l'anthropologie de Merleau-Ponty, l'éthique de Levinas ou encore l'herméneutique de Ricœur. C'est aussi la raison pour laquelle elle a pu être adoptée par des disciplines aussi diverses que la psychiatrie, l'histoire des religions et même l'éthologie.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Qu'est-ce qu'un nombre ?

◗ Comment partir du vécu pour enseigner la science ?

◗ Comment la science, description extérieure des choses, pourrait-elle décrire le vécu intérieur aux sujets ?

◗ La conscience peut-elle être vide ? Mais alors, n'est-elle pas encore conscience de rien, et ce rien ne serait-il pas déjà quelque chose ?

◗ Vous voyagez en train. Est-ce le train qui bouge, le décor qui change… ?

◗ Edmund Husserl, "La philosophie comme science rigoureuse", PUF (Epiméthée), 2003. Un texte de Husserl accessible.

◗ Jean-François Lyotard, "La phénoménologie", PUF (Que sais-je ? n°625), 2004. Une réédition d'une introduction classique à la phénoménologie.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Russel.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Bertrand RUSSELL (1872-1970)

Un type logique

◗ H.G. Wells invente la science-fiction avec "La machine à explorer le temps", en 1895. La même année, Oscar Wilde est condamné pour homosexualité. En 1907, Baden-Powell crée le premier camp scout. En 1908, les suffragettes, féministes anglaises, réclament le droit de vote. Elles l'obtiendront vingt ans plus tard. C'est aussi une victoire pour Bertrand Russell, qui s'était battu à leur côté.

Né en 1872 à Chepstow, Bertrand Russell perd très tôt ses parents. Il est élevé par son grand-père, lord John Russell, qui fut Premier ministre de Grande-Bretagne. Etudiant doué, il s'intéresse à beaucoup de domaines : sciences exactes, sociologie, politique. Il juge la physique trop facile pour être digne d'intérêt et choisit les mathématiques, qu'il étudie à Cambridge. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire sur tout : la démocratie sociale en Allemagne, l'histoire, la religion, la paix… C'est aussi un homme de conviction, militant pacifiste qui est emprisonné pendant la Première Guerre mondiale, aristocrate de gauche et féministe. Il fonde d'ailleurs, avec Sartre, le Tribunal des peuples.

En philosophie, Russell est aussi un touche-à-tout, au point que de mauvaises langues ont prétendu qu'il élaborait un système différent par an. D'abord partisan des théories de Hegel, dominantes dans l'Angleterre du XIX[e] siècle, Russell se convertit à l'atomisme logique. Elaboré par G.E. Moore, l'atomisme logique soutient que le monde est un ensemble de faits isolés – d'où le nom d'atome – et de relations indépendantes les unes des autres.

Cette position philosophique réaliste amène Russell à critiquer le langage naturel, porteur d'erreurs et de paradoxes. Ainsi, la langue française nous fait croire à l'existence de l'Etre en tant que tel, alors qu'en réalité il n'existe que des choses qui sont. Philosopher, pour Russell, c'est éliminer ces paradoxes et ces fausses entités grâce à l'analyse du langage. Plus exactement, Russell cherche à développer un langage logique pur, qui devrait permettre de dire clairement et sans erreurs la totalité des choses sensées. Ce travail prendra la forme d'une réflexion sur les fondements logiques des mathématiques : les "*Principia mathematica*" (trois tomes écrits avec Alfred Withehead et publiés de 1910 à 1913).

Russell appuie sa recherche sur celle de l'ouvrage du mathématicien Gottlob Frege "Les Lois fondamentales de l'arithmétique". En 1902, Russell remarque un paradoxe dans le système du maître allemand et en fait part à celui-ci dans une lettre. Il paraît que Frege ne s'en est jamais remis.

Frege utilisait les notions d'ensemble et de membre d'ensemble. Imaginons l'ensemble des cuillers à café. Une cuiller à café est membre de l'ensemble des cuillers à café; l'ensemble des cuillers à café n'est pas membre de lui-même. Pour faire plus compliqué, on peut même envisager l'ensemble des idées, qui est une idée et est donc membre de lui-même. Jusqu'ici tout va bien, à part peut-être une légère migraine pour les moins logiciens d'entre nous. Mais Russell imagine l'ensemble "des ensembles qui ne sont pas membres d'eux-mêmes" (abrégé : NM, pour Non-Membre). Cet ensemble comprend l'ensemble des cuillers à café, l'ensemble des cuillers à sucre, l'ensemble des tasses de café et tous les ensembles qui ne sont pas membres d'eux-mêmes. Suit la question : cet ensemble est-il membre de lui-même ? C'est ici qu'apparaît le paradoxe. En effet, si NM est membre de lui-même alors, selon sa définition, il ne peut pas être membre de lui-même. Par contre, si NM n'est pas membre de lui-même, alors il correspond à sa définition et devrait donc être membre de lui-même ! Une formulation plus amusante de ce paradoxe se trouve dans l'histoire du barbier d'un village qui rase tous les habitants du village qui ne se rasent pas eux-mêmes. Mais qui rase le barbier ? Impossible paradoxe. Pour en sortir, on peut introduire des clauses supplémentaires : comme dire que le barbier est une femme, qu'il est imberbe ou encore qu'il habite un village voisin.

Russell, pour sa part, invente la théorie des types. Cette théorie distingue un type (0) groupant tous les individus, un type (1) groupant tous les ensembles d'individus, un type (2) groupant tous les ensembles d'ensembles d'individus, etc. Par définition, ajoute Russell, un ensemble ne peut contenir que des membres des types inférieurs : ainsi, il est interdit de poser qu'un ensemble se contienne lui-même, ou que le barbier se rase lui-même. L'idée de construire un langage logique non-contradictoire était sauvée. ■

AUJOURD'HUI

◗ Russell pensait avoir jeté les bases d'un langage logique non-contradictoire. Il inspira effectivement le Cercle de Vienne, Wittgenstein et à travers eux toute la recherche sur les langages informatiques. Le logicien autrichien Kurt Gödel montra par la suite que le projet d'une logique non-contradictoire et finie était un rêve impossible. La philosophie ne sera jamais totalement réductible à la logique. Les travaux de Russell n'en sont pas devenus inutiles pour autant. Ainsi, ils ont inspiré Gregory Bateson et tout le mouvement de la systémique, qui ont renouvelé l'étude de la communication et la psychothérapie.

LE DÉBAT EST OUVERT

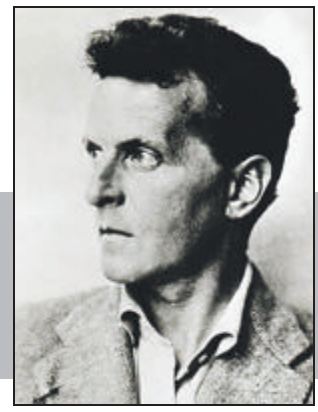
◗ Qu'est-ce qu'un philosophe : un logicien, un sage, un moraliste, un ignorant, un touche-à-tout… ?
◗ Trouvez-vous la physique plus facile que les mathématiques ? Pourquoi ?
◗ D'après vous, à quoi sert la logique ?
◗ Qu'est-ce qui fait qu'un programme informatique n'est jamais fiable à 100 pc ?
◗ Epiménide le Crétois dit "Tous les Crétois sont des menteurs". Pourquoi cet énoncé n'est-il pas un vrai paradoxe ?

◗ Bertrand Russell, "Histoire de mes idées philosophiques", Gallimard (Tel n°141), 2001. Peut-être l'ouvrage le plus lisible de Russell.
◗ Luc de Brabandere, "Pensée magique, pensée logique. Petite philosophie de la créativité", Editions Le Pommier, 2008.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Wittgenstein.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.


©RUE DES ARCHIVES/PVDE

Ludwig WITTGENSTEIN (1889-1951)

Le kinésithérapeute ordinaire

◗ Depuis la fin du XIX^e siècle, les ambitions coloniales des empires européens provoquaient de vives tensions. En 1911, l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne évitent de peu la guerre. Hélas, le répit est de courte durée. Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, est assassiné à Sarajevo par un nationaliste serbe. Cet événement tragique est considéré comme le premier jour de la Première Guerre mondiale, qui durera quatre ans et provoquera huit millions de morts.

Ludwig Wittgenstein est une sorte de martien de la philosophie. Né en 1889 à Vienne, dans une riche famille d'industriels, Wittgenstein entame des études d'ingénieur en aéronautique, qu'il abandonne en 1911. Sur les conseils de Frege, il s'inscrit aux cours de logique et de mathématiques de Russell. En 1913, il disparaît en Norvège puis s'engage dans l'armée autrichienne. Il redonne signe de vie en 1919, annonçant que, prisonnier des Italiens, il vient de terminer un manuscrit mettant un terme à tous les problèmes logiques discutés à Cambridge : le "*Tractatus logico-philosophicus*". L'ouvrage d'une centaine de pages fait l'effet d'une bombe, bien qu'il soit d'une technicité telle que Wittgenstein s'estime incompris de tous ses lecteurs. Il ne publiera plus rien de son vivant, mais il continuera à noter ses idées philosophiques sur des carnets, rédigeant au total 30 000 pages. Il donne aussi des cours à Cambridge, qu'il quitte épisodiquement pour occuper les fonctions d'instituteur de campagne, jardinier dans un monastère et architecte. Cet homme excentrique refusera aussi l'héritage de l'immense fortune familiale et ira vivre reclus dans une cabane qu'il construit, de ses mains, en Norvège. Il meurt d'un cancer en 1951.

Le "*Tractatus logico-philosophicus*" est une réflexion sur ce qu'on peut dire du monde, dans la ligne de l'atomisme logique de Russell. Le monde est un ensemble de faits élémentaires – atomiques – vrais ou faux comme "la porte est fermée" ou "la rose est rouge". Ces faits peuvent se combiner entre eux grâce à ce qu'on appelle des connecteurs logiques (et, ou, non, implique) pour former des énoncés plus complexes, tel "Ludwig ferme la porte et la rose est rouge". Le langage logique, parfaitement clair, donne une image de la réalité. Quant à ce qui échappe à cette description des faits du monde – l'éthique, la métaphysique, l'esthétique – on ne peut rien en dire. D'où l'aphorisme célébrissime qui clôt le "*Tractatus*" : "*Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence.*"

De manière surprenante, Wittgenstein modifiera profondément ses conceptions (au point qu'on parle d'un second Wittgenstein), abandonnant même l'idée que la réalité se décrit au mieux par un langage logique. Désormais, il pense que le monde se dit dans le langage ordinaire. "*Comprendre*, dit-il, *c'est décrire l'usage que nous faisons de notre langage dans une situation donnée.*" Car, bien sûr, on ne parle pas n'importe comment. Chaque contexte implique un certain nombre de règles précises, un jeu de langage particulier. Par exemple, on ne s'adresse pas à un professeur ou à son patron de la même manière qu'à un bébé ou un étranger qui demande l'heure. Tous ces contextes révèlent quelque chose de notre société, de qui nous sommes, mais aussi de nos manières d'être au monde et, finalement, de la philosophie. Ainsi, dans "*De la certitude*", Wittgenstein interroge les différents usages de la phrase "je sais" pour découvrir ce qu'est le savoir : on dit "je sais" lorsqu'on croit qu'on a des raisons justes d'affirmer quelque chose, ou que l'on pense être infaillible sur un sujet donné… Déterminer ce qu'est savoir n'est donc pas une question d'épistémologie mais de grammaire !

On le voit, cette méthode d'exploration du langage ordinaire est très éloignée de ce que l'on entend généralement par philosophie. Cette dernière devient une occupation occasionnelle, à laquelle s'adonner lorsqu'il est nécessaire de dissoudre de faux problèmes qui nous obsèdent ou, comme le dit Wittgenstein, des "*crampes mentales*". Dans cette conception, le philosophe n'a pas une position de surplomb sur le monde, d'où il départagerait le bien du mal. Bien plus modestement, il est plutôt une sorte de kinésithérapeute de l'esprit, qui accomplirait surtout un travail sur lui-même. ■

AUJOURD'HUI

◗ La secrétaire de Wittgenstein, Elisabeth Anscombe, a dit un jour qu'à sa connaissance personne n'a compris l'auteur du "*Tractatus*". Cet énoncé paradoxal – si personne n'a compris Wittgenstein, elle non plus ; mais si elle n'a pas compris Wittgenstein, comment peut-elle affirmer que personne ne l'a compris ? – révèle en tout cas la complexité du personnage. Wittgenstein lui-même a passé sa vie à retravailler ses idées, creusant sans cesse de nouvelles pistes. Et bien qu'il ne tenait pas la philosophie classique en grande estime, il fut l'un des plus illustres philosophes du XX^e siècle. Peut-être même le plus grand.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Pourquoi Wittgenstein, qui a défini la philosophie comme la clarification du langage, est-il considéré comme un auteur incompréhensible ?

◗ Quand vous dites "*j'ai ce mot sur le bout de la langue*", cela signifie-t-il que vous pensez sans langage ?

◗ Vous savez que vous avez une tête. Mais comment savez-vous que vous le savez ?

◗ Quand ou devant quoi vaut-il mieux se taire ?

◗ Que répondriez-vous à la question de Wittgenstein : Quelle est la différence entre "Je lève mon bras" et "Mon bras se lève" ?

◗ Ludwig Wittgenstein, "De la certitude", Gallimard (Tel n°121), 1976. Le dernier texte de Wittgenstein, terminé juste avant sa mort.

◗ Jean-Pierre Cometti, "Philosopher avec Wittgenstein", PUF (L'interrogation philosophique), 1996. Une très bonne introduction à Wittgenstein, pour lecteurs avertis.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Heidegger.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

©RUE DES ARCHIVES/PVDE

Martin HEIDEGGER (1889-1976)

◗ En 1889, la Tour Eiffel est inaugurée à Paris, tandis qu'aux Etats-Unis, le hamburger et le juke-box font leur apparition. Charles Dow et Edward Jones inventent le premier indice boursier en 1896. Lentement, les Etats-Unis deviennent la première puissance mondiale. Einstein publie sa théorie de la relativité restreinte en 1905. C'est la première contribution de celui qui bouleversera la physique et qui contribuera à l'invention de la bombe atomique.

Le berger de l'Etre

Martin Heidegger naît à Messkirch en 1889. Etudiant chez les jésuites, il songe à devenir prêtre et entame des études de théologie, avant de se tourner vers les sciences puis la philosophie. Il devient l'assistant de Husserl à Fribourg-en-Brisgau, soutient un doctorat sur Duns Scot, puis devient professeur à Marbourg. En 1927 paraît "Etre et Temps", qui restera son ouvrage le plus célèbre. L'année suivante, Heidegger retourne à Fribourg, où il est nommé recteur par les nazis. Il démissionne quelques mois plus tard, non sans avoir glorifié le national-socialisme. Il reste d'ailleurs membre du parti jusqu'en 1945. Il est alors interdit d'enseignement, jusqu'en 1951. Il meurt en 1976, retiré dans son village natal.

Si Heidegger reprend à son compte la phénoménologie, les questions qu'il traite sont étrangères à la pensée de Husserl. Il ne s'intéresse pas au fondement des sciences mais à la métaphysique, ou plutôt à son dépassement. Les philosophes grecs ont distingué les étants – les choses *qui sont*, comme une table, un livre ou un cheval – de l'Etre, qui soustend ces choses. Avec Aristote, cette réflexion a pris la forme d'une science, la métaphysique, qui étudie ce qu'il y a *"au-delà de la nature"*. Seulement voilà : Aristote a confondu l'étude de l'Etre avec celle de l'Etant suprême, le premier moteur immobile. La philosophie occidentale s'est engouffrée dans cette voie, que Heidegger nomme onto-théologique. Ainsi, Thomas d'Aquin prétend que Dieu est l'Etre, créateur des étants. C'est là une erreur grave, analyse Heidegger, car Dieu n'est jamais qu'un étant, fut-ce le plus grand. La métaphysique perd donc le sens de l'Etre sous l'étude des étants.

Par conséquent, il s'agit de renouveler l'ontologie – la science de l'Etre – par une autre voie que celle de la métaphysique classique. Ce que Heidegger entreprend de faire à partir d'"Etre et Temps ". Contrairement à ce que pensent les philosophes classiques, soutient Heidegger, l'Etre n'est pas statique, toujours identique à lui-même. Au contraire, il se dévoile et se cache selon les époques. Il importe donc de rester attentif aux manifestations de l'Etre, et plus exactement à ce que l'Etre dit. Car l'Etre est logos, langage que l'homme doit entendre. C'est d'ailleurs la mission des humains, être des bergers de l'Etre, permettre à l'Etre de se dire. En effet, l'homme est le seul animal doué de logos, c'est-à-dire de raison et de langage. Il est le lieu où l'Etre se révèle, le "là" de l'Etre (*Dasein*, en allemand). La plupart du temps, l'homme vit comme un "on" anonyme, sans se rendre compte de ce que signifie exister. Mais il peut aussi accepter de vivre de manière authentique : réaliser qu'il est mortel et qu'un jour, son monde prendra fin. Pensée inacceptable à laquelle pourtant nous devons nous confronter si nous voulons que notre vie prenne sens. Pensée angoissante, et pas seulement sur le plan psychologique. Elle signifie en effet que nous ne pourrons jamais dire totalement l'Etre, puisque nous ne sommes pas éternels. La vérité de l'Etre ne sera jamais close. Et en même temps, nous ne pouvons pas nous empêcher de toujours recommencer à penser l'Etre, si nous voulons vivre pleinement.

Sur ce chemin d'une pensée authentique, Heidegger propose de remonter au-delà de Platon et Aristote pour méditer les philosophes présocratiques, non encore contaminés par la métaphysique classique. La poésie est un autre chemin, qui recoupe d'ailleurs le premier. La véritable poésie, en effet, est un langage pur. L'Etre s'y dit de manière plus libre, car non engoncée dans les catégories de la métaphysique. A un moment où la philosophie s'est enlisée dans les illusions de la logique, de la technique et du progrès, Heidegger invite à retrouver une pensée créatrice, une parole à l'état brut. ■

AUJOURD'HUI

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Considéré par beaucoup comme le philosophe le plus important du XX^e siècle, Heidegger a exercé une influence décisive sur des auteurs aussi différents qu'Arendt, Sartre, Merleau-Ponty, Levinas, Ricœur, Derrida, Vattimo et bien d'autres. Il a aussi suscité d'importantes réactions. La philosophie analytique l'a jugé verbeux et inutile. Les philologues classiques ont trouvé ses lectures du grec peu fondées. Enfin, ses analyses de la techno-science comme conduisant aux camps de concentration ont paru assez déplacées de la part d'un penseur qui a soutenu le nazisme. Malgré cela, sa philosophie reste incontournable, fut-ce pour s'en distancier.

◗ Dans la vie, quelle place accorder à la mort ?

◗ Quel point commun y a-t-il entre les poètes et les philosophes ?

◗ Peut-on philosopher sans s'occuper de politique ? Pourquoi ?

◗ Avec autant de grands philosophes aux XVIII^e et XIX^e siècles, comment l'Allemagne a-t-elle pu concevoir la barbarie d'Auschwitz ?

◗ Peut-on aimer la philosophie de quelqu'un qu'on n'aime pas ?

◗ Martin Heidegger, "Qu'est-ce que la métaphysique ?", Nathan (Intégrales de philo n°7), 2006. Un grand texte, en quelques pages.

◗ Gianni Vattimo, "Introduction à Heidegger", Cerf (La nuit surveillée), 1985. Une bonne introduction à Heidegger, qui est aussi une interprétation forte.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Popper.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Karl POPPER (1902-1994)

◗ En 1941, les Japonais lancent une attaque surprise sur Pearl Harbor, provoquant l'entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés des Alliés. Le Japon capitule le 2 décembre 1945, après avoir subi les bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki. Les capacités de production et d'innovation technologiques des Etats-Unis furent décisives pour remporter le conflit.

L'homme qui voulait avoir tout faux

Né à Vienne le 28 juillet 1902, Karl Raimund Popper est un touche-à-tout. Il songe d'abord à embrasser la carrière de musicien, avant de la juger trop difficile pour lui. Etudiant, il suit en auditeur libre des cours d'histoire, littérature, psychologie, médecine, philosophie, mathématique et enfin physique théorique. Il tâte de la psychanalyse mais s'en détourne rapidement. Il travaille d'abord comme ébéniste, puis comme assistant social auprès d'enfants défavorisés. Le désir de réfléchir à des questions théoriques ne le quitte pourtant pas. Il se passionne pour la physique d'Einstein et s'intéresse à la philosophie des sciences. En 1928, il soutient une thèse de doctorat. Juif autrichien, il sait qu'il ne pourra jamais enseigner dans son pays. Il part alors en Nouvelle-Zélande. La guerre le convainc d'abandonner ses recherches d'épistémologie pour se consacrer à la seule question qui vaille alors à ses yeux : la critique du totalitarisme et la défense d'une "société ouverte". Après la guerre, il est engagé en Angleterre, à la London School of Economics and Political Science, où il enseignera jusqu'à sa pension, tout en assurant aussi des cours dans de grandes universités américaines. La reine d'Angleterre l'anoblit !

Popper publie son premier livre, "La Logique de la découverte scientifique", alors qu'il n'a que 32 ans. L'ouvrage fait date et reste aujourd'hui un des livres d'épistémologie les plus importants. Popper y remet en cause la philosophie du Cercle de Vienne, alors dominante. Pour les penseurs du Cercle, les lois scientifiques s'élaborent à partir de l'observation empirique de faits. Plus un fait est observé, plus la loi qui l'explique est vérifiée. Par exemple, la loi newtonienne de la gravitation est vérifiée par un nombre énorme d'expériences. Ce critère de vérification permet aux néopositivistes du Cercle de Vienne de distinguer la science – basée sur l'observation et l'expérience – de la métaphysique et de la religion, qui reposent sur des concepts ou idées invérifiables.

Popper attaque précisément cette idée de vérification. Prenons un exemple pour bien faire comprendre son idée. Dix corbeaux noirs passent devant nos yeux. On forme alors une hypothèse : "tous les corbeaux sont noirs". Et on vérifie cette hypothèse en observant d'autres corbeaux. Or, on peut regarder cent, mille, un million ou même un milliard de corbeaux tous noirs, notre hypothèse ne sera pas une certitude pour autant. Car il est *possible* que le milliard-et-unième corbeau soit blanc. La vérification n'est donc pas un critère efficace pour faire avancer la science. Par conséquent, il ne faut pas chercher à vérifier nos hypothèses mais au contraire à les falsifier, affirme Popper. Un seul corbeau blanc est plus important que des milliards de corbeaux noirs, car il permet d'établir avec certitude que l'hypothèse est fausse et doit être revue. Autrement dit, la science progresse par essais-et-erreurs, par falsification et non par vérification. Le bon scientifique est celui qui cherche à réfuter ses théories grâce à des expériences décisives.

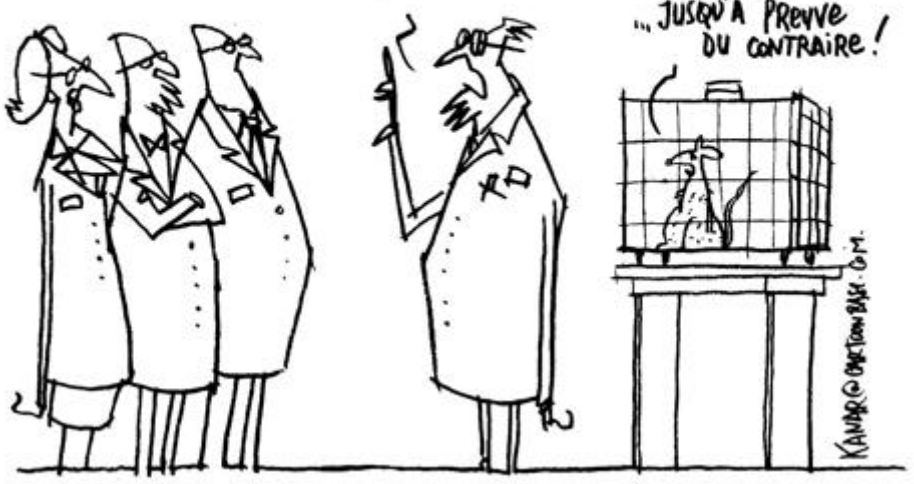
Popper tire trois conséquences décisives de sa conception. Tout d'abord, il renverse l'empirisme classique : ce qui est premier, ce ne sont pas les faits mais les théories. Les faits, seuls, ne nous disent rien. Notre esprit n'est pas une table rase ou un seau que l'on remplit par des données, dit Popper. La nature ne parle pas d'elle-même, elle répond aux questions que nous lui posons. Le scientifique est un créatif : il élabore des hypothèses et les teste en interrogeant le réel. Contre le Cercle de Vienne, Popper affirme l'utilité de la métaphysique : elle sert à construire des visions du monde qui nourrissent les théories scientifiques.

Deuxième conséquence : la science est toujours un savoir provisoire, en attente de réfutation. Elle n'est pas de plus en plus vraie mais seulement de moins en moins fausse. En effet, ses théories sont soit fausses – et prouvées comme telles – soit en attente de réfutation.

C'est d'ailleurs en-cela, troisième conséquence, que la science se démarque des non-sciences. Ces dernières sont basées sur des principes vrais dans tous les cas. Ainsi, le marxiste explique tout par la lutte des classes, la soumission des masses comme leur révolte. De manière semblable, le psychanalyste utilise le complexe d'Œdipe pour comprendre l'agressivité d'un patient ou au contraire sa passivité. Il est donc impossible de tester la validité des concepts d'Œdipe ou de lutte des classes. Il faut en conclure que le marxisme et la psychanalyse ne sont pas des sciences. Ce qui ne signifie pas qu'ils ne puissent le devenir, à condition de reformuler leurs théories de manière à ce qu'elles soient réfutables.

Karl R. Popper, "La Connaissance objective", Flammarion (Champs n°405), 1991. Un recueil d'articles qui donne une vue d'ensemble sur la philosophie de Popper.

Michelle-Irène Brudny, "Karl Popper. Un philosophe heureux", LGF (Livre de poche biblio essais n°4393), 2006. Une introduction à l'homme et à son œuvre.



AUJOURD'HUI

◗ Karl Popper est un des plus grands esprits du XX[e] siècle. Il a remplacé la vision de la science comme savoir cumulatif par celle d'une démarche rigoureuse et humble. Beaucoup de philosophes des sciences se sont inspirés de son œuvre (et s'en inspirent encore), fut-ce pour la critiquer : Thomas Kuhn lui a reproché son désintérêt pour l'histoire des sciences, Paul Feyerabend lui a opposé un relativisme méthodologique ravageur, tandis qu'Imre Lakatos a tenté de le défendre mais en modifiant sensiblement ses théories.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ A quoi sert la philosophie des sciences ?

◗ Quelle est la différence entre chercher l'erreur et se tromper ?

◗ Pourquoi la démocratie favorise-t-elle le développement des sciences ?

◗ Comment croire ce que dit la science, si les vérités qu'elle découvre sont toujours des erreurs en sursis ?

◗ La théorie de Popper est-elle scientifique ? Pourquoi ?

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Hannah Arendt.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

LEEMAGE

Hans JONAS (1903-1993)

Sauver la planète

◗ En 1872, les Etats-Unis créent la première réserve naturelle au monde, à Yellowstone. La Suisse sera le premier pays d'Europe a leur emboîter le pas, en 1914. L'idée de protéger la nature gagne du terrain. Le WWF est créé en 1967, Greenpeace quatre ans après. Hélas, les catastrophes écologiques se multiplient elles aussi : Three Mile Island, Bhopal, Tchernobyl…

Né en 1903, Hans Jonas est issu d'une riche famille juive bavaroise. Il étudie la philosophie auprès de Martin Heidegger en compagnie d'Hannah Arendt, et passe une thèse de doctorat sur les mouvements gnostiques. Il fuit l'Allemagne en 1933 pour la Grande-Bretagne. Pendant la guerre, il s'engage dans la Brigade juive, puis dans l'armée israélienne. Il s'exile alors aux Etats-Unis, où il enseigne à la New School for Social Research à New York. Il publie plusieurs travaux sur la philosophie de la biologie puis, en 1979, le "Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique". L'ouvrage exercera une grande influence sur les penseurs de l'écologie. Hans Jonas meurt en 1993.

Le "Principe responsabilité" se veut un prolongement, rendu nécessaire, de l'éthique kantienne. Celle-ci, en effet, est devenue incomplète. Car le développement de la science et surtout de la technique a changé de manière radicale le rapport de l'humanité à la planète. Pour la première fois de notre histoire, nous avons la capacité de détruire la planète, par la bombe atomique. Nous courons aussi le danger de la dénaturer, par la pollution. En outre, nous sommes en train d'acquérir les moyens de transformer notre espèce, par la génétique. En d'autres termes, nous ne sommes plus une espèce parmi d'autres.

Les générations précédentes étaient soumises à la nature. Aujourd'hui, nous soumettons la Terre grâce à notre technique. Mais nous sommes aveugles sur nous-mêmes, dit Jonas. Nous croyons que la technique nous sert mais en réalité, elle risque de nous dépasser. Nous savons que la technique a des effets pervers – diminution de la couche d'ozone, déforestation, extinction massive d'espèces… – mais nous imaginons encore que de nouvelles inventions nous sauverons : des OGM pour nourrir l'humanité, la fusion nucléaire comme énergie totalement propre, les biocarburants comme alternative au manque de pétrole, en attendant la colonisation de Mars comme échappatoire à la destruction de la Terre. C'est là une illusion, car ces innovations entraînent à leur tour de nouveaux effets pervers. Par conséquent, il faut domestiquer la technique et évaluer ses apports et ses dangers.

On peut respecter la planète pour des raisons religieuses, parce qu'elle est création de Dieu. Hans Jonas choisit une autre voie. Toute espèce, dit-il, cherche à se maintenir en vie. C'est aussi le cas pour l'espèce humaine. Or, sans la Terre, ou avec une Terre trop polluée, l'humanité s'éteindra. C'est donc le simple respect biologique pour notre espèce qui doit nous pousser à comprendre que la Terre est notre milieu de vie et pas un simple stock de produits à consommer. Nos enfants et nos descendants exigent de nous que nous leur laissions une planète vivable. Hans Jonas se distingue ici d'autres écologistes : il ne prétend pas que toutes les espèces se valent et que les singes ou les dauphins ont autant le droit que nous de vivre sur la Terre; il soutient que nous devons protéger les plantes et les animaux, parce que sans eux l'humanité ne pourrait plus subsister.

Le "Principe responsabilité" est donc d'abord un souci en faveur des générations futures. Ce que Jonas exprime ainsi : *"Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre"* ou *"Agis de façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future d'une telle vie"*. On voit que ce principe est un impératif catégorique (par opposition à hypothétique), comme celui de Kant. Et s'il s'adresse à chacun, Jonas le destine surtout aux hommes et femmes politiques. Car c'est à ce niveau, pense-t-il, que des décisions concrètes peuvent être prises pour sauvegarder la possibilité de la vie humaine sur la planète. ■

AUJOURD'HUI

◗ Par son principe responsabilité, Hans Jonas est un des plus grands philosophes de l'écologie. Un des plus nuancés aussi. Et même si son nom reste méconnu, sa pensée est passée dans le grand public : le slogan "la planète appartient à nos enfants" est un résumé de sa théorie. On a reproché à Jonas d'être contre le progrès, au nom des dangers possibles pour la Terre. Son œuvre n'en reste pas moins d'une criante actualité à l'heure du réchauffement de la planète.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Comment concilier liberté d'entreprendre et respect de l'environnement ?

◗ Faut-il permettre à une ethnie de sauvegarder sa culture en chassant des espèces protégées dans une réserve naturelle, ou au contraire l'interdire au risque de signer la fin de cette culture ? Pourquoi ?

◗ Le PNB augmente avec les embouteillages. Comment pourrait-on mieux mesurer la croissance ?

◗ Comment peut-on éradiquer un virus alors qu'on veut respecter la vie ?

◗ Combien d'électricité consomme internet ?

◗ Hans Jonas, "Le Principe responsabilité". Une éthique pour la civilisation technologique, Flammarion (Champs n° 402), 2008.

◗ Olivier Depré, Hans Jonas, Ellipses (Philo-Philosophes), 2003. Une introduction à l'œuvre de Jonas par un spécialiste de l'auteur.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

◗ Mardi prochain : Levinas.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Emmanuel LEVINAS (1906-1995)

◗ En 1925, Hitler écrit "Mein Kampf", où il présente son idéologie raciste. Huit ans plus tard, il est élu chancelier. Il transforme la République en dictature et envoie dans des camps de concentration et d'extermination les opposants politiques, les handicapés, les tziganes et surtout les juifs. Soit plus de six millions de morts.

J'existe grâce à l'Autre

Emmanuel Levinas naît en 1906, à Kaunas en Lituanie. Juif, il fait ses études secondaires en Lituanie et en Russie, avant de s'inscrire en philosophie à Strasbourg. En 1928 - 1929, il suit les cours de Husserl et Heidegger à Fribourg. Il est l'un des premiers à introduire la phénoménologie en France et traduit les "Méditations cartésiennes" de Husserl. Naturalisé français en 1930, il est enrôlé dans l'armée au début de la Seconde Guerre mondiale. Prisonnier de guerre, il échappe aux camps de concentration où périt une grande partie de sa famille. Ce traumatisme donnera un indéniable tour éthique à sa philosophie. Après la guerre, Levinas sent la nécessité de ranimer le judaïsme et dirige l'Ecole normale israélite orientale. Mais il continue à écrire de la philosophie : en 1962 paraît "Totalité et infini", et en 1974 "Autrement qu'être ou au-delà de l'essence". Levinas devient professeur d'université sur le tard, à 58 ans, à Poitiers, Paris-Nanterre et la Sorbonne.

On peut voir dans la pensée de Levinas une réponse à celle de Heidegger et une tentative pour surmonter les impasses de la philosophie occidentale. Celle-ci, on le sait, est une réflexion sur la métaphysique, que Heidegger renouvela en voyant dans l'Etre une dynamique : l'Etre est ce qui donne la vie en abondance (*es gibt*, en allemand). Contre cet optimisme ontologique, Levinas voit dans l'Etre un "il y a" anonyme, un bruissement affolant qui nous emprisonne.

Comment s'évader ? (Le premier grand texte de Levinas s'appelle "De l'évasion"). Certains tentent de s'approprier les choses, de les dévorer, comme le "Maître Gaster" de Rabelais. D'autres essaient de trouver le salut par la connaissance. Mais comprendre, c'est prendre avec, donc c'est toujours posséder. Le rapport aux choses ou aux idées nous laisse dans notre solitude, nous englue dans l'il y a.

Une seule échappatoire : la relation avec un autre. L'autre, en effet, n'est pas et ne sera jamais une chose. Quand bien même on voudrait avoir prise sur lui, on n'y parviendrait pas. On ne possède pas l'autre, il est toujours à découvrir. Les amants le savent bien : l'autre n'est pas entièrement ce qu'on croit. Les parents aussi savent que leurs enfants sont plus qu'eux-mêmes. Mais en fait, ce constat vaut pour tout humain : l'autre est irréductible à l'idée que je m'en fais. Et pour cette raison, il m'empêche de me suffire, il me sort de ma solitude, il éventre la totalité de l'Etre. Par l'autre, je suis autrement qu'être.

L'autre, en un mot, me transcende. Levinas a puisé cette intuition fondamentale très tôt, dans la Bible. Pour le judaïsme, Dieu est le Tout-Autre, dépassant tout ce que je peux croire de lui. Il est aussi celui qui donne la vie et la Loi. Car la relation à l'autre, insiste Levinas, est d'emblée éthique : l'autre est celui qui me dis "Ne me tues pas" ! Bien sûr, je possède la capacité de tuer, c'est une évidence. Mais j'existe – je sors de l'il y a – seulement à partir du moment où je ne tue pas l'autre et où je prends soin de lui. A ce moment-là, j'entre dans la relation, et ma vie trouve un sens.

On le voit, l'éthique est première par rapport à la métaphysique. J'existe d'être responsable d'autrui, de regarder son visage, d'entendre son appel à l'aide et de lui répondre "Me voici". ■

◗ Emmanuel Levinas, "Ethique et infini", Le livre de poche (biblio essais n° 4018), 2001. Le texte d'une série d'entretiens radios. Lumineux.
◗ Salomon Malka, "Levinas. La vie et la trace", Albin Michel (Spiritualité vivantes poche), 2005. Une biographie de Levinas.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Hannah Arendt.

"JE SUIS RESPONSABLE DE TOUS ET DE TOUT"

AUJOURD'HUI

◗ L'œuvre de Levinas est une des plus importantes du XX^e siècle. Après la barbarie nazie, il a osé affirmer que seule l'éthique humanise. Sans doute cette éthique est-elle démesurée par rapport à nos possibilités : comment, en effet, ne pas être écrasé par la conviction d'être responsable de tous et de tout ? Mais elle a le mérite d'empêcher de se trouver des excuses pour ne pas secourir autrui qui m'appelle.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Que pensez-vous du proverbe "Charité bien ordonnée commence par soi-même" ?
◗ Si je me soucie de l'autre pour échapper à la solitude et à l'angoisse de l'il y a, ne suis-je pas égoïste ? Mais si je suis égoïste, est-ce que je me soucie vraiment de l'autre ?
◗ Qu'est-ce que l'éthique pour un ermite ?
◗ Quand on dit "il y a", qu'est-ce qui est visé par le "y" ?
◗ En morale, la responsabilité est-elle plus importante que l'amour ? Pourquoi ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Hannah ARENDT (1906-1975)

◗ Le 23 août 1939, l'Allemagne nazie et l'URSS signent un pacte de non-agression, les deux totalitarismes se répartissant l'Europe. Hitler rompra l'accord en envahissant la Russie deux ans plus tard.

Le 20 novembre 1945 s'ouvre le procès de Nuremberg. Il s'achèvera en septembre 1946, par la condamnation de dirigeants nazis pour crime contre l'humanité. L'Etat d'Israël est créé en 1948.

Une femme d'action

Hannah Arendt naît à Linden en Allemagne, le 14 octobre 1906. Issue d'une famille juive progressiste, elle est une étudiante surdouée qui lit Kierkegaard et Kant dès l'adolescence. Elle se tourne naturellement vers la philosophie et la théologie, suivant les cours de Husserl, Karl Jaspers et Martin Heidegger. Ce dernier la fascine. De son côté, Heidegger est sensible à l'intelligence et au charme de son étudiante : ils ont une liaison. Dès 1933, elle est brièvement arrêtée par la Gestapo et doit fuir l'Allemagne. A Paris, où elle s'était réfugiée, elle est à nouveau arrêtée en 1940. Elle réussit heureusement à s'enfuir pour les Etats-Unis, où elle travaille comme journaliste. Elle publie "Les Origines du totalitarisme" en 1951, où elle compare les régimes hitlérien et stalinien. Cette même année, elle est naturalisée américaine et enseigne dans différentes universités. Son chef d'œuvre est sans conteste "Condition de l'homme moderne" – titre plus restrictif que l'original anglais "The human condition" –, qui paraît en 1958. Trois ans plus tard, elle assiste au procès d'Adolf Eichmann pour le compte du journal "The New Yorker". Elle en tire un livre, "Eichmann à Jérusalem", très critiqué par les associations juives car Arendt y présente Eichmann comme un fonctionnaire du système d'extermination et non comme un ignoble bourreau. Hannah Arendt n'en continue pas moins ses analyses politiques – elle se présente d'ailleurs comme une théoricienne du politique plus que comme une philosophe. Elle meurt le 4 décembre 1975.

"La Condition de l'homme moderne" est une analyse de la situation de l'homme. Arendt distingue trois manières complémentaires d'être humain : le travail, l'œuvre et l'action.

L'homme est avant tout un *animal laborans*, c'est-à-dire un être qui a besoin de travailler pour assurer sa subsistance. Le travail est donc un processus vital, dont l'homme ne peut s'affranchir totalement, sauf à se reposer sur le travail d'esclaves. Les Grecs, d'ailleurs, considéraient les travailleurs comme des animaux et pas comme de véritables êtres humains. Cette conception a été complètement renversée à partir de la Renaissance, où l'on a vu dans le travail la source de toute richesse et la définition même de l'homme. Aujourd'hui, ceux qui travaillent sont jugés dignes et les chômeurs sont mal vus. Mais il y a là un piège, remarque Arendt : si nous vivons seulement pour travailler et consommer, nous restons au niveau de la vie animale. Les citoyens grecs profitaient de leur liberté pour penser et faire de la politique. La société des loisirs qui est la nôtre risque quant à elle de nous enchaîner dans notre rôle d'animaux consommateurs.

Le travail doit sans cesse être recommencé : nettoyer la cuisine, travailler à la chaîne. L'œuvre, par contre, dure, et c'est à ce titre qu'elle constitue un monde humain. Nous devenons véritablement humains, dit Arendt, parce que nous transformons le monde et nous y laissons notre "empreinte" : bâtiments, avions, pylônes électriques, tableaux, films… Par nos œuvres, nous créons le monde, nous faisons de la nature une culture. L'*animal laborans* se fait *homo faber*, artisan. Il laisse une trace de lui à travers l'objet qu'il a fabriqué. L'œuvre n'est pourtant pas sans danger, elle non plus. Pour un fabricant, en effet, le seul critère est l'utilité ou la valeur marchande : s'il est rentable de raser une forêt pour utiliser le bois, on détruit la forêt ; s'il est économiquement plus intéressant d'en faire un parc naturel pour visiteurs, on la laisse en place. Même l'art est devenu un immense marché : on investit dans Van Gogh comme dans une entreprise chimique.

Hannah Arendt distingue une troisième sphère : l'action. Seule celle-ci libère vraiment l'humain. Agir, c'est prendre une initiative, autrement dit faire naître un commencement. Par la parole et l'action, l'acteur se découvre sujet libre, et ouvre une relation avec d'autres sujets humains. En parlant et en agissant, on montre aux autres qui on est. En même temps, on invite les autres à agir et à parler eux aussi. On déploie un espace public. Pour Arendt, le travail est du domaine privé : on peut vivre en autarcie, en produisant tout ce qui est nécessaire à la subsistance. A la limite, l'œuvre elle-même peut être privée : un ermite peut se bâtir une cabane sans que personne d'autre que lui ne la voie. Mais l'action est nécessairement publique, car elle est une parole ou un geste adressé par quelqu'un à quelqu'un. C'est pourquoi l'action est politique. Le politique, c'est la mise en commun des paroles et des actes en vue de créer et recréer sans fin un espace où chacun est appelé à être sujet, libre et responsable de l'humanité. ■

◗ Hannah Arendt, "Condition de l'homme moderne", Calmann-Lévy (Pocket Agora n°24), 1983. Un ouvrage, très lisible, qui a fait date.
◗ Sylvie Courtine-Denamy, "Hannah Arendt", Hachette (Pluriel référence n°886), 1998. Une introduction par une spécialiste d'Arendt et du judaïsme.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Simone de Beauvoir.

AUJOURD'HUI

◗ Parfois décriée comme un auteur de second rang, parce qu'elle préférait s'occuper de politique plutôt que de métaphysique ou d'épistémologie, Hannah Arendt est pourtant une authentique philosophe, qui a pris le risque de philosopher à partir de son époque et du monde. Initiatrice d'un genre aujourd'hui fécond, la philosophie politique, Arendt vaut la peine d'être lue et méditée par tout qui se demande ce que c'est que vivre.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Quelle définition donneriez-vous de la démocratie ?
◗ Faut-il être un artiste pour produire une œuvre ?
◗ Que penser de ceux – hommes et femmes politiques – dont (au sens d'Arendt) l'action est un travail ?
◗ Quel rapprochement peut-on faire entre nazisme et stalinisme ?
◗ Est-il possible de travailler sans penser ? Et sans agir ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

Simone de BEAUVOIR (1908-1986)

L'existence au féminin

◗ Les femmes françaises, qui ne peuvent voter que depuis 1944, acquièrent le droit de travailler sans l'accord de leur mari en 1965. La contraception, passible d'amende et d'emprisonnement depuis 1920, est à nouveau permise en 1967. Trois ans plus tard, le Mouvement de Libération de la Femme est créé. Il militera activement pour la dépénalisation de l'avortement, obtenue en 1975 (15 ans plus tard en Belgique).

Simone de Beauvoir naît à Paris, le 9 janvier 1908. A l'adolescence, elle rejette le catholicisme de ses parents. Elle s'inscrit en philosophie à la Sorbonne, où elle rencontre Jean-Paul Sartre. Ils passeront leur vie l'un avec l'autre, tout en gardant chacun leur liberté. Lorsque paraît son roman "L'Invitée", en 1943, de Beauvoir arrête l'enseignement de la philosophie et se consacre à l'écriture. En 1949, Simone de Beauvoir publie "Le Deuxième sexe", qui connaît un immense succès dès sa sortie. Cinq ans plus tard, elle obtient le prix Goncourt pour "Les Mandarins". Elle entreprend de multiples voyages aux Etats-Unis, en Chine, à Cuba, au Brésil, en URSS. Elle fonde "Les Temps modernes", avec Maurice Merleau-Ponty, Raymond Aron, Michel Leiris, Boris Vian et Sartre bien sûr. Après la mort de ce dernier, en 1980, la santé de Simone de Beauvoir décline, en raison de la perte de son amour et de l'excès d'alcool, de tabac et d'amphétamines. Décédée le 14 avril 1986, elle est enterrée au cimetière du Montparnasse à Paris, aux côtés de Sartre.

En philosophie, Simone de Beauvoir défend l'existentialisme dont Sartre a fait la théorie notamment dans "L'Etre et le Néant". Pour ce courant de pensée, l'humain se distingue fondamentalement des choses en ce qu'il possède la conscience et la liberté. Les choses sont telles quelles, en soi, mais elles s'ignorent. L'humain, par contre, sait qu'il vit, il est un pour-soi. C'est-à-dire qu'il existe (*ek-sistere* signifie "sortir de"), il échappe sans cesse à toute définition qu'on pourrait donner de lui. Certes, nous ne choisissons pas totalement d'être ce que nous sommes – notre famille de naissance, notre visage… –, nous sommes situés dans l'existence par des conditions que nous ne maîtrisons pas. Néanmoins, cette *situation* ne dit pas tout de nous. Nous sommes projetés dans la vie, c'est-à-dire que nous sommes un pro-jet (jeté vers l'avant). Nous avons à nous inventer sans cesse, à partir de ce qui nous est donné. Ce qui, métaphysiquement dit, revient à soutenir que *l'existence précède l'essence*. Contre Leibniz et toute une philosophie qui voient l'homme d'abord comme une essence, Sartre et ses disciples proclament que nous nous définissons à travers nos actions. L'existentialisme ne méconnaît pas les contraintes qui limitent tous les humains, mais il affirme que la liberté se conquiert à travers tous les déterminismes. Du reste, on ne peut faire autrement : *Nous sommes condamnés à être libres*, selon le mot fameux de Sartre. Vivre implique de faire des choix et d'assumer ses actes. Chaque humain est ce qu'il a décidé d'être.

Simone de Beauvoir applique cette analyse existentialiste à la condition féminine. Très logiquement, elle déclare qu'*on ne naît pas femme, on le devient*. Son propos, naturellement, n'est pas de nier la réalité sexuée des hommes et des femmes. Il est de contester la place de la femme dans la société, au nom de la biologie. Parce que la femme enfante, elle serait moins intelligente que l'homme, elle devrait rester à la maison pendant que son mari travaille, elle devrait se soumettre à son époux comme à un maître, le droit de vote lui serait interdit… Bref, elle serait le "Deuxième sexe", celui qui vaut moins que l'autre et ne peut intervenir qu'en second. Simone de Beauvoir montre ainsi comment la société, au nom d'une prétendue *"nature féminine"*, asservit les femmes.

La philosophe ne se contente pas de dresser ce constat, elle indique aussi la solution : que les femmes prennent conscience du caractère construit de leur rôle social et qu'elles réclament l'égalité. Concrètement, elles doivent travailler pour subvenir elles-mêmes à leurs besoins et ne plus dépendre de leurs maris. Simone de Beauvoir considère d'ailleurs le mariage comme une institution d'oppression de la femme, pas très différente de la prostitution puisque l'épouse est tenue d'octroyer ses faveurs à celui qui lui paie sa nourriture et son logement. De Beauvoir défend aussi l'avortement – considéré en 1949 comme un homicide – pour les mêmes raisons : la femme, pour être maîtresse d'elle-même, doit pouvoir choisir d'avoir des enfants ou pas. ■

AUJOURD'HUI

◗ Si Le Deuxième sexe fit scandale au moment de sa sortie, il fit de Simone de Beauvoir l'une des figures de proue du féminisme. Du reste, la philosophe fut aussi une militante, qui a notamment poussé à la légalisation de l'interruption volontaire de grossesse. Et si certaines de ses thèses paraissent aujourd'hui désuètes, le combat pour une réelle égalité entre hommes et femmes reste d'actualité. Simone de Beauvoir n'a pas fini de nous inspirer.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Pourquoi Simone de Beauvoir est-elle tellement liée à Mai 68 ?
◗ Pourquoi utiliser la forme romanesque pour faire de la philosophie ?
◗ Comment rendre hommes et femmes vraiment égaux ?
◗ Le féminisme est-il compatible avec le mariage et la maternité ? Pourquoi ?
◗ Pourquoi si peu de femmes en philosophie ?

◗ Simone de Beauvoir, "Le Deuxième sexe", Gallimard (Folio essais n°37 et 38), 1986.
◗ Jacques Deguy, "Simone de Beauvoir", Gallimard (Découvertes n°522), 2008. Une biographie dans la belle collection Découvertes.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : John Rawls.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

REGLAIN FREDERIC/EYEDEA PRESSE

John RAWLS (1921-2002)

◗ En 1961, les Etats-Unis aident militairement les sud-vietnamiens dans leur lutte contre les révolutionnaires communistes. C'est le début d'une intervention massive qui se terminera en 1973 par une défaite, due autant à l'antimilitarisme de sa propre jeunesse qu'à l'ennemi. La première puissance mondiale redresse la tête sous Ronald Reagan (1981-1989), grâce à une politique militariste et libérale. En Grande-Bretagne, Margaret Thatcher applique les mêmes recettes.

Le voile d'ignorance

John Rawls naît le 21 février 1921 à Baltimore, aux Etats-Unis. Enrôlé comme soldat pendant la Seconde guerre mondiale, il est marqué par la catastrophe de la bombe atomique à Hiroshima. Il quitte alors l'armée et passe un doctorat de philosophie morale à l'université de Princeton, où il devient professeur. Il enseigne ensuite à Oxford, à Cornell, au MIT et enfin à Harvard, où il restera jusqu'à la fin de sa carrière. Dans les années 1960, il murit le projet d'un livre qui paraît en 1971 sous le titre de "Théorie de la justice". L'ouvrage est une révélation, au point d'être le traité de philosophie le plus lu du XX^{e} siècle. Rawls y renouvelle complètement la philosophie politique. On lui doit aussi notamment "La Loi des peuples" (1995), une théorie sur la justice internationale. John Rawls meurt le 24 novembre 2002.

Dans sa "Théorie de la justice", Rawls veut fonder une morale sociale qui équilibre la liberté de chacun et la solidarité entre tous. Avec les libéraux et contre les utilitaristes, il refuse la soumission des individus au groupe, à la loi du plus grand nombre. Mais contre les libéraux, il soutient que la liberté individuelle ne dispense pas de s'occuper de ses concitoyens. En outre, Rawls ne se contente pas de déterminer ce qui est juste dans telle société donnée. A la suite de Kant, il veut établir les fondements de toute société qui cherche à être juste. Pour cela, Rawls énonce deux principes :

1. *Toute personne a un droit égal à l'ensemble le plus étendu de libertés fondamentales égales qui soit compatible avec un ensemble de libertés pour tous*. Ce "principe de liberté" stipule qu'il faut augmenter le plus possible les libertés de chacun, la seule limite étant que la liberté d'une personne entraîne la perte de liberté de quelqu'un d'autre. Ce principe est essentiel, mais il ne peut suffire à faire une société juste, car en pratique, toutes les sociétés engendrent des inégalités. Pour Rawls, celles-ci sont même une bonne chose, à condition qu'elles favorisent l'équité. D'où le second principe.

2. *Les inégalités sociales et économiques doivent satisfaire deux conditions : elles doivent être (a) au plus grand bénéfice des membres les moins avantagés de la société ; et (b) attachées à des fonctions et positions ouvertes à tous dans des conditions d'égalité équitable des chances*. Par ce "principe de différence", Rawls affirme que les inégalités doivent être au service des plus pauvres et que toutes les fonctions (poste de travail, fonction politique…) doivent être ouvertes à tous (à compétences égales). Prenons un exemple. Un chef d'entreprise souhaite engager un informaticien. Or, il se trouve que son fils est justement programmeur. Le patron peut-il engager son fils sans autre procédure ? Non, car il ne respecterait pas l'égalité des chances de tous. Pour être juste, il doit faire un appel d'offre et engager l'informaticien le plus compétent. Et si deux candidats sont aussi bons l'un que l'autre, le premier étant sans travail et le second ayant déjà un emploi ? L'employeur doit engager celui qui est le moins avantagé par la société, c'est-à-dire celui qui est chômeur.

Ces principes peuvent paraître très rigoristes, voire inapplicables en réalité. Ils paraissent aussi restreindre fortement la liberté de choix des individus. Pourquoi un patron n'aurait-il pas le droit d'engager son fils dans sa propre entreprise ?

Pour faire saisir son idée de la justice, Rawls imagine une fiction : des individus, libres et égaux, doivent inventer les principes selon lesquels ils vont vivre ensemble. Ils peuvent choisir n'importe quel système mais sans savoir quelle place ils y occuperont (c'est ce que Rawls nomme la fiction du voile d'ignorance). S'ils décident que la moitié d'entre eux seront les esclaves des autres, ils se donnent une chance sur deux d'être maîtres, mais aussi une chance sur deux d'être serviteurs. Ils peuvent décider d'être tous rigoureusement égaux, mais peut-être entreront-ils dans la société avec un handicap physique, qui ne leur permettra pas de subvenir seuls à leurs besoins. Avec ce voile d'ignorance, Rawls soutient que chacun cherchera à se protéger du pire et voudra donc limiter la liberté individuelle par des règles favorisant la solidarité et l'aide aux moins avantagés. Soit précisément ce que Rawls propose avec ses deux principes. ■

◗ John Rawls, Théorie de la justice, Seuil (Points essais n°354), 1997.
◗ Luc de Brabandere et Stanislas Deprez, Le Sens des idées, Dunod (Stratégie et Management), 2004.

lalibre.be ◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.
◗ Mardi prochain : Isabelle Stengers.

AUJOURD'HUI

◗ John Rawls est critiqué par la gauche, qui lui reproche de passer sous silence le rôle des communautés dans la constitution de la société. Il est aussi critiqué par la droite, qui ne supporte pas ses appels à tempérer les libertés individuelles par le souci du bien commun. Il a néanmoins d'ardents défenseurs, dont le philosophe belge Philippe Van Parijs. Rawls est donc lu par tout le monde, ce qui fait de lui un incontournable de la pensée politique et de l'éthique.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ Comment peut-on ne pas être d'accord avec Rawls ?
◗ Quelle différence faire entre éthique et morale ?
◗ Faut-il préférer la liberté ou l'égalité ? Pourquoi ?
◗ Lorsque Bill Gates ou Warren Buffet donnent une grande partie de leur fortune à des fondations philanthropiques, est-ce juste ? Pourquoi ?
◗ La collectivité doit-elle participer aux frais de traitement du cancer du poumon d'un fumeur invétéré ?

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Présenté par **Luc de Brabandere** et **Stanislas Deprez**

JEAN-LUC FLÉMAL

Isabelle STENGERS (née en 1949)

◗ En 1951, le terme "Big Bang" est utilisé pour la première fois et le premier ordinateur commercial est mis sur le marché. James Watson et Francis Crick décrivent la structure de l'ADN en 1953, ce qui leur vaudra le prix Nobel. Le premier bébé éprouvette naît en 1978. Dix-neuf ans plus tard, la brebis Dolly est le premier mammifère cloné. En 2007, le GIEC, également prix Nobel, démontre que l'activité humaine est responsable du réchauffement climatique. La science et la technique ont fait de l'Homme une espèce à part.

On ne rit pas de la science !

Fille de l'historien Jean Stengers, Isabelle Stengers naît en 1949. Elle étudie la chimie et la philosophie à l'Université libre de Bruxelles. En 1979, elle écrit avec le prix Nobel de chimie Ilya Prigogine "La Nouvelle alliance", une remise en cause de la science classique et un plaidoyer en faveur d'un nouveau naturalisme. Neuf ans plus tard, les auteurs récidivent avec un autre livre : "Entre le temps et l'éternité". Isabelle Stengers collabore ensuite avec Léon Chertok, spécialiste de l'hypnose. Plus tard, elle entreprend, avec l'ethnopsychanalyste Tobie Nathan, de réfléchir aux rapports entre la médecine et la sorcellerie. Ce qui l'intéresse, c'est de penser hors de sentiers battus, d'interroger les marges de la science, de bousculer les fausses évidences. Un intérêt théorique doublé d'une préoccupation pratique : à la suite de Paul Feyerabend et de la sociologie des sciences de Bruno Latour, Stengers critique la prétention des sciences à se poser en seul discours valable. Ce qui la conduit à s'impliquer dans des débats citoyens, comme la drogue et les OGM.

"L'Invention des sciences modernes", publié en 1993, montre bien l'enjeu de la démarche d'Isabelle Stengers. Les sciences exactes, constate la philosophe, prétendent à un statut différent des autres productions culturelles. L'art, la religion et même la philosophie expriment les sentiments des hommes par rapport à leur monde. La science, elle, décrit l'univers tel qu'il est, objectivement. La science découvre le vrai, tandis que les autres disciplines restent engluées dans le probable. Et le vrai est toujours neutre, il vaut pour tout le monde, quelles que soient les opinions politiques ou les croyances des savants.

Telle est du moins la position commune des scientifiques. D'où leur malaise lorsque des sociologues viennent étudier leurs pratiques de laboratoires, leurs rencontres lors de colloques ou la manière dont ils écrivent leurs articles. Car ces sociologues montrent que si les savants trouvent effectivement des vérités, celles-ci ne sont jamais culturellement neutres. Ainsi, on ne peut pas dissocier les recherches en physique théorique d'applications pratiques comme les missiles nucléaires, les fours à micro-ondes, les centrales nucléaires ou autres GPS. Et si déchiffrer le génome humain est une formidable avancée pour la biologie et la médecine, c'en est une aussi pour les compagnies d'assurances : quand on saura quelles maladies une personne sera génétiquement susceptible de développer, on aura un critère sûr pour lui octroyer, ou non, une assurance-vie ou une couverture soins de santé. Même les recherches en mathématique pure ont un impact pratique, fut-ce celui des budgets qu'on leur consacre.

Ce constat une fois dressé, que faire ? Faut-il garder la position de surplomb des sociologues et mettre les travaux des scientifiques sur le même plan que toutes les autres productions culturelles ? Autrement dit, faut-il adopter le ton ironique de celui à qui on ne la fait pas, de celui qui sait mieux que les scientifiques ce qu'ils fabriquent en réalité ? Non, répond Stengers. L'ironie du sociologue méprise la recherche du vrai qui est pourtant, quand même, un des moteurs de la recherche scientifique. Du reste, l'enjeu n'est pas sociologique mais politique. Il s'agit de voir ce que l'on peut faire avec les résultats des scientifiques. Et cela concerne tous les citoyens : pas besoin d'être physicien pour avoir son mot à dire sur l'installation d'une centrale nucléaire, ni médecin pour se forger une opinion sur l'euthanasie. Isabelle Stengers souhaite que l'ironie – où quelqu'un rit de quelqu'un d'autre – fasse place à l'humour, où on rit avec l'autre. Les scientifiques doivent évidemment garder le contrôle de leurs recherches. Mais ils ont à intéresser (*inter-esse*, "être entre") les citoyens à ce qu'ils font. L'humour et l'intéressement permettent de multiplier les points de vue et les discours sur ce que produit la science. Ils nous invitent tous, chercheurs et citoyens, à passer d'une technocratie à une démocratie du savoir. ■

AUJOURD'HUI

Alors que nous vivons toujours davantage dans un monde technicisé et de plus en plus confié à des experts, et que les universités se désolent du manque d'étudiants en sciences exactes, Isabelle Stengers montre que la science concerne tout le monde. Au-delà du partage du savoir, l'enjeu est démocratique : il s'agit de décider dans quelle société nous voulons vivre.

LE DÉBAT EST OUVERT

◗ A votre avis, pourquoi les étudiants désertent-ils les filières scientifiques ?

◗ La recherche contre le cancer doit-elle être financée par le Téléthon ? Pourquoi ?

◗ Qu'est-ce qui différencie la science, l'art et la religion ? Et qu'est-ce qui les rapproche ?

◗ Des citoyens ont-ils le droit de détruire un champ d'OGM d'une société privée ? Pourquoi ?

◗ Comment légiférer quand on ne comprend pas ?

◗ Isabelle Stengers, "L'Invention des sciences modernes", Flammarion (Champs n° 308), 1995. Plaidoyer pour une politique démocratique de la science.

◗ Isabelle Stengers, "Science et pouvoirs. La démocratie face à la technoscience", La Découverte (Poche essais n° 135), 2002. Lisible par tous.

◗ Sur www.lalibre.be vous trouverez cette page téléchargeable et des liens pour aller plus loin.

Copie destinée à renaud.hermal@saipm.com

© S.A. IPM 2008. Toute représentation ou reproduction, même partielle, de la présente publication, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de ses ayants droit.